N° 258 — Tome LXXII 16 Mars 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GEORGES BATAULT, EDMOND BARTHÉLEMY, FERNAND BENOÎT,
ALBERT DE BERSAUCOURT, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY, LUCILE DUBOIS,
JULES DE GAULTIER, ANDRÉ GIDE, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, PAUL LOUIS, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN *trad.*), CHARLES MERKI,
CHARLES MORICE, GABRIEL MOUREY, MICHEL MUTERMILCH,
DOCTEUR ALBERT PRIEUR, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 258 — 16 MARS 1908

Georges Batault	*La Philosophie de M. Bergson*	193
Albert de Bersaucourt	*Balzac et sa « Revue Parisienne »* (fin)	212
Fernand Benoît	*La Foire aux Paysages*, poèmes	233
André Gide	*Quelques Mots sur Emmanuel Signoret*	243
Paul Louis	*Le Syndicalisme français*	248
Gabriel Mourey	*Des roses sur la mer*, poèmes	261
G. Meredith (Marguerite Yersin *trad.*)	*L'Histoire de Chloé* (VII-X, fin), conte	264

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVII. Dieux et Martyrs.*	290
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	293
Rachilde	*Les Romans*	297
Jean de Gourmont	*Littérature*	302
Edmond Barthélemy	*Histoire*	305
Jules de Gaultier	*Philosophie*	311
Gaston Danville	*Psychologie*	314
Docteur Albert Prieur	*Psychiatrie et Sciences médicales.*	319
Henri Mazel	*Science sociale*	323
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	327
José Théry	*Questions juridiques*	332
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	336
R. de Bury	*Les Journaux*	341
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	346
Jean Marnold	*Musique*	350
Charles Morice	*Art moderne*	356
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	360
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	366
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	369
Lucile Dubois	*La France à l'étranger : Stendhal en Amérique*	374
Mercure	*Publications récentes*	378
—	*Echos*	379

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e^

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre,

Collection « LES HOMMES ET LES IDÉES » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

FRÉDÉRIC CHARPIN

La Question Religieuse, Enquête internationale. Vol. in-18..... 3.50

ALBERT MOCKEL

Contes pour les Enfants d'hier,

Avec trente et un dessins d'AUGUSTE DONNAY. Vol. in-8..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Les Visages de la Vie, (*Les Visages de la Vie, Les Douze Mois*), poèmes.

Vol. in-18..... 3.50

ÉMILE MAGNE

Femmes galantes du XVII^e^ siècle :

Madame de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse

Documents inédits. Portrait inédit d'après DANIEL DU MONSTIER. Bibliographie des Recueils de la Suze-Pellisson. Vol. in-18..... 3.50

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Les plus belles pages de Stendhal,

(Henri Beyle), avec une notice de PAUL LÉAUTAUD. Portrait gravé sur bois d'après ÖDERMARK. Vol. in-18..... 3.50

Les plus belles pages de Saint-Amant,

avec une notice de REMY DE GOURMONT et un frontispice. Vol. petit in-16..... 3 »

LÉON SÉCHÉ

Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Madame d'Agoult.

Portraits et Autographes. Vol. in-8..... 7.50

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

Lettres inédites à Sainte-Beuve, avec une introduction et des notes de LÉON SÉCHÉ. Portrait et Autographe. Vol. in-8..... 7.50

Félix ALCAN, éditeur, 108, Boul. Saint-Germain, PARIS (6e).

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Physionomie et caractère, Essai sur la physiognomonie scientifique par le Dr **L. HARTENBERG**..... 1 vol. in-8 avec 33 fig. dans le texte..... 5 fr.

Essai sur le régime des Castes, par **C. BOUGLÉ**, professeur à l'Université de Toulouse. 1 vol. in-8.. 5 fr.

Le Monisme et l'animisme. Leur valeur comme hypothèses dans le transformisme, par **J. Taussat**, 1 vol. in-16. 2 fr. 50

L'expérience et l'invention en morale, par **G. ASLAN**, docteur ès-lettres. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

La psychologie inconnue. **Introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques** par **E. BOIRAC**, correspondant de l'Institut, recteur de l'Académie de Dijon. 1 vol. in-8 5 fr.

Psychologie d'une religion. **Guillaume Monod (1800-1896). Sa divinité, ses prophètes, son église. Le messianisme et le prophétisme anciens et modernes. La psychologie de la révélation et de l'inspiration,** par **G. REVAULT D'ALLONNES**, docteur ès-lettres. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Identité et réalité, par **E. MEYERSON**. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

La philosophie de Newton, par **Léon BLOCH**, docteur ès-lettres, agrégé de philosophie. 1 vol. in-8..... 10 fr.

L'Industrie américaine, par **A. VIALLATE**, professeur à l'Ecole des sciences politiques. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*..... 10 fr.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ..... 3 fr. 50

Vient de paraître :

RAMEAU

Par LOUIS LALOY

Précédemment parus

J.-S. BACH, par André Pirro (*2e édition*).
CESAR FRANCK, par Vincent d'Indy (*4e édit.*).
PALESTRINA, par Michel Brenet (*2e édit.*).
BEETHOVEN, par Jean Chantavoine (*3e édit.*).
MENDELSSOHN, par Camille Bellaigue (*2e éd.*).
SMETANA, par William Ritter.

Paraîtra le 20 Mars :

ESSAIS SUR
LA MÉTHODE DANS LES SCIENCES

1 volume in-16 de 350 pages..... 3. fr. 50

TABLES DES MATIÈRES

1. **Avant-propos**, par M. P.-F. Thomas, docteur ès-lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche.
2. **De la science**, par M. Picard, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
3. **Mathématiques pures**, par M. Tannery, de l'Institut, sous-directeur de l'Ecole normale.
4. **Mathématiques appliquées**, par M. Painlevé, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
5. **Physique générale**, par M. Bouasse, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse.
6. **Physiologie**, par M. Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne.
7. **Chimie**, par M. Job, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse.
8. **Morphologie générale**, par M. Giard, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
9. **Sciences médicales**, par M. Pierre Delbet, prof. agrégé à la Fac. de méd. de Paris.
10. **Psychologie**, par M. Th. Ribot, de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
11. **Sciences sociales**, par M. Durkheim, professeur à la Sorbonne.
12. **Histoire**, par M. G. Monod, de l'Institut, professeur au Collège de France.
13. **Morale**, par M. Lévy-Bruhl, professeur à la Sorbonne.

H. DARAGON, Éditeur, 30, rue Duperré, PARIS

En vente le cinquième mille :

PARIS-GALANT POUR 1908

Almanach littéraire et artistique

Orné de **60** reproductions dans le texte et hors texte

Chansons et poésies inédites de Béranger, Glatigny, E. Moreau.
Dessins inédits de Calbet, E. Courboin, Sabatté, Bacqué,
Carnet Galant — Confidences de Femmes. — Bains parfumés.
Paris qui danse. — Galanteries du XVIII^e siècle.
Poésies de Alf. de Musset, C. Baudelaire, A. Piron.
Photographies d'actrices, etc.

Un volume in-8° de 96 pages. — *Franco*..... **0F90**

SOMMAIRE

Présentation.
Des Réaux. — Carnet galant.
L. Glatigny. — Révélation (*inédit*).
Mahiet de la Chesseraye. — L'Oncle et ses nièces.
Odette Dulac. — Chanson caline.
L. de Forge. — Bains parfumés.
Vhyp. — Le Bilboquet.
L. George. — Le Peignoir.
Duchesne. — Duel de femmes au Bois de Boulogne.
J. Hervez. — Miette.
Montignac et Miette. — Le chat de Mariette.
Confidences de femmes.
Paris qui danse (Tabarin).
Lambeau. — Les Amoureux place Royale.
De Villeneuve. — Maisons closes à Athènes.
Vigneau. — Maisons de rendez-vous.
J. Vasselier. — Le Bidet.
Le Gentil. — Ecoute.
A. Piron. — Belles jambes.
B. de V. — Les exhibitionnistes.
Caprices de Marion Delorme.
Barde. — Sujétion.
Lettre d'amour de Virginie Dejazet.
Cadenas et ceintures de chasteté.
Béranger. — Vaudeville des Amis de Molière (*inédit*).
A. de Musset. — Ce qu'il me faut.
De Valmondois. — Tortures et supplices.
C. Baudelaire. — Le Vampire.
Les exploits de Messaline
E. Moreau. — Le Moujik (*inédit*).
J. Hervez. — Petits soupers et nuits de l'Hôtel Bouillon.
Benvenuto Cellini. — Le modèle bien gardé.

Les Femmes et la Galanterie au XVII^e siècle

Un volume in-8° ill..... 15 fr.

LE BAISER

A BABYLONE ET SODOME 8 fr.
EN GRÈCE..... 8 fr.
L'ORGIE ROMAINE..... 8 fr.

Catalogues gratis sur demande

Librairie C. Reinwald-SCHLEICHER Frères, Éditeurs
PARIS — 61, rue des Saints-Pères, 61 — PARIS

Viennent de paraître :

Auguste COMTE

COURS
DE
PHILOSOPHIE POSITIVE

TOME II

CONTENANT LA PHILOSOPHIE ASTRONOMIQUE
ET PHILOSOPHIE PHYSIQUE

Un volume in-8 écu, de VIII-380 pages. . . . . **2 francs**

Tome I. — Préliminaires généraux et Philosophie mathématique, 1 volume in-8, XIV-410 pages. . . . . **2 f**
Tome II. — Philosophie astronomique et Philosophie physique, 1 volume in-8, de VI 380 pages. . . . . **2 f**
Tome III. — Philosophie chimique et Philosophie biologique. Paraîtra en mars 1908
Tome IV. — Partie dogmatique de la Philosophie sociale. Paraîtra le 15 avril 1908
Tome V. — Partie historique de la Philosophie sociale en tout ce qui concerne l'ét théologique et l'état métaphysique. Paraîtra le 1er juin 1908;
Tome VI. — Complément de la partie historique de la philosophie sociale, et concl sions générales. Paraîtra le 15 juillet 1908; Chaque volume. . . . . **2 f**

ENCYCLOPÉDIE
D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR
Ch. Sauerwein
Histoire de la Terre
Un vol. in-8 avec figures. . . . . **1 fr. 50**

BIBLIOTHÈQUE RATIONALISTE
Jean Lamarck
La Philosophie Zoologique
Un volume in-8 écu. . . . . **2 f**

MAX DE NANSOUTY
ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES
4e ANNÉE
Un volume in-8 écu. . . . . **3 fr. 5**

Tablettes bibliographiques
ORGANE DU MOUVEMENT RATIONALIST
Paraissant 4 fois par an
L'Envoi de cette publication est fait gratuitement et régulièrement à toute personne qui en fait la demande.

LA PHILOSOPHIE DE M. BERGSON

C'est une entreprise un peu hardie que de vouloir résumer en un travail relativement court un système et une œuvre philosophique aussi complète que celle de M. Bergson. L'éminent professeur du Collège de France nous offre le spectacle merveilleux d'une pensée qui s'est développée régulièrement pour aboutir à l'édification d'un monument philosophique dont on peut dire sans exagération qu'il est la manifestation la plus importante de la pensée critique depuis Kant. Il faut admirer la méthode prudente et rigoureuse de M. Bergson et la clarté — chose si rare chez les grands philosophes — de tous ses exposés. Nous laisserons de côté dans la présente étude le volume intitulé : *Le Rire, essai sur la signification du comique* (1), qui semble un peu en dehors des grandes lignes du système et nous nous proposons de suivre le développement de la pensée bergsonienne à travers les trois grandes œuvres parues qui sont : l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et Mémoire* et *l'Evolution créatrice* (2). Ces trois volumes sont le fruit de vingt années de pensée et j'ose dire que l'on est étonné de ne trouver aucune contradiction, aucun changement de direction dans le développement, et de voir un philosophe de plus en plus maître de sa pensée suivre une ligne aussi rigoureusement droite. Toute l'œuvre procède

(1) H. Bergson : *Le Rire, essai sur la signification du comique.* Paris, Alcan, in-16, 1900.

(2) *Id.*, *Essai sur les données immédiates de la conscience.* Paris, Alcan, 1888 ; — *Id.*, *Matière et Mémoire.* Paris, Alcan, 1898 ; — *Id.*, *L'Evolution créatrice.* Paris, Alcan, 1907.

implicitement des bases indiquées dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, et c'est un monument d'un intérêt et d'une nouveauté remarquables.

Grâce à cet état de choses, un ordre logique s'impose immédiatement à nous pour ce travail; c'est, à de rares exceptions près, l'ordre chronologique.

§

Frappé par les difficultés insurmontables qu'offrent les problèmes philosophiques, Bergson se met à en chercher les causes et en arrive à supposer qu'elles naissent d'une juxtaposition dans l'espace des phénomènes qui n'occupent point d'espace, d'une traduction illégitime de l'inétendu en étendue, de la qualité en quantité. Cette constatation une fois faite, il s'attaque au problème éternellement controversé de la liberté et cherche à démontrer que toute discussion entre déterministes et partisans du libre arbitre provient d'une confusion *de la durée avec l'étendue, de la succession avec la simultanéité, de la qualité avec la quantité.*

On a voulu appliquer aux états psychologiques un système rigoureux de mesure, c'est-à-dire que l'on a cherché un critérium mathématique à l'intensité des états de conscience. Les travaux importants de la psycho-physique n'ont point eu d'autre but, et, sans aller jusqu'aux mesures précises, le sens commun nous fait savoir que l'on a plus ou moins chaud ou que l'on est plus ou moins triste. Y a-t-il bien là, comme l'ont voulu la plupart des philosophes et des psychologues, une question d'intensité, c'est-à-dire de quantité, de grandeur? Le concept de grandeur réside dans un rapport de contenant à contenu; cependant impossible de dire qu'une intensité moindre soit contenue dans une intensité plus grande; l'hypothèse mécanique qui veut que l'intensité de sensation témoigne d'un travail plus ou moins considérable de l'organisme doit également être récusée, car c'est une sensation qui nous est donnée par la conscience et c'est à l'intensité de cette sensation que nous jugeons le travail accompli; ce qui semble bien prouver que l'intensité est une propriété de la sensation. On doit de même écarter le prétendu critérium qui consiste à mesurer la grandeur des causes objectives, tant une analyse même superficielle démontre sa fausseté dans la grande majorité des cas. Dès lors, ces constatations faites, Bergson divise l'intensité

des états psychologiques en deux classes : celle des sentiments et celle des sensations et des efforts. Il va prouver, par une argumentation nombreuse et serrée, que nous ne pouvons reproduire ici, que l'intensité de sentiment se réduit à une qualité dont se colore une masse plus ou moins grande d'états psychiques simples ; ou autrement dit que c'est l'invasion par une certaine nuance d'un réseau plus ou moins grand d'états simples. Dans les états profonds, comme la joie, la tristesse, la pitié, l'intensité consiste dans une submersion plus ou moins grande de notre âme par une émotion fondamentale, c'est-à-dire dans un progrès qualitatif.

De même du reste pour les efforts, pour les émotions violentes comme la haine, l'amour ou le désir, et dans les états à efforts intellectuels comme l'attention. La conscience d'un accroissement d'effort se réduit à la double perception d'un plus grand nombre de sensations périphériques et d'un changement qualitatif de certaines d'entre elles. L'intensité d'effort se ramène à la définition des sentiments profonds. Les efforts intellectuels et les émotions violentes sont des états qui se réduisent à des systèmes de contractions musculaires coordonnées par une idée plus ou moins réfléchie de connaissance dans le premier cas, par une idée irréfléchie d'agir dans l'autre. L'acuité des émotions s'évalue au nombre et à la nature des sensations périphériques.

Si l'on examine maintenant l'intensité des sensations affectives, qui dépendent absolument des causes extérieures, on voit que l'état de conscience est l'indice d'une réaction avenir, et fait connaître par quelque signe la réaction qui se prépare à une sensation perçue, et il donne l'esquisse des mouvements futurs; il correspond donc non seulement aux ébranlements passés, mais encore aux ébranlements futurs. La sensation est ainsi un commencement de liberté, puisqu'elle nous invite à choisir entre la réaction automatique et d'autres réactions possibles. L'intensité des sensations effectives n'est que la conscience des mouvements involontaires qui commencent, et, nous différenciant en cela de simples automates, cette conscience nous permet de ne pas les suivre. Elle démêle au sein de la sensation caractéristique une multiplicité de sensations émanant de différents points périphériques, et la fait évaluer à l'intérêt qu'une partie plus ou moins grande de l'organisme veut bien y

prendre. Mais on en arrive à associer à une certaine qualité de l'effet une certaine quantité de la cause.

Nous mettons l'idée dans la sensation, la quantité de la cause dans la qualité de l'effet et, à ce moment, l'intensité, qui n'était qu'une nuance de la sensation, devient une grandeur. Nous interprétons inconsciemment la différence de qualité en quantité. On voit dès lors que les faits psychologiques sont des qualités pures ou des multiplicités qualitatives, tandis que leur cause extérieure était quantité; et c'est cette qualité derrière laquelle nous soupçonnons la quantité que nous nommons intensité. L'intensité est donc le signe qualificatif de la quantité. C'est d'un compromis entre la qualité et la quantité qu'est né le concept bâtard de la quantité extensive et de la qualité intensive, qui sont inconciliables (1).

Le concept de multiplicité exige l'intuition de l'espace où puissent s'aligner des termes distincts et le processus de pénétration et d'organisation grâce auquel les unités s'ajoutent dynamiquement pour former la multiplicité qualitative. Ainsi les unités peuvent s'ajouter, mais demeurent distinctes; c'est pour n'avoir pas su faire cette distinction que les associationistes sont tombés dans des erreurs en essayant de reconstituer un état psychique par l'addition de faits de conscience distincts.

Ces considérations préliminaires une fois faites, Bergson passe à l'examen du concept de durée. La durée est au dedans de nous une multiplicité qualificative, une hétérogénéité pure dans laquelle il n'y a pas de qualités distinctes. Mais en dehors de nous la durée n'est que le présent, c'est-à-dire qu'une simultanéité. Il y a sans doute un espace réel, sans durée, où les phénomènes apparaissent et disparaissent simultanément à nos états de conscience. Il y a d'autre part une durée réelle faite de moments hétérogènes se pénétrant, mais dont chaque moment peut être rapproché du monde extérieur qui en est contemporain et s'en sépare à d'autres moments. C'est de la comparaison de ces deux réalités que naît une représentation symbolique de la durée homogène, tirée de l'espace, qui est une forme illusoire. Le seul trait d'union entre l'espace et la durée est la simultanéité, qu'on peut définir l'intersection du temps et de l'espace.

(1) La notion d'intensité consiste aussi dans la multiplicité des états psychiques simples qui se devinent au sein de l'état fondamental.

Il est faux de dire, en parlant d'un mouvement, qu'il a lieu dans l'espace; car ce n'est que par un effort de mémoire que nous retraçons dans cet espace une succession de simultanéités qui sont les différentes positions prises par un mobile dans l'espace. Mais ce faisant, nous accomplissons une synthèse des deux éléments, dont le premier est une quantité homogène, l'espace parcouru, et dont le second est une qualité réelle seulement pour la conscience, la durée. L'intervalle de durée n'existe pour nous que grâce à la pénétration de nos états de conscience; en dehors de nous il n'y a que des simultanéités, c'est-à-dire que de l'espace. La durée et le mouvement ne sont que des synthèses mentales, et la durée étant essentiellement hétérogène, toute multiplicité distincte s'obtient par un déroulement dans l'espace, et toute succession n'est due qu'à la conscience, capable de les conserver pour les juxtaposer. L'espace employé pour ce déroulement des états successifs de la conscience, prend le nom de temps homogène. Notre vie mentale superficielle se déroule dans ce temps homogène; seule une psychologie attentive démêle dans le moi profond une durée dont les moments hétérogènes se pénètrent, une multiplicité qualitative. Mais le moi superficiel aux états bien définis, qui se prête mieux aux exigences de la vie sociale et du langage, nous accoutume à perdre de vue le moi fondamental, que seul un vigoureux effort d'analyse peut nous faire retrouver. La raison en est que notre vie extérieure et sociale est plus importante au point de vue pratique que notre vie intérieure et que nous sommes forcés de solidifier nos impressions pour les exprimer par le langage. Cette vie extérieure, avec ses mots brutaux et son impersonnalité, écrase la conscience immédiate.

Seuls les états de conscience profonds n'ont aucun rapport avec la quantité, ils sont qualité pure, et se mêlent de telle façon qu'on ne sait s'ils sont un ou plusieurs, et qu'on ne peut les examiner sans les dénaturer. L'intuition de l'espace homogène est l'acheminement à la vie sociale, et nécessite la formation d'un second moi qui recouvre le premier.

Notre existence se donne, par conséquent, davantage dans l'espace que dans le temps; nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous; nous parlons plutôt que nous ne pensons; nous sommes agis plutôt que nous n'agissons nous-mêmes. Agir librement, c'est reprendre possession de soi, c'est

se replacer dans la pure durée. Les kantiens, tout comme les déterministes et les associationistes, envisagent la vie sous un aspect d'états nettement tranchés, capables de se reproduire dans le temps dont ils font un milieu homogène qu'ils traitent comme de l'espace. Dès lors, toute différence entre la durée et l'étendue, entre la succession et la simultanéité, est abolie, et deux partis sont à prendre vis-à-vis du problème de la liberté : ou bien la proscrire, ce que font les associationistes et les déterministes, ou l'admettre comme les Kantiens, par scrupule moral, en la plaçant dans le domaine intemporel des choses en soi que la conscience ne peut atteindre.

Ce n'est point ici le lieu d'exposer avec tous les détails et toute la minutie qu'elles comportent les différentes solutions du problème de la liberté, selon que l'on se place à un point de vue ou à un autre. Bergson définit la liberté : « le rapport du moi concret à l'acte qu'il accomplit », et ajoute que ce rapport est indéfinissable, précisément parce que nous sommes libres. Ceci a l'air soit d'un paradoxe, soit d'un cercle vicieux ; il n'en est rien cependant ; on ne peut en effet analyser qu'une chose, mais pas un progrès ; on peut décomposer une étendue, pas une durée. Si l'on veut s'obstiner à cette analyse, on en arrive fatalement à transformer le progrès en chose et la durée en étendue. Décomposer le temps concret revient à dérouler dans l'espace homogène les moments, à mettre le fait accompli en place du fait s'accomplissant, et comme on a commencé à figer l'activité du moi, on voit la spontanéité disparaître et se résoudre en inertie, et la liberté en nécessité. C'est pourquoi, en somme, toute définition de la liberté donne fatalement raison au déterminisme.

Soit que l'on définisse l'acte libre, en disant qu'une fois accompli il eût pu ne pas l'être, soit que l'on soutienne l'inverse, on soutient implicitement l'équivalence absolue de la durée concrète et de son symbole spatial ; on assimile la durée à l'espace, d'où déterminisme.

Si l'on dit : l'acte libre est celui qu'on ne saurait prévoir même en en connaissant par avance toutes les conditions, c'est que l'on conçoit les conditions comme données et que l'on se place au moment même de l'action, dans la durée concrète, ou bien que l'on admet que la matière de la durée psychique peut se représenter symboliquement à l'avance, ce qui

revient à traiter le temps comme un milieu homogène, et à admettre l'équivalence de la durée et de son symbole spatial, d'où une fois encore déterminisme.

Si l'on définit enfin l'acte libre comme n'étant pas nécessairement déterminé par sa cause, c'est admettre que les causes antécédentes d'un acte libre sont susceptibles de se reproduire à nouveau, que la liberté se déploie dans une durée dont les moments se ressemblent, c'est-à-dire que le temps est un milieu homogène comme l'espace, et on aboutit toujours au déterminisme.

C'est par l'effet d'une illusion que l'on pose le problème de la liberté et qu'on en vient à la nier ou à la définir. Car c'est que l'on passe par degrés insensibles de la durée courte et dont les instants s'entrepénètrent à la durée symbolique dont les moments se juxtaposent. Si nous sommes libres toutes les fois que nous rentrons en nous-mêmes il nous arrive rarement de le vouloir, et enfin, même dans les cas où l'action est librement accomplie, on ne peut raisonner sur elle *a posteriori* sans en déployer les circonstances extérieurement les unes aux autres dans l'espace, et pas dans la pure durée. Tout le problème de la liberté en revient en somme à la question de savoir si le temps peut se représenter adéquatement par de l'espace ; et Bergson répond alors, oui s'il s'agit du temps écoulé, non s'il s'agit du temps qui s'écoule. Or l'acte libre se produit dans le temps qui s'écoule, et la liberté est un fait parmi les faits que l'on constate, ce n'est pas un problème que l'on puisse poser.

§

Après cette étude approfondie de l'intérieur de l'esprit, Bergson, élargissant le champ de son activité philosophique, applique la rigueur de sa méthode à un problème plus complexe. Dans *Matière et Mémoire*, notre philosophe se place au point de contact de l'esprit et de la matière, et cherche à élucider la question capitale des relations de l'âme et du corps.

Nous sommes dès lors en présence d'images qui agissent et réagissent les unes sur les autres suivant les lois de la nature. Une seule de ces images nous est donnée non seulement extérieurement, mais encore intérieurement, c'est le corps. Le corps, image ou matière, ne peut nous donner la connaissance de l'univers qui coexiste en dehors de lui et de son image

interne; il faut le considérer comme un objet destiné à mouvoir des objets, comme un centre d'action. Les objets qui entourent le corps réfléchissent son action possible sur eux. Bergson en arrive à cette double définition. *La matière* est l'ensemble des images, et *la perception de la matière* l'action possible d'une image déterminée, le corps, sur ces mêmes images. Le corps est donc un instrument d'action et d'action seulement, jamais il ne prépare ni n'explique une représentation.

Le dualisme, comme le matérialisme, comme l'idéalisme tiennent les opérations élémentaires de l'esprit, perception et mémoire, comme des opérations de connaissance pure. Bergson considère les opérations élémentaires désintéressées comme une limite idéale, mais découvre qu'en fait c'est vers l'action qu'elles sont tournées et que c'est cette action que prépare le corps. Suivant l'ordre de l'ouvrage, examinons les conséquences qui découlent de l'hypothèse du corps centre d'action. Le corps a des centres perceptifs qui sont ébranlés et l'on a la représentation des choses. Mais ces ébranlements ne peuvent ni traduire ni produire la perception. Elle est donc en dehors d'eux. Bergson prend ici une curieuse position entre le réalisme et l'idéalisme, avec sa définition de la perception pure. En posant le corps on pose une certaine image ; mais aussi la totalité des autres images, puisque tous les objets matériels doivent leurs qualités, leurs déterminations, leur existence même à la place qu'ils occupent dans l'univers. La perception doit être quelque chose de ces objets eux-mêmes et elle est en eux plutôt qu'ils ne sont en elle. Tous les ébranlements nerveux sensitifs que suit la perception préparent la réaction du corps sur les corps environnants ; ils esquissent des actions virtuelles. La perception est une sélection qui permet de détacher d'un ensemble d'objets l'action possible du corps sur eux. La perception ne crée rien, elle choisit parmi les images celles qui intéressent le corps. Le corps est le centre d'action réelle d'une continuité étendue, et dont l'activité éclairera de sa lumière toutes les parties de la matière sur lesquelles elle a prise à chaque instant. Les mêmes besoins, la même puissance d'agir qui ont découpé notre corps dans la matière vont délimiter les corps distincts dans le milieu qui nous environne ; et notre perception n'est que l'action virtuelle des choses sur notre corps et de notre corps sur les choses. L'état cérébral qui cor-

respond exactement aux perceptions les continue et se trouve être l'action commencée.

Il faut réintroduire maintenant, dans cette théorie de la perception pure les attributs du corps et de la perception consciente qui sont l'espace et la durée. Dans toute perception, il entre quelque chose de notre corps; lorsqu'il s'agit des corps environnants, la perception est une action virtuelle, mais lorsque la perception porte sur notre corps, c'est une action réelle qu'elle dessine. Telle, par exemple, la douleur, qui est à l'endroit où elle se produit comme un objet à la place où il est perçu; mais l'affection sentie est interne, tandis que l'image est externe à notre corps. La surface de notre corps, qui est sa limite avec les autres corps, est donnée à la fois sous forme de sensations et d'images. La sensation affective est subjective puisque interne, tandis que les images en général sont objectives puisque externes. Les sensations ne sont pas, comme on l'a voulu souvent, les matériaux avec lesquels les images se fabriquent. mais bien au contraire les impuretés qui se mêlent aux images, étant ce que nous projetons de notre corps dans tous les autres. C'est l'image que l'on doit se donner tout d'abord : la perception pure qui prime sur la sensation.

Après avoir ainsi établi qu'aucun état cérébral n'est l'équivalent d'une perception, mais qu'il en est la suite, que la sélection des images est l'effet d'un discernement qui annonce l'esprit, et que l'univers matériel, considéré comme la somme des images, est une conscience, l'état d'équilibre où tout se compense et se neutralise, Bergson se place au point où la conscience individuelle prolonge et conserve le passé dans le présent qui s'en enrichit et se soustrait ainsi à la loi de nécessité qui veut que le présent ne fasse que répéter sous une autre forme le passé; il passe de la perception pure à la mémoire et quitte la matière pour l'esprit. Il va s'appliquer à démontrer la thèse que la mémoire est autre chose qu'une fonction du cerveau et qu'il y a une différence de nature entre la perception et le souvenir. Bergson consacre toute une partie de son ouvrage à démontrer, en étudiant les aphasies, que la mémoire n'est pas une fonction du cerveau, que le cerveau ne se comporte jamais comme un réservoir d'images, mais qu'il est seulement un admirable instrument de transmission qui sert à

matérialiser au contact de la perception présente les souvenirs purs et la mémoire pure de la conscience.

Il faut définir, maintenant, le souvenir pur et la mémoire pure. Tout d'abord le souvenir n'est pas une perception affaiblie, pas plus qu'une perception ne peut être un souvenir plus intense, ce à quoi revient la théorie de l'hallucination vraie. Or notre philosophe a démontré auparavant que le cerveau ne peut pas engendrer des images, ce qui serait supposer qu'il les contient toutes, c'est-à-dire que l'Univers soit tout entier impliqué dans ce mouvement moléculaire (1). La mémoire ne consiste pas dans une régression du présent au passé, mais dans un progrès du passé au présent. Nous partons, dit Bergson, d'un état virtuel que nous conduisons peu à peu à travers une série de plans de conscience différents jusqu'au terme où il se matérialise dans une perception actuelle, c'est-à-dire jusqu'à ce plan extrême de notre conscience où se dessine notre corps; c'est dans cet état virtuel que consiste le souvenir pur. Toute l'erreur de ceux qui méconnaissent le témoignage de la conscience et font du souvenir une perception affaiblie provient d'une définition qui dit que le présent est ce qu'il y a de plus intense, lorsque l'on devrait dire qu'il est ce qui agit sur nous et ce qui nous fait agir, qu'il est enfin tout l'état de notre corps. Le passé, qui n'agit plus, mais peut agir, le fait en s'insérant dans une sensation présente à laquelle il emprunte sa vitalité. Mais au moment où le souvenir s'actualise, il cesse d'être souvenir, il redevient perception; l'état cérébral, lui, continue le souvenir et lui donne prise, par la matérialité qu'il lui confère, sur le présent. Compléter un souvenir ne consiste pas à juxtaposer d'autres souvenirs, mais bien à se transporter sur un plan de conscience plus étendu, c'est-à-dire à abandonner le plan de l'action pour s'éloigner dans la direction du rêve. Pas plus que localiser un souvenir ne consiste à l'insérer entre d'autres souvenirs, mais bien à décrire par une expansion croissante de la mémoire un cercle suffisamment large pour qu'un certain détail du passé y figure.

La vie de l'intelligence consiste, en somme, à se mouvoir le long de l'intervalle qui sépare ces plans virtuels, qu'elle recrée plus qu'elle ne les retrouve. L'être vivant a le plus grand inté-

(1) M. Bergson a développé ce point spécialement dans un travail intitulé : *Le Paralogisme psychologique. Revue de métaphysique et de morale*, nov. 1904.

rêt, dans certaine situation présente, à connaître ce qui ressemble à une situation antérieure, puis d'en rapprocher ce qui a précédé et ce qui a suivi ; c'est ainsi qu'il profite de son expérience passée. C'est aussi du double mouvement de la mémoire entre ses limites extrêmes, de l'image au mouvement, que naissent les premières notions générales. En définitive, la mémoire a pour première fonction de rassembler toutes les perceptions passées semblables à une perception présente, de nous rappeler ce qui a précédé et suivi et de nous mettre ainsi à même de prendre la décision la plus utile ; de plus, en nous faisant saisir dans une intuition unique des moments multiples de la durée, elle nous dégage du mouvement d'écoulement des choses, c'est-à-dire du rythme de leur nécessité.

Quelle conclusion Bergson va-t-il tirer de tout cela ?

C'est qu'en rapprochant la perception pure, qui est encore quelque chose de la matière, du souvenir pur, qui est déjà de l'esprit, on va pouvoir élucider l'action réciproque de l'esprit et de la matière. L'opposition de la perception et de la matière est l'œuvre artificielle d'un entendement qui agit en obéissant à des lois et à des habitudes ; elle n'est pas une donnée de l'intuition immédiate. Ce qui est donné, c'est qu'il existe un intermédiaire entre l'étendue divisée et l'inétendu pur, et que cela c'est l'extensif. L'extension étant la qualité la plus apparente de la perception, c'est en la consolidant et en la divisant au moyen d'un espace abstrait, tendu par nous au-dessous d'elle pour les nécessités de l'action, que nous constituons l'étendue multiple et infiniment divisible, et c'est en la subtilisant que nous obtenons les sensations inextensives avec lesquelles on ne peut reconstituer des images. L'entendement, dont le rôle est d'établir des distinctions logiques et tranchées poursuit jusqu'au bout ces deux voies et en arrive à ériger une étendue indéfiniment divisible opposée à des sensations inextensives.

Une seconde opposition, qu'il faut réduire, est celle de la conscience du mouvement ; mais on en arrive, par le raisonnement, à démontrer que le mouvement concret, capable tout comme la conscience de prolonger son passé dans son présent, capable, en se répétant, d'engendrer des qualités sensibles, est déjà quelque chose de la conscience et de la sensation. Il serait la sensation diluée, repartie sur un nombre très grand de mouvements, et comme enfermée dans une chrysalide.

Il n'y a là, en somme, qu'une différence de tension; comme tout à l'heure une idée d'extension dans les rapports de l'étendu à l'inétendu. L'entendement a pour fonction de substituer, à ces deux conceptions de réalités souples et pleines de degrés, des abstractions rigides nées des besoins de l'action.

Reste enfin une dernière opposition à concilier : celle de la nécessité et de la liberté.

Il semble bien que la contingence des lois de la nature, si rigoureuse, équivaut pour nous à la nécessité. Mais ne voit-on pas que le progrès de la matière vivante consiste dans une différenciation des fonctions qui nécessite la complication du système nerveux qui combine les excitations et organise les actions? Plus les centres supérieurs se développent, plus les voies motrices offertes en choix à l'action seront nombreuses.

Une latitude de plus en plus grande est laissée au mouvement dans l'espace. La conscience, enrichie par la mémoire des expériences anciennes, vivant d'une vie de plus en plus intense et contractant dans sa durée présente un plus grand nombre de mouvements extérieurs, devient capable de créer des actes dont l'indétermination interne doit se répartir sur la multiplicité des moments de la matière, et qui passeront plus facilement à travers les mailles de la nécessité. Ainsi, dit Bergson pour terminer son volume, qu'on l'envisage dans le temps ou dans l'espace, la liberté paraît toujours pousser dans la nécessité des racines profondes et s'organiser intimement avec elle. L'esprit emprunte à la matière des perceptions d'où il tire sa nourriture et les lui rend sous forme de mouvement où il a imprimé sa liberté.

§

Voilà exprimés maintenant les éléments de la philosophie de Bergson : il fallait, dès lors, que ce philosophe réunît tous ces éléments en les coordonnant et en les appliquant aux choses de la vie dans un ouvrage plus général. C'est à cela que nous devons ce monument philosophique qui a nom l'*Evolution créatrice*, travail considérable dans lequel le savant professeur nous montre comment, en s'appuyant sur ses démonstrations antérieures, son système est le seul qui explique et s'applique à l'évolution de la vie. Etayé par une prodigieuse érudition scientifique, nous voyons un système clair et profond,

absolument original (1), prendre naissance. Car l'évolutionisme de Bergson n'a rien à voir avec l'évolutionisme de Spencer, qu'il critique victorieusement. Nous allons nous essayer à indiquer les grandes lignes de la doctrine ; après avoir tant bien que mal résumé les grands problèmes métaphysiques posés et résolus par Bergson. La portée de *l'Evolution créatrice* est bien plus grande que celle des autres œuvres qui en sont les fondements, car elle peut donner naissance à toute une sociologie et à toute une éthique.

D'où vient en somme, se demande Bergson, notre place privilégiée — car il est incontestable que nous occupons une place privilégiée dans la nature, — quelles en sont les raisons ? C'est que nous sommes dans le monde les êtres qui ont le mieux réalisé leur individualité, bien que nous ne l'ayons pas réalisée pleinement, et qu'à chaque minute de la durée nous nous créions de plus en plus. Nous sommes les artisans de tous les moments de notre vie, nous la créons perpétuellement, et cette création de soi par soi est d'autant plus complète que nous raisonnons mieux ce que nous faisons. Il est impossible pourtant de donner une définition de cette individualité ; on ne définit que des états et pas des tendances ; or, notre individualité est une perpétuelle tendance. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vie manifeste une recherche de l'individualité et qu'elle tend à réaliser des systèmes isolés et naturellement clos. Mais dans l'organisme, système relativement clos, chaque cellule évolue d'une manière déterminée, chaque individu est une société organisée dont les parties ont une certaine indépendance vis-à-vis du tout. Toute chose vivante l'est dans la durée ; ou, comme dit Bergson, partout où quelque chose vit, il y a ouvert quelque part un registre où le temps s'inscrit. L'état présent du corps dépend exclusivement de ce qui se passait à l'instant précédent ; nous vivons dans un perpétuel transformisme. La vie, prise dans son sens le plus général, apparaît comme un courant qui va d'un germe à un germe par l'intermédiaire d'un organisme développé.

Bergson s'élève à la fois contre le mécanisme, qui nie la durée et fait un bloc stable de la totalité du réel, et contre la doctrine des causes finales, qui rétrécit la finalité à l'individualité de l'être vivant. S'il y a de la finalité dans le monde de la vie,

(1) Cf. la note à la fin de l'article

elle embrasse la vie entière dans une indivisible étreinte. Du reste, l'application rigoureuse de la finalité comme du mécanisme conduit fatalement à dire que tout est donné; or, c'est là une erreur qui provient de ce que l'on ignore la valeur de la durée.

Mais la durée, comme la conçoit Bergson, comme il a démontré qu'elle est dans ses *Essais sur les données immédiates*, rend impossible la répétition, ailleurs que dans l'abstrait. L'intelligence répugne au fluent, qui est insaisissable, et solidifie tout, et l'on ne peut pas penser le temps réel, on le vit, parce que la vie déborde l'intelligence.

La grande erreur des systèmes réside en ce qu'ils extraient des actes vitaux la seule intellectualité, tandis que notre intelligence a été coulée dans le moule de l'action, et que la spéculation est un luxe, tandis que l'action est une nécessité. La volonté ne doit pas se plier à contrefaire des actes d'intelligence, mais elle doit aboutir à des actes tels que l'intelligence les puisse résoudre en éléments intelligibles. Il faut substituer à l'intelligence la réalité plus compréhensive dont l'intelligence n'est que le rétrécissement, et l'avenir apparaîtra dès lors comme dilatant le présent; il n'y est pas contenu sous forme de fin représentée, mais une fois réalisé il expliquera le présent plus que le présent ne l'expliquait et il devra être considéré comme une fin de tout ce qui le précède; mais point comme une fin absolue. On peut, en somme, appliquer à la vie la formule proposée par Kant pour l'art et dire que c'est une finalité sans fin; ou peut-être dira-t-on mieux en disant : avec une fin perpétuelle. La vie est née d'un élan originel qui se conserve sur toutes les lignes de l'évolution entre lesquelles il se partage, et cet élan, passant de générations de germes en générations de germes par l'intermédiaire d'organismes développés qui en forment les traits d'union, est la cause des variations qui créent des espèces nouvelles. Car lorsque les espèces ont commencé à diverger à partir d'une souche commune, la divergence s'accentue à mesure qu'elles progressent dans leur évolution. Les causes profondes de divergences étaient celles que la vie portait en elle; car la vie est tendance et l'essence d'une tendance est de se développer en forme de gerbe créant par le seul fait de sa croissance des directions divergentes entre lesquelles elle partagera son élan.

De toutes les directions ainsi créées par la vie, une seule nous intéresse particulièrement, c'est la voie qui conduit à l'homme. Toutefois il ne faut pas perdre les autres de vue, parce qu'il s'agit aussi et surtout de déterminer la place de l'homme dans l'ensemble du règne animal, et la place du règne animal lui-même dans l'ensemble du monde organisé. Un groupe ne se spécifie pas par la possession de certains caractères, mais par sa tendance à les accentuer.

Quant au système nerveux, par exemple, on voit qu'il est né comme les autres systèmes d'une division de travail. Il ne crée pas la fonction, mais il la porte à un plus haut degré d'intensité et de précision en lui donnant la double forme de l'activité réflexe et de l'activité volontaire. Plus il se perfectionne, plus il est conscient, car il se meut plus librement. L'élan vital qui a dû séparer la plante de l'animal a donné à ce dernier un système nerveux et une conscience qui lui sont nécessaires pour vivre, comme il a donné à la plante — en lui laissant son immobilité — la fonction chlorophyllienne. On voit du reste que, dans la vie animale, le progrès s'est bien effectué dans ce sens, et que si le premier mouvement a été de se fortifier, le second, qui a prévalu et qui a poussé aux espèces supérieures, a été de se rendre aussi souple que possible pour la fuite et pour l'attaque, et ici comme dans les sociétés humaines, et dans les destinées individuelles, le plus grand succès a été pour le plus gros risque. L'intérêt de l'animal a été de se rendre mobile, de se mouvoir parmi les choses, ce qui l'a obligé à les connaître, et à développer ses facultés de rapport avec la matière ambiante. Le succès a toujours été le critérium de la supériorité, et par succès il faut entendre l'aptitude à se développer dans les milieux les plus divers, à travers le plus grand nombre d'obstacles possibles. L'espèce humaine, qui revendique pour domaine la terre entière, est bien le point culminant de l'évolution des Vertébrés.

Tandis que les divers systèmes de philosophie naturelle voient dans la vie végétative, dans la vie instinctive, dans la vie raisonnable trois degrés successifs d'une même tendance, Bergson soutient que ce sont trois directions divergentes d'une activité qui s'est scindée en grandissant. Il n'y a ni différence de degré ni d'intensité, mais bien de nature. Notre philosophe poursuit cette différence de plus en plus loin, et en arrive à

une merveilleuse analyse de l'instinct opposé à l'intelligence, à laquelle pourtant il se mêle toujours. Il nous est impossible, vu l'exiguité de notre travail, d'insister là-dessus ; nous nous voyons obligé, quelque importante que soit la question, de la résumer en peu de mots.

Tandis que l'instinct achevé est une faculté d'utiliser et même de construire des instruments organisés, l'intelligence est une faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganiques. L'instinct enveloppe la connaissance virtuelle de l'instrument naturel organisé et de l'objet auquel il s'applique ; il est donc la connaissance innée d'une chose. La fonction de l'intelligence est, au contraire, de démêler dans des circonstances quelconques le moyen de se tirer d'affaire; elle cherche ce qui peut le mieux servir, c'est-à-dire s'insérer dans le cadre proposé. Elle porte sur les relations entre la situation donnée et les moyens de l'utiliser ; elle saisit des rapports. L'immense avantage de la connaissance formelle sur la connaissance matérielle de l'instinct est qu'elle lui donne l'occasion de se surpasser en remplissant la forme d'un nombre indéfini de choses. Un être intelligent porte en lui de quoi se surpasser. L'intelligence seule arrive à la clarté, car elle porte en elle la distinction et la clarté ; elle a pour objet principal le solide inorganisé qu'elle peut utiliser à ses fins, elle ne se représente clairement que l'immobilité et que le discontinu, elle a la faculté de décomposer et de recomposer en n'importe quel système. Le signe intelligent est un signe mobile, tandis que le signe instinctif est un signe adhérent. La tâche donnée à la vie par l'intelligence est l'extériorisation, c'est-à-dire l'assujettissement à elle de la matière inerte.

Les processus vitaux sont des instincts primaires; l'intelligence ne comprend pas la vie, elle ne s'adapte point à la durée pure, mais seulement au discontinu et à l'immobile. En plus de l'intelligence et en dehors de l'instinct, il y a encore l'intuition, qui fixe son attention sur le mouvement propre de la vie ; mais cette intuition s'est trouvée comprimée à tel point qu'elle n'a pu embrasser que la petite portion de vie qui l'intéressait et qu'elle a dû se rétrécir jusqu'à l'instinct. Tandis que l'intelligence, qui est le pouvoir de la conscience à s'extérioriser par rapport à elle-même, ouvre à la vie un champ infini.

L'intelligence dessine la forme générale de notre action sur

la matière et le détail de la matière se règle sur notre action. Intellectualité et matérialité se constituent par adaptation réciproque.

Point n'est besoin, pour suivre les voies de l'instinct, de percevoir des objets; il est suffisant de distinguer des propriétés. L'intelligence, au contraire, aspire à ce que de la matière agisse sur de la matière, à tracer des lignes sur lesquelles nous sommes appelés à circuler. A mesure que se constituait l'intelligence, l'action de la conscience sur la matière se préparait. La conscience, en s'intellectualisant, découpe la matière dans l'espace et prépare la route à l'action. La fonction de l'intelligence humaine est d'agir, d'entrer en contact avec la réalité, et même de la vivre; mais cela dans la mesure seulement où cela peut intéresser l'œuvre qui s'accomplit. Cependant s'il y a quelque absurdité à vouloir connaître autrement que par l'intelligence, on peut supposer que l'action arrive à trancher des nœuds que l'intelligence ne tranchera pas. C'est un risque à courir que de brusquer ainsi les choses et de pousser l'intelligence hors de chez elle par un acte de volonté. Il faut parfois que l'action prime sur l'intelligence et coure un risque pour avoir des chances de dépasser cette intelligence. Les moments où nous nous ressaisissons nous-mêmes, c'est-à-dire où nous nous replaçons dans la pure durée, où le passé en marche s'augmente d'un présent toujours nouveau, — dans la pure durée, c'est-à-dire hors du cercle d'action de l'intelligence, qui n'est que l'immobile, — ces moments-là, pour rares qu'ils soient, sont les seuls où nos actions sont vraiment libres. En prenant conscience de notre progrès dans la pure durée, nous sentons notre personnalité se concentrer en un point, ou mieux en une pointe qui s'insère dans l'avenir et l'entame sans cesse. En cela consiste la vie et l'action libre.

L'intellectualité de l'esprit et la matérialité des choses proviennent d'un même mouvement d'adaptation l'une à l'autre, qui les crée toutes deux. L'intelligence se cristallise en des lois; or, les lois sont des relations entre des choses et des faits; c'est donc en dehors de l'intelligence qu'il faut chercher l'effort de création. L'élan de vie consiste dans une exigence de création; il ne peut créer absolument, puisqu'il rencontre devant lui la matière, c'est-à-dire le mouvement inverse à lui; mais il se saisit de cette matière, qui est une nécessité, et y introduit la

plus grande indétermination possible en y insérant de la liberté. La vie tout entière, animale ou végétale, apparaît comme un effort pour accumuler de l'énergie, qu'elle utilise à des travaux infiniment variés. En réalité, un être vivant est un centre d'action ; il représente une certaine somme d'action possible. L'homme, et là réside sa supériorité, n'entretient pas seulement sa machine, il arrive à s'en servir comme il le veut : il le doit à son cerveau qui lui permet de construire un nombre illimité de mécanismes moteurs et de dominer l'automatisme en le divisant.

Il le doit à son langage qui fournit à la conscience un corps immatériel où s'incarner et la dispense de se poser toujours sur des corps matériels dont le flux finirait par l'engloutir ; il le doit à la vie sociale qui emmagasine et conserve les efforts et fixe un niveau moyen où les individus doivent se hausser d'emblée ; elle empêche ainsi les médiocres de s'endormir et pousse les meilleurs à monter plus haut. L'homme continue indéfiniment le mouvement vital, bien qu'il n'entraîne pas tout ce que la vie portait en elle ; il y a un perpétuel déchet qu'on laisse derrière soi. Mais tout est enveloppé avec une solidarité admirable dans le même élan vital, qui nous entraîne tous, avec toutes choses, vers l'avenir.

§

Dans un dernier travail qui termine le volume de l'*Evolution créatrice*, Bergson situe son système parmi les grands systèmes philosophiques, c'est-à-dire qu'il le différencie et en dégage les caractéristiques générales. Ici quelque explication est nécessaire sur ce que Bergson appelle le mécanisme cinématographique de la pensée. La pensée, ou mieux l'intelligence, ne peut rejoindre la durée que par un détour. Habituée qu'elle est à penser le mouvant par l'intermédiaire de l'immobile, et ne voyant dans l'action que ce qui intéresse les personnes, c'est-à-dire le résultat, le point de repos, elle use, pour se représenter la durée, d'un artifice qui est celui du cinématographe. La pensée prend sur la réalité qui passe des vues instantanées, qu'il suffit d'enfiler le long d'un devenir abstrait, situé au fond l'appareil de connaissance, pour imiter ce qu'il y a de caractéristique dans le devenir lui-même. Mais il y a plus dans un mouvement que dans des positions successives, plus dans un

devenir que dans des formes traversées tour à tour, plus dans l'évolution de la forme que les formes réalisées successivement. Il y a là toujours l'erreur fondamentale signalée au commencement de ce travail d'un déroulement du temps dans l'espace.

Le concept de la durée pure, hétérogène, dont les moments s'interpénètrent est la base, l'idée géniale et nouvelle que Bergson a introduite dans la philosophie (1). Tout son système en découle, logique et rigoureux, et seul ce concept de la durée pure peut rendre nette l'idée d'évolution, il permet la liberté.

La vie, pour Bergson, est un éternel devenir, une évolution créatrice; créatrice précisément parce que l'esprit libre peut accaparer de plus en plus la matière à laquelle il emprunte des perceptions qui l'enrichissent, en les lui rendant sous forme de mouvement et de liberté. L'esprit et la matière sont dans un état de perpétuel échange, dans une perpétuelle tentative d'adaptation réciproque. Parce qu'il y a durée pure, il y a liberté; parce qu'il y a liberté, il y a possibilité de transformations et de perfectionnements matériels; parce qu'il y a perfectionnement et transformation, il y a évolution.

Mais évolution perpétuellement créatrice, finalité indéfiniment repoussée. Il est facile de voir les conséquences éthiques et sociologiques à tirer de ce système basé sur une volonté de puissance, sur une volonté de création éternelle, et dont la dernière conséquence semble pouvoir s'énoncer : progrès indéfini.

GEORGES BATAULT.

(1) Nous ne nous sommes soucié dans le présent travail que d'exposer, de la manière la plus concise et la plus nette possible, les éléments essentiels de la philosophie de M. Bergson. Nous tenons pourtant à faire une restriction quant à l'originalité de ses conceptions.

La plupart des grandes idées, des grandes conceptions bergsoniennes, sont en germe, sinon toujours développées, dans les œuvres philosophiques de Nietzsche. Nous nous proposons d'en faire ultérieurement la démonstration très complète

BALZAC ET SA « REVUE PARISIENNE »

(*Suite* [1])

—

La deuxième livraison de la *Revue parisienne* comprend : *Les Fantaisies de Claudine* (I° La Bohême de Paris; II° Le Ménage de Claudine). Une *Sextine* par M. le comte F. de Grammont, les *Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts*, une *Chronique de la Presse* et les *Lettres russes*.

Les Fantaisies de Claudine n'offrent pas le même intérêt que *L. Marcas* au point de vue des idées de Balzac. Toutefois, cette nouvelle est l'une des plus curieuses du fécond romancier. L'aventure narrée est d'un romanesque assez faux; elle est même gâtée par quelque invraisemblance. Je la résume : Claudine, petite bourgeoise mariée, aime La Palferine, un noble qui garde, quoique déchu, toutes les prétentions et toutes les fiertés. Elle aime cet être passionnément, servilement, et il peut exiger d'elle les pires sacrifices, ce dont il ne se fait pas faute. Un homme de qualité doit avoir une maîtresse attentive à ses désirs, soucieuse de ses volontés et qui l'honore par sa distinction, par ses toilettes, par ses bijoux. Claudine obéissante se conforme aux moindres souhaits de son amant, elle corrige les fautes de son éducation première et achète des robes. C'est une maîtresse accomplie. La Palferine sera-t-il satisfait? Point encore. Un personnage tel que lui ne saurait se contenter d'une femme qui n'a pas un équipage, qui manque de bijoux et qui n'est pas célèbre. Toujours docile, Claudine décide d'acquérir la célébrité, les bijoux et l'équipage. Elle quitte son mari, devient danseuse et, au bout de deux ans, épouse du Bruel, auteur dramatique ignoré, dont il s'agit de faire un homme célèbre afin que sa gloire rejaillisse sur elle. Elle s'acquitte fort bien de cette tâche. L'auteur dramatique est nommé pair de France et académicien. Claudine a donc réalisé les conditions que lui a indiquées La Palferine pour être aimée... et cependant elle ne l'est pas et ne le sera jamais de son cruel éducateur.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 257.

L'histoire est, comme j'ai dit, assez banale, mais Claudine est un type étonnant d'amoureuse passive, obstinée et souffrante. Rien ne la rebute, rien ne la déconcerte, rien ne lui répugne et elle atteint dans son abnégation, dans son ridicule dévouement à ce bellâtre une sorte de grandeur pathétique. Elle se prostitue à son amant comme on se sacrifie à une cause généreuse et sa passion souveraine, inspiratrice, ne manque pas de noblesse. On a souvent dessiné ce caractère et raconté ce drame. Jamais on ne l'a fait avec une telle maîtrise.

La personnalité de La Palferine est encore plus intéressante. A l'époque où Balzac écrivait sa nouvelle, des poètes, des romanciers et des artistes nombreux fréquentaient les cafés du boulevard et constituaient une bohême aristocratique qui précéda de quelques années, dans le monde parisien, la bohême littéraire dont Murger raconta l'histoire. Soigneux de leur mise, désireux d'être remarqués pour leurs folies, avides d'applaudissements, ils allaient de Tortoni au café de Paris, ne manquaient point de faire un tour à l'Opéra et envahissaient la Maison d'Or ou le Café Anglais, quand venait l'heure du souper. Tous se connaissaient. On se racontait les nouvelles du jour et les potins des coulisses de théâtres ; on égratignait son voisin avec infiniment d'esprit ; on éblouissait les badauds par de furieuses prodigalités. Faire assaut de belles manières, éclipser la cravate ou le gilet de son rival, montrer un phaëton bien attelé, conquérir le cœur des belles dames étaient les grandes occupations. L'aimable pléiade amusa la foule et s'amusa elle-même jusqu'en 1848, époque où le boulevard cessa d'appartegir aux dandys dont Buckingham et Brummell étaient les dieux.

Ce beau monde devait agacer prodigieusement le solitaire et laborieux Balzac. Il voulut le peindre, je suppose, et incarner dans son héros le type de ces élégants.

Le portrait n'est pas sympathique et La Palferine est jugé sévèrement. Sans cœur est sans dignité, grotesque à force de suffisance, uniquement désireux de recueillir les applaudissements de son entourage que fascine sa tenue impeccable, d'une morgue imbécile, il apparaît comme la caricature haineuse de ce que pouvaient être alors les habitués du Café de Paris et autres lieux. C'est un Brummell plus méchant, avec la fortune en moins et une grande supériorité d'esprit. Car La Palferine

est un homme spirituel. Balzac, qui nous le dépeindra tout à l'heure odieux et risible, ne lui refuse pas une certaine aptitude aux reparties brillantes. S'il est capable de recevoir de l'argent de sa maîtresse et incapable de remplir toute fonction sociale, La Palferine rachète ces légers défauts par une ironie qui assure sa réputation. Un jour, la Palferine se promenait avec un de ses amis qui jeta le bout de son cigare au nez d'un passant, lequel se fâcha : « Vous avez essuyé les feux de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait. » La Palferine ayant engrossé une jeune fille, la mère de celle-ci se présenta chez lui et lui demanda ce qu'il comptait faire. « Mais, Madame, répondit-il, je ne suis ni chirurgien, ni sage-femme. » Une autre fois, dans les mêmes circonstances, il répliqua : « Oh ! Madame, quand cet enfant aura sept ans, âge auquel les enfants passent des mains des femmes entre celles des hommes..., si l'enfant est bien de moi, s'il me ressemble d'une manière frappante, s'il promet, si je reconnais en lui mon genre d'esprit et surtout l'air Ructicoli, oh ! alors, par ma foi de gentilhomme, je lui donnerai un bâton de sucre d'orge. » Un jour n'ayant rien à donner à un ramoneur, il prend des raisins à la porte d'une épicerie et les offre au petit Savoyard. L'épicier rit d'abord, ensuite il tend la main : « Oh ! fi ! Monsieur, dit La Palferine, votre main gauche doit ignorer ce que vient de donner ma droite. »

Balzac eut évidemment un modèle. Peut-être aussi en eut-il plusieurs. C'est ce que nous n'avons pu établir.

A propos de la *Sextine*, du comte de Grammont, je me contenterai de citer un *Nota* de Balzac, qui n'a pas été reproduit dans les œuvres complètes.

Il n'existe pas de sextine dans toute la poésie française en y comprenant les œuvres des trouvères, celles du moyen-âge et celles des poètes modernes.

L'immense difficulté de cette pièce n'a jamais été vaincue que par Pétrarque. Ce poète a fait quelques sextines qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et de facilité. Dans ce petit poème, la pensée doit se montrer aussi libre que si elle ne portait pas un joug pesant et gênant; en un mot la fantaisie des poètes doit danser comme Taglioni, tout en ayant des fers aux pieds.

Voici ces lois qu'il est encore difficile d'expliquer avec l'exemple sous les yeux. L'auteur doit faire six strophes de six vers (d'où le nom

de sextine), terminés à la rime par les mêmes mots, de façon à ce que celui qui finit le dernier vers de la première strophe finisse le premier vers de la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait épuisé les six rimes de la première strophe. Mais ceci n'est rien encore : le poète n'est pas libre de placer dans chaque strophe les rimes à sa fantaisie.

Ainsi, dans la seconde strophe, après avoir fait du dernier mot de la précédente la rime du premier vers, le second vers doit être terminé par le dernier mot du premier vers de la première strophe, le troisième par le mot du cinquième vers (toujours de la première strophe), le cinquième et le sixième par les mots du quatrième et du troisième.

La troisième strophe est ordonnée de la même manière, par rapport à la seconde et ainsi de suite jusqu'à la sixième.

La sextine a pour conclusion un tercet également rimé avec trois des six mots, mais au choix du poète.

Cet arrangement permet de rythmer les strophes symétriquement; mais c'est la géométrie la plus exacte, divisant de ses lignes réflexibles le changeant domaine de la fantaisie et le soumettant à l'une de ses figures.

Ce qui était possible avec la langue italienne a paru jusqu'ici tout à fait impossible avec la langue française; ainsi cette victoire eût-elle été pour nous un motif suffisant de donner ce morceau quand même il ne serait pas charmant, toute règle mise à part.

La *Lettre sur la littérature, le théâtre et les arts* contient la célèbre critique de Balzac sur le *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

La querelle est célèbre. On sait l'ardeur que mit le grand écrivain à bafouer Sainte-Beuve. Il ne lui épargna aucune dureté. L'auteur des *Lundis* est ennuyeux, il ne sait pas écrire. « Sa phrase molle et lâche, impuissante et couarde, côtoie les sujets, se glisse le long des idées. » L'historien est dénué d'idées générales; il a vu les petits côtés de son sujet et ceux-là seulement. « L'auteur a passé son temps à regarder Port-Royal avec le microscope de Raspail, il y a découvert dans les cœurs des mouvements, des intentions qui, selon lui, exhaussent des actions indifférentes, les vétilles de la dévotion, à la hauteur des plus grands efforts de la politique ou de la poésie et il part de là pour nous entretenir de bagatelles avec une ingénuité que de plus sévères qualifieraient autrement. »

Et les images de Sainte-Beuve!... « Il lâche ses *zéphirs mûrissants*, ses *coteaux modérés*, ses *pentes bienveillantes*, ses *fougueusement austères*, ses tropes faux où la pensée est à l'état de guerre, et qui le constituent l'inventeur du têtard littéraire : quel autre nom donner à ces embryons d'images flottant sur une mare de mots. » Les fautes de français du malheureux écrivain sont soigneusement indiquées et Balzac conclut gaiement : « A la fin de son livre, M. Sainte-Beuve a cru devoir signaler à l'Europe littéraire la complaisance de trois de ses amis qui l'ont aidé à corriger ses épreuves et à faire cette grande histoire : MM. Labitte, Chabaille et Louandre. J'ai pris des renseignements et puis vous assurer que ces trois messieurs ont parfaitement supporté cette terrible épreuve. L'ouvrage n'est pas né viable, mais le père et les accoucheurs se portent bien. »

La riposte de Sainte-Beuve fut d'une extrême violence. Elle n'est pas, à beaucoup près, aussi spirituelle que la critique et, faute de pouvoir se défendre, l'auteur de *Port-Royal* insulte. Il appelle Balzac *fou*, *halluciné*, *sot*, *charlatan*, *salope* et *crapule*, il s'emporte, il rage, il tuerait volontiers son adversaire. Balzac s'était contenté de rire; Sainte-Beuve rugit. Balzac avait égratigné; Sainte-Beuve mord à pleines dents. Il ne pardonna jamais.

Un mot de lui est célèbre, à propos de la candidature de Balzac à l'Académie : « M. de Balzac est trop gros pour nos fauteuils. » Le 28 juillet 1843, il écrivait dans ses *Chroniques parisiennes:* « Balzac ruiné, et plus que ruiné, est parti pour Saint-Pétersbourg en faisant dire dans les journaux qu'il n'allait là que pour sa santé et qu'il était décidé à ne rien écrire sur la Russie. On a tant abusé de l'hospitalité avec ce pays-là qu'il croit sans doute que cette promesse est une manière de se faire bienvenir et de s'assurer de la part du maître toutes sortes de petits avantages. Mais les promesses de romancier comptent-elles aujourd'hui? » Une autre perfidie est datée d'avril 1844 : « Le roman de Balzac, *Modeste Mignon* (*Débats* du 4 avril), est dédié *à une étrangère, fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie*, etc.

« A-t-on jamais vu pareil galimatias ? Comment le ridicule ne fustige-t-il pas de pareils écrivains, et par quelle concession un journal qui se respecte leur ouvre-t-il ses colonnes à grand

fracas? On se demande à qui une telle dédicace aussi bizarre et si peu française peut bien s'adresser... Serait-ce à la princesse Belgiojoso ?... Mais non, le signalement ne va que sur quelques points (*fille d'une terre esclave*, l'Italie; *homme par le cerveau ; poète par les rêves ; à toi qui as encore la beauté*). On nous assure que c'est plutôt à une dame russe, Mme de S...of, célèbre par sa beauté et par l'étrangeté et les fantaisies d'une grande existence. Comment autorisa-t-on de pareils hommages ?

« Ce roman de Balzac était annoncé, il y a quelques jours, dans *les Débats*, par une lettre de l'auteur, la plus amphigourique, la plus effectée et la plus ridicule qui se puisse lire, tout cela afin de mettre en goût le public. Ceux qui insèrent de telles fadaises s'en moquent sans doute, mais ils croient qu'il faut servir au public ce qu'il demande. On est comme au café ou au restaurant, et tout caprice du consommateur est tenu pour loi. »

On ne saurait mettre plus d'habileté dans ses méchancetés, mais Sainte-Beuve pratique mieux encore l'art des insinuations dans les lignes suivantes : « Des poussées de jeunes gens qui n'ont qu'une ambition ardente et nulle vocation spéciale se jettent dans les lettres comme dans une carrière où l'on se ramasse pêle-mêle avec la gloire: ils confondent d'abord l'âpre soif du lucre et du plaisir avec l'étincelle sacrée et l'on sait ce que devient celle-ci. De là tant de scandales.

« Ce qui est la passion plus ou moins cachée de beaucoup se retrouve, représenté assez au naïf et sous forme de manie, dans les écrits d'un homme de lettres célèbre de ce temps. Nous parlions tout à l'heure de l'ancien Balzac; mais qu'on lise le Balzac d'aujourd'hui, le fécond auteur de tant de romans bien commencés et mal finis. Ses personnages sont dotés presque invariablement de plusieurs *millions;* il ne compte que par sommes immenses, fabuleuses, on dirait qu'il a toute une alchimie secrète à son service, qui ne cesse de fournir l'or et de battre monnaie pour ces héros et ces héroïnes. Eh bien! c'est le secret du cœur qui échappe en cela à la plume de l'écrivain; il ne fait que traduire naïvement dans ses récits romanesques les vœux, les espérances, les illusions de plus d'un grand homme en herbe et de plus d'un millionnaire en fumée. On donna autrefois à Marc-Paul le sobriquet de *Messer-milione*

à cause des histoires merveilleuses et incroyables qu'il racontait de ses voyages : on pourrait donner le même surnom au Balzac d'aujourd'hui, et il ne fait que représenter en cela le rêve de la chimère de maint confrère. Un grand amour de l'or et une excessive vanité littéraire, tel est le véritable alliage. »

N'est-ce pas joliment amené et adroitement dit ?

Les preuves de l'inimitié de Sainte-Beuve contre Balzac sont innombrables. Saint-Victor parlait très spirituellement des trois décompositions de physionomie de l'auteur de *Port-Royal*, de ses trois têtes qu'il appellait : sa *figure Balzac*, sa *figure Hugo*, sa *figure Michelet*, lorsqu'il était question de ces trois individualités qu'il exécrait.

Dans leur *Journal*, les Goncourt nous rapportent une conversation du 11 mars 1863 :

C'est le jour du dîner de Magny. Nous sommes au grand complet. Il y a deux nouveaux : Théophile Gautier et Neftzer.

La causerie touche à Balzac et s'y arrête. Sainte-Beuve attaque le grand romancier : « Balzac n'est pas vrai .. C'est un homme de génie si vous voulez, mais c'est un monstre !

— Mais nous sommes tous des monstres, riposte Gautier. Alors qui a peint ce temps-ci ? Où se retrouve notre société ? Dans quel livre ?.. si Balzac ne l'a pas représentée ?

— C'est de l'imagination, de l'invention, crie aigrement Sainte-Beuve, j'ai connu cette rue de Langlade, ce n'était pas du tout comme ça.

— Mais dans quels romans trouvez-vous la Vérité ? Est-ce dans les romans de Mme Sand ?

— Mon Dieu, fait Renan, qui est à côté de moi, je trouve beaucoup plus vraie Mme Sand que Balzac.

— Pas possible, vraiment !

— Oui, oui, chez elle, les passions sont générales...

Et puis, Balzac a un style ! jette Sainte-Beuve, ça a l'air tordu, c'est un style cordé.

Si, maintenant, l'on veut s'expliquer la rigueur de Balzac pour Sainte-Beuve et connaître l'une des causes qui encouragèrent le critique à maltraiter *Port-Royal*, il suffit de se reporter à une circonstance datant de 1839. Balzac adressait une lettre à *la Presse* pour montrer le tort que causaient aux écrivains français les contrefacteurs belges, rappelait l'expression de Hugo sur « les dix ou douze maréchaux de France litté-

raires ». Il estimait à bon droit être l'un d'eux. Sainte-Beuve se moqua de lui dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre. Sa raillerie était niaise et l'erreur assez lourde. L'écrivain qui avait signé *Séraphita*, *Eugénie Grandet*, *le Lys dans la Vallée*, *César Birotteau* et dix autres ouvrages, pouvait à bon droit se prétendre l'un des chefs de notre littérature. Quand il écrivit sa critique de *Port-Royal*, Balzac se souvint certainement des plaisanteries de Sainte-Beuve, mais, de toute manière, le livre qui ne correspondait pas à ses opinions ne pouvait pas lui agréer. Sainte-Bévue, comme disait la duchesse d'Abrantès et comme le répéta Balzac, n'eût pas été beaucoup mieux traité. N'oublions pas non plus que l'auteur de *Volupté* avait fermé la porte de la *Revue des Deux Mondes* à son futur censeur (1).

Dans sa *Lettre sur la littérature, le théâtre et les arts*, Balzac analyse aussi « l'ouvrage de Louis Reybaud ». Je ne crois pas utile d'y insister.

La *Chronique de la presse* est assez violente. Balzac se plaint du manque de tolérance des journaux envers le catholicisme. Il déplore les indiscrétions des journalistes, n'hésitant pas à révéler l'infériorité de notre marine, l'insuffisance de notre cavalerie et bien d'autres choses encore. Il regrette que tous les journaux viennent chercher leurs informations à l'agence de M. Havas, ce qui détermine « la pauvre uniformité de *nouvelles étrangères* » dans tous les quotidiens. Surtout il s'indigne que M. Havas soit le prête-nom du ministère et expédie aux journaux de province des articles rédigés conformément aux instructions des ministres soucieux de moraliser les départements et de leur inspirer des opinions politiques salutaires. Cette chronique est bien curieuse. Elle aurait pu paraître hier.

Balzac n'aimait pas la presse et il avait les meilleures raisons de se défier d'elle. Lorsqu'il intenta un procès à la *Revue de Paris*, qui vendait à la *Revue de Saint-Pétersbourg* la faculté de publier ses œuvres en même temps qu'elles paraissaient à Paris, — et cela sans son autorisation — tous les journaux se rallièrent à la cause du directeur, contre lui. Il eut à subir les attaques les plus violentes, les épigrammes et les critiques les plus acerbes. La jeunesse républicaine qui le

(1) Voir à ce sujet *Sainte-Beuve*, tome I, par Léon Séché.

détestait avait profité de la circonstance pour dauber sur lui et lui infliger la pire blessure d'amour-propre. On alla jusqu'à l'insulter. Léon Gozlan rapporte (1) que *le Journal des Ecoles* publia une lithographie représentant le romancier « dans une cellule de Clichy, vêtu en robe de moine et assis à une table sur laquelle on voit deux bouteilles de vin et un long verre à champagne. De la main gauche il tient une pipe et de son bras droit il entoure la taille d'une jeune femme. On lit cette inscription : « *Le révérend père don Seraphitus mysticus Goriot, de l'ordre régulier des frères de Clichy, mis dedans par tous ceux qu'il y a mis, reçoit dans sa solitude forcée les consolations de Santa Seraphita.*

Scènes de la vie cachée pour faire suite à celles de la vie privée. »

Quoique vainqueur de la lutte engagée, Balzac en était sorti ulcéré. Cette malveillance universelle l'engagea, je l'ai déjà dit, à fonder sa *Revue parisienne*.

Plus tard, en 1844, à propos de la suppression des *Paysans* dans *la Presse*, les attaques recommencèrent, et M. de Lovenjoul cite un article très infamant du 18 janvier 1845, intitulé : *l'Exil d'un grand homme*. Enfin, on n'ignore pas l'accueil que les critiques réservèrent à *Vautrin*, aux *Ressources de Quinola* et à *Paméla Giraud*. Il est vrai que Balzac avait eu l'imprudence de publier *la Monographie de la presse parisienne* (mars 1843) et de prononcer cette imprudente parole : « Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer. »

Malgré cette haine, Balzac écrivait beaucoup dans les journaux ; ses collaborations y furent même très nombreuses : *la Mode*, *la Silhouette*, *le Voleur*, *la Caricature*, etc. De septembre 1830 à avril 1832, surtout, il publia quantité d'articles. C'est qu'au lendemain de la Révolution de Juillet, faite au nom de la liberté de la presse, les livres ne se vendaient pas, tandis que les journaux jouissaient d'une grande faveur. Balzac se conforma aux nécessités du moment.

C'est dans cette *Chronique de la presse* que Balzac écrivait que Roger de Beauvoir n'avait en réalité le droit de s'appeler ni Roger ni Beauvoir.

Roger de Beauvoir, gai compagnon, aimable viveur, écrivain de quelque talent, était alors célèbre. Son roman : *l'Eco-*

(1) Léon Gozlan, *Balzac chez lui*.

lier de Cluny ou le Sophisme, avait obtenu un grand succès en 1832. Il avait écrit en outre *l'Eccelenza ou les Soirs du Lido*, *la Cape et l'Epée*, etc. Il comptait parmi les notabilités littéraires et *la Mode* de 1838 décrivait les somptuosités de son cabinet de travail gothique. Rimer des épigrammes était sa distraction favorite. Il se moquait tour à tour du ménage Ancelot, de Crémieux, de George Sand, de Victor Hugo. Balzac n'était pas épargné. Beauvoir avait composé une complainte sur l'affaire Peytel (1).

Il faut éviter, hélas!
Balzac cherchant son Calas.

Non content d'insinuer que le romancier criant l'innocence de Peytel mettait beaucoup de prétention à imiter le beau geste de Voltaire, il ajoutait que, durant le voyage(2) :

Gavarni toujours peignait,
Balzac jamais ne s' peignait.

En outre, lorsque Balzac avait intenté un procès à la *Revue de Paris*, Roger avait pris partie contre le romancier. Celui-ci, à la fin, s'était fâché et avait riposté, dans sa *Revue parisienne*, par l'insinuation que l'on sait. Roger de Beauvoir plaisanta, déclara qu'il allait supplier M. de Balzac de lui céder

(1) Il n'est pas question du rôle de Balzac en cette affaire dans les notices biographiques écrites par George Sand, Théophile Gauthier et Madame Surville. On a généralement désapprouvé l'auteur de *la Comédie humaine* de son initiative. On sait qu'il prit très vivement la défense de Peytel accusé d'avoir tué sa femme. Des plaidoyers parurent dans *le Siècle*, une vigoureuse campagne fut menée, mais inutilement. Le pourvoi en cassation fut rejeté. Louis-Philippe ne pardonna pas non plus. Il croyait Peytel coupable et ne pouvait oublier que celui-ci était l'auteur de la *Physiologie de la poire*, cette plaisanterie philiponienne qui devait avoir tant de succès.

(2) Balzac se rendit en compagnie de Gavarni à Bourg afin d'y réunir les éléments de la défense de Peytel. On peut rapprocher de ces deux vers de la complainte de Roger de Beauvoir l'amusante anecdote que nous content les Goncourt dans leur *Journal* (tome I) : « Quand Gavarni avait été à Bourg avec Balzac pour tâcher de sauver Peytel, il était obligé de lui répéter à tout moment : « Voyons, il s'agit d'une chose grave, Balzac, il faut être convenable pendant les quelques jours que nous sommes ici, » et il lâchait le grand écrivain le moins possible. Un jour qu'il avait été obligé de le quitter deux heures, il le retrouvait sur la place où il avait accroché le sous-préfet, et lui racontait comment les petites filles s'amusent dans les pensions.

« Dans ces voyages, où Gavarni était obligé de veiller à la propreté de son compagnon, un jour il ne pouvait s'empêcher de lui dire :

— « Ah ! ça, Balzac, pourquoi n'avez-vous pas un ami... oui, un de ces bourgeois bêtes et affectueux, comme on en trouve... qui vous laverait les mains, mettrait votre cravate, enfin qui prendrait de vous le soin que vous n'avez pas le temps...

— « Oh ! s'écria Balzac, un ami comme ça, je le ferais passer à la postérité ! »

un de ses pseudonymes et avertit ses amis de ne plus l'appeler désormais que M. Pschitt... On rit beaucoup ; on rit bien plus encore lorsque le pauvre Balzac, à qui Roger de Beauvoir avait envoyé ses témoins, répondit par une lettre d'excuses de quarante pages que Gustave Planche porta à l'irascible dandy. L'affaire s'arrangea. Elle avait fait tant de bruit que, Roger s'étant adressé une lettre à lui-même au nom de M. Pschitt, rue de la Paix, la missive lui fut parfaitement remise. « Vous voyez, disait-il à ses amis, grâce à M. H. de Balzac, me voilà célèbre sous le nom de Pschitt. L'auteur d'*Eugénie Grandet* est pour moi comme un second Parrain (1). »

Balzac riposta dans le numéro suivant de sa revue. Il écrivit, non sans malice, je pense : « Une pièce authentique a prouvé que M. Roger de Beauvoir se nommait ainsi; j'ai vu d'où provenaient les erreurs de ceux qui contestent le nom de Roger à M. Roger de Beauvoir, et que, dans mon innocence, j'avais le tort d'écouter depuis dix ans. J'espère que ceci ne peut être que fort utile à M. Roger, en faisant cesser les bruits qui couraient à ce sujet. »

Balzac avait parfaitement raison. Roger de Beauvoir était né Roger tout court, mais il avait jugé bon d'ajouter à son nom patronymique celui de la terre de Beauvoir, qu'il possédait en Normandie.

§

Au sommaire du troisième numéro de la *Revue parisienne*, nous trouvons : *Etude sur M. Beyle*, par M. de Balzac, les *Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts*, une étude *Sur les ouvriers*, quelques avis *Aux abonnés de la Revue* et les *Lettres russes*.

L'article de Balzac sur *la Chartreuse de Parme* n'est pas resté moins fameux que sa critique de *Port-Royal*. Dans cette étude, qui occupe plus de cinquante pages de *la Revue parisienne*, le critique se déclarait enthousiaste de l'œuvre nouvelle. Il divisait d'abord la littérature en trois écoles : école des *Images* « à laquelle appartient le lyrisme, l'épopée, et tout ce qui dépend de cette manière d'envisager les choses » ; école des *Idées* où se rangent tous ceux qui aiment la rapidité, la concision,

(1) J'emprunte ces détails aux ouvrages suivants:
Léon Séché, *Alfred de Musset* (tome I).
Marcel Boulanger, *les Dandys*.

le mouvement, l'action et le drame ; école de l'*Éclectisme* qui « demande une représentation du monde comme il est : les images et les idées, l'idée dans l'image ou l'image dans l'idée, le mouvement et la rêverie. » Stendhal est l'un des maîtres de la littérature des Idées « à laquelle appartiennent MM. Afred de Musset, Mérimée, Léon Gozlan, Béranger, Delavigne, G. Planche, Mme de Girardin, Alphonse Karr et Charles Nodier. »

Ces rapprochements peuvent paraître bizarres, mais, il le faut bien avouer, Balzac n'avait pas la sagacité d'un critique et M. Remy de Gourmont l'a dit assez durement (1) : « Le goût littéraire de ce grand créateur de types humains était si incertain qu'il trouvait « admirables » les romans d'Anne Radcliffe, qu'il compara ceux de Lewis à *la Chartreuse de Parme*, qu'il appelle Maturin « un des plus grands génies de l'Europe » et qu'il le cite entre Molière et Gœthe. Ces défaillances dans le jugement de Balzac font comprendre celles qui nous choquent dans *la Comédie humaine*, où, à côté d'études sérieuses ou agréables, il y a des récits puérils ou saugrenus, des imaginations folles, des observations basses. » Balzac pouvait se tromper. Il a vu cependant et très bien vu la grande valeur du livre de Stendhal et il nous déclare sans hésitation : « *La Chartreuse de Parme* est, dans notre époque et jusqu'à présent, à mes yeux, le chef-d'œuvre de la littérature à idées, et M. Beyle y a fait des concessions aux deux autres écoles, qui sont admissibles pour les bons esprits, et satisfaisantes pour les deux camps. » Cet ouvrage extraordinaire, « où le sublime éclate de chapitre en chapitre », il l'a lu trois fois et il admire l'auteur d'avoir produit « à l'âge où les hommes *trouvent* rarement des sujets grandioses et après avoir écrit une vingtaine de volumes extrêmement spirituels, une œuvre qui ne peut être appréciée que par les âmes et par les gens vraiment supérieurs ». Un tel enthousiasme fera certainement sourire. Le public s'étonnera. On dira de Balzac comme de Sainte-Beuve, qu'il a « ses chers inconnus ». Voici qui importe bien peu à l'auteur de *la Comédie humaine*. Si Stendhal ne jouit pas de toute la réputation qu'il mérite, c'est que, *la Chartreuse de Parme* ne peut trouver de lecteurs habiles à la goûter que parmi les diplomates, les ministres,

(1) Remy de Gourmont : *Promenades littéraires* (IIe série).

les observateurs, les gens du monde les plus éminents, les artistes les plus distingués, enfin, parmi les douze ou quinze cents personnes qui sont la tête de l'Europe ». Et le grand romancier d'ajouter : « Ne soyez donc pas étonnés que, depuis dix mois que cette œuvre surprenante a été publiée, il n'y ait pas un seul journaliste qui l'ait ni lue, ni comprise, ni étudiée, qui l'ait annoncée, analysée et louée, qui y ait fait allusion. » Faire connaître *la Chartreuse de Parme* est une bonne action. Balzac le dit et il analyse l'ouvrage d'une façon très abondante et très élogieuse. Le critique reparaît ensuite. Le livre, déclare-t-il, manque d'unité. Le début en est trop développé, la conclusion trop prolongée. Il y a des faiblesses de style « en tant qu'arrangement des mots, car la pensée éminemment française soutient la phrase ». Beyle est négligé, incorrect à la manière des écrivains du XVII^e^ siècle, avec des désaccords dans le verbe, des *c'est*, des *que*, des *ce que* en abondance, fatigant pour le lecteur. Ses phrases longues sont mal construites; ses phrases courtes manquent de rondeur. Tout ceci n'empêche pas *la Chartreuse de Parme* d'être une fort belle chose. L'Italie entière y revit. Balzac termine son article en traçant un portrait de Beyle et en esquissant sa biographie. Il conclut : « M. de Chateaubriand disait, en tête de la onzième édition d'*Atala*, que son livre ne ressemblait en rien aux éditions précédentes, tant il l'avait corrigé. M. le comte de Maistre avoue avoir écrit dix-sept fois *le Lépreux de la Vallée d'Aoste*. Je souhaite que M. Beyle soit mis à même de retravailler, de polir *la Chartreuse de Parme*, et de lui imprimer le caractère de perfection, le cachet d'irréprochable beauté que MM. de Chateaubriand et de Maistre ont donné à leurs livres chéris. »

Cet article est le plus éclatant éloge que l'on ait fait de Stendhal, durant sa vie. Il constitue un acte de haute probité littéraire. L'auteur de *la Chartreuse de Parme* était en effet peu connu et les quatre cinquièmes de l'édition de son admirable roman restaient enfouis dans la boutique de Magen. Exilé à Civita-Vecchia comme consul, l'auteur de *Le Rouge et le Noir* écrivait pour son plaisir. Ses livres donnés, il ne se préoccupait pas de leur sort, ne sollicitait aucun article, ne tentait nulle démarche. Même il semble avoir mis quelque affectation à s'en désintéresser et quand parut *Le Rouge et le*

Noir il écrivit de Trieste, parlant de son « plat ouvrage » et de sa « rapsodie ». Ses contemporains ne lui accordaient qu'une médiocre estime. Alfred de Vigny le goûtait peu. Victor Hugo le détestait. Stendhal, de son côté, dédaignait Hugo non moins que Vigny et tous les romantiques en général. Il ne les lisait pas (1). Public et écrivains se souciaient aussi peu de lui qu'il s'en occupait ou cherchait à leur plaire. Sainte-Beuve pouvait donc écrire en 1854 : « C'est autour de lui et de son nom comme une renaissance. Il en eût été fort étonné. Ceux qui ont connu personnellement M. Beyle, et qui ont le plus goûté son esprit, sont heureux d'avoir à reparler de cet écrivain distingué, et, s'ils le font quelquefois avec moins d'enthousiasme que les critiques tels que M. de Balzac qui ne l'ont vu qu'à la fin et qui l'ont inventé, ils n'en sont pas disposés pour cela à lui rendre moins de justice et à moins reconnaître sa part notable d'originalité et d'influence, son genre d'utilité littéraire. » Sainte-Beuve voudrait insinuer que Balzac chercha à appeler l'attention du public sur lui en consacrant Stendhal. Or, rien n'est plus faux. L'auteur de *la Comédie humaine* fut entièrement désintéressé. Il connaissait même très peu celui dont il parlait. Les lignes suivantes nous l'attestent : « J'avais rencontré deux fois M. Beyle dans le monde en douze ans, jusqu'au moment où j'ai pris la liberté de le complimenter sur *la Chartreuse de Parme*, en le trouvant sur le boulevard des Italiens. »

L'article émut infiniment Stendhal. Il y répondit par une lettre fort longue qui débute ainsi : « J'ai été bien surpris, hier soir, Monsieur. Je pense que jamais personne ne fut traité ainsi dans une *Revue*, et par le meilleur juge de la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, Monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous en savons faire vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter et vous répondre par une lettre sincère. Recevez mes remerciements des conseils encore plus que des louanges. » Après ces préliminaires Stendhal répond aux reproches de Balzac touchant son style. Le rédacteur de la *Revue parisienne* avait dit : M. Beyle « écrit à peu près dans le genre de Diderot qui n'était pas écrivain, mais la conception est grande et forte,

(1) Edouard Rod : *Stendhal*.

mais la pensée est originale et souvent bien rendue. Ce système n'est pas à imiter. Il serait trop dangereux de laisser les auteurs se croire de profonds penseurs. »

Stendhal répondit : « J'abhorre le style contourné... Je crois que depuis la destruction de la cour, en 1792, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait *la Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des fripons étant emphatiques et éloquents, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire. A dix-sept ans, j'ai failli me battre en duel pour *la cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au 6e de dragons ; je n'ai jamais lu *la Chaumière indienne ;* je ne puis souffrir M. de Maistre; mon mépris pour La Harpe va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'écris si mal : c'est par amour exagéré de la logique. »

Beyle se donnait, à ce qu'il dit, un mal extraordinaire pour polir ses phrases. Il voulait que le lecteur ne trouvât « rien à rabattre » dans ce qu'il écrivait. Il déclarait : « En composant *la Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel. » Venant de lui, cette affirmation ne doit pas nous surprendre, mais on s'explique son style terne, haché, sec, sa langue volontairement simple et nue. On s'explique également son dégoût des romantiques pompeux et fleuris. Une telle sobriété offre des dangers. Balzac le signalait : « Dans sa manière simple, naïve et sans apprêt de conter, M. Beyle a risqué de paraître confus. Le mérite qui veut être étudié court le risque de passer inaperçu. »

Stendhal tint grand compte des conseils de Balzac, encore qu'il cherchât à se justifier. L'auteur de *la Comédie humaine* lui disait de corriger sa langue et de remettre son œuvre sur le métier. Il le fit. M. Casimir Stryienski (1) a découvert dans les soixante-dix volumes des manuscrits stendhaliens de Grenoble deux chapitres inédits de *la Nouvelle Chartreuse*. L'un est du six novembre 1840, l'autre du mois de décembre de la même année et la réponse de Stendhal à Balzac date du 30 octobre 1840. Il est donc manifeste que les critiques

(1) Casimir Stryienski : *Soirées du Stendhal-Club.*

de Balzac déterminèrent Stendhal à entreprendre ce travail et c'est une chose assez émouvante de voir ce grand écrivain approchant de la soixantaine, auteur de trois ou quatre chefs-d'œuvre, se remettre à la besogne sur l'aveu de son illustre confrère.

La *Lettre sur la littérature, le théâtre et les arts* est consacrée à Edouard Ourliac, qui venait de publier *la Confession de Nazarille*, et à Alfred de Musset, qui avait réuni six nouvelles sous le titre de *les Deux Maîtresses*, *Frédéric et Bernerette*. *La Confession de Nazarille* comprenait également cinq nouvelles, intitulées : *Suzanne*, *Collinet*, *la Confession de Nazarille*, *Psyllé*, *l'Epicurien*. *Suzanne* ressemble beaucoup à *Ceci n'est pas un conte*, de Diderot, et dès que E. Ourliac s'écarte de son modèle il commet des non-sens littéraires. Balzac établit entre les deux œuvres un long parallèle et il en profite pour nous exposer quelques-uns de ses principes d'art : « Je ne cesserai de répéter que le vrai de la nature ne peut pas être, ne sera jamais le vrai de l'art; que si l'art et la nature se rencontrent exactement dans une œuvre, c'est que la nature, dont les hasards sont innombrables, est alors arrivée aux conditions de l'art. Le génie de l'artiste consiste à choisir les circonstances naturelles qui deviennent les éléments du vrai littéraire, et s'il ne les soude pas bien, si ces métaux ne font pas une statue d'un beau ton, d'un seul jet, eh bien! l'œuvre est manquée. »

Cette ressemblance du conte de Diderot et de la nouvelle de E. Ourliac mise à part, Balzac reconnaît volontiers que l'œuvre n'est pas sans mérites. On lit *Suzanne* avec plaisir. Ourliac a l'entente des délicatesses de la femme. « Son faire est excellent. A part quelques emmêlements dans le fil des idées, sa phrase est nette, vive, précise. » Le style a cependant une fâcheuse uniformité.

La Confession de Nazarille est un pastiche d'après Scarron, *Psyllé* est un pastiche d'après Hamilton, *l'Epicurien* est comme une page de *Candide*, mais retournée contre la philosophie de Voltaire. Dans ce livre, Ourliac n'a donc fait œuvre personnelle qu'en écrivant *Collinet*. Collinet est un jeune acteur de province. Il est « livré aux familiarités des dandys de l'endroit, leur camarade d'abord, leur commensal au café, puis leur bouffon; enfin leur *pâtiras*, la cible où s'adressent tous les

coups; le Triboulet à qui l'on n'accorde que la faculté d'amuser la cour. » Ce Collinet aime Clémence, une jeune personne de la ville. On l'éconduit à cause de sa profession. L'acteur devient célèbre. Il gagne Paris. Quelques années plus tard, le père de Clémence a besoin de son appui et le comédien épouse celle qu'il n'a pas cessé d'aimer. Balzac fait à la nouvelle d'Edouard Ourliac, qu'il déclare excellente par ailleurs, le reproche de manque d'harmonie et il conseille au jeune homme de se tourner vers le théâtre.

C'est l'œuvre capitale de Ourliac que Balzac a analysée là. Rien ne caractérise mieux cet écrivain que sa *Confession de Nazarille*. A dire vrai, sa personnalité est plus intéressante que son œuvre. *L'Archevêque et la Protestante*, *Jeanne la noire*, annoncés par de truculentes lithographies rappelant les affiches ensanglantées du *Petit Parisien*, ne valent pas beaucoup mieux que du d'Ennery ou du Decourcelle. Il est curieux de rapprocher le jugement des Goncourt (1) de celui de Balzac : « La vie d'Ourliac, disent-ils, Balzac l'a définie d'un mot : Ourliac retournait l'ironie de Candide contre la philosophie de Voltaire; et de l'ironie il essaya toujours de faire une arme d'église. Il se moqua au nom du Christ. Là est l'originalité du talent d'Ourliac. Ne lui demandez ni une forme bien neuve, ni un cadre bien original. Il a un peu lu, et malheureusement il a beaucoup retenu. Mais où il est bien lui, comme mode d'idées, c'est dans ces nouvelles où il exhorte à la religion en raillant le siècle, et paradoxant *ad majorem Dei gloriam*. Cette façon singulière de faire servir à la maison du Seigneur les étais de la maison du diable marquait un esprit osé, décidé à faire flèche de tout bois. Elle parut sans doute de bon aloi à de plus casuistes que nous ; et Ourliac fit école de Rabelais de sacristie. »

Il avait de commun avec Balzac une haine féroce de la presse et déclarait qu'elle était « une correspondance bien réglée entre quelques gens qui ne pensent guère, et beaucoup qui ne pensent pas ».

C'était un petit homme imberbe et pâle, l'œil pétillant et les lèvres minces, très spirituel. Il buvait beaucoup et souvent, et alors ne tarissait pas en plaisanteries, en saillies imprévues. Le rire des autres ne lui donnait aucune gaieté. Ses défauts

(1) Edmond et Jules de Goncourt : *Une voiture de masques*.

étaient nombreux. Surtout poltron, il savait gré à ses amis de le reconduire jusqu'à sa porte durant la nuit; il les récompensait de chansons burlesques improvisées et hurlées à pleine voix. Dans l'ivresse, son exaltation tombait tout à coup. Il était pris de terreur et de remords. Des réminiscences religieuses l'assaillaient.

Assez avare, et non pas pauvre, il acceptait volontiers les libéralités de ses amis et leur en gardait une violente rancune qu'il manifeste dans le *Collinet* dont nous parle Balzac. Il dit de son héros, où lui-même voulut se peindre : « Il se sentait à certains égards au-dessous de ces jeunes gens bien vêtus qui lui faisaient politesse. Il se crut, du moins, obligé de les divertir. Il les défrayait du reste par des bouffonneries qu'il savait bien lui-même affectées de mauvais goût... Il plaisantait parce qu'il était pauvre, et que ces jeunes gens étaient riches; parce qu'il était triste, affamé, parasite, indiscret; il plaisantait pour qu'on lui pardonnât, pour qu'on ne lui fît pas affront; lui qui avait du talent et de l'esprit, il plaisantait pour un déjeuner. »

Il s'est encore mieux confessé dans *Suzanne*. Les Goncourt affirment : « Tout le mauvais qu'il portait en lui, il se l'avoue, se souciant peu que ses amis le reconnaissent au visage, et faisant l'autopsie de ses misères morales avec un détail patient et une brutale franchise. La peinture de ces défaillances, de ce travail de l'envie, de ces exagérations poétiques, de cette sécheresse de cœur, de ce lyrisme aposté, de ces élans calculés, de ce despotisme d'égoïsme, de cette inquiétude de cerveau, de cette paresse de résolution et d'œuvre, de ces expansions épistolaires qui prenaient Ourliac à ses réveils d'orgie, de cette vanité sans entrailles, de cette intuition un peu obtuse du sentiment de l'honneur en l'attente du frein religieux, toutes ces maladies de l'esprit analysées à la loupe, et impartialement rapportées, donnent à « Suzanne » l'intérêt d'une dissection au vif. »

Balzac prétend que *la Confession de Nazarille* est un pastiche d'après Scarron. C'est bien plus imité d'Eugène Sue. Ourliac ne paraît pas s'être fait grande illusion sur la valeur de cette œuvre. Il écrivait : « Je l'ai écrite en courant, sans copie; je n'en ai point corrigé les épreuves, et j'en suis sur les épines. Ces morceaux si courts ne font jamais grand bien, quel

que soit leur mérite; mais ils suffisent souvent à donner une idée parfaite de la pauvreté de l'auteur. C'est compromettant, comme on dit. Je crains que celui-là ne soit de ce dernier genre. »

Ourliac fut quelquefois plus heureux dans le choix de ses sujets. Il a laissé une *Physiologie de l'Ecolier*, qui est un petit chef-d'œuvre.

Il se maria, ne trouva point le bonheur, et après avoir consacré ses dernières années à collaborer à *l'Univers*, il mourut d'une maladie de poitrine à la maison de Saint-Jean-de-Dieu.

En dépit de certaines réserves, l'article de Balzac sur Alfred de Musset est très élogieux. L'auteur de *la Comédie humaine* a un bien joli passage sur la muse du poète : « Sa muse est une noble muse, gaie, tendre, bouffonne, et quelquefois épique. Elle a de belles idées et de belles images, elle dialogue fièrement et spirituellement, elle courtise tous les pays, elle chante une ballade allemande, elle fait du drame espagnol, elle conte, elle chausse le brodequin ou le cothurne, elle s'arme de castagnettes et danse un boléro, elle lance des chansons qui sont des chefs-d'œuvre et que le monde répète; elle se moque de Byron ou l'imite; elle peut, elle sait être mélancolique, elle est grande dame ou courtisane, elle plaît, mais surtout, elle n'a pas la moindre prétention blessante, tout en ne s'abandonnant pas elle-même et se disant amoureuse de la gloire. » *Les Deux Maîtresses* plaisent à Balzac, encore qu'il reproche à l'auteur de se montrer dans sa nouvelle, faute impardonnable, selon lui. *Emmeline* est un chef-d'œuvre. A déplorer seulement la banalité du sujet. *Le Fils du Titien* est de tous points remarquable. « Le premier volume est supérieur au second, dit le critique : Je n'aime ni *Croisilles*, ni *Margot*. *Croisilles* n'est ni une esquisse, ni une nouvelle, ce n'est rien. » *Frédéric et Bernerette* est un délicieux petit roman, mais pourquoi l'auteur mélange-t-il la prose et les vers? Ceci répugne à notre goût. Les nouvelles de Musset resteront-elles? se demande Balzac. Il ne le croit pas. Conter pour conter ne suffit pas. On doit créer des types généraux et élever chacune de ses narrations « à la hauteur où elles deviennent typiques ».

A la fin du troisième numéro, Balzac, s'adressant *Aux abonnés de la* REVUE PARISENNE, les remerciait de leur concours et

promettait des changements typographiques. Il parlait aussi de *Vautrin*. On le sait, la pièce avait été interdite le lendemain de la première représentation. Cette interdiction était un coup terrible pour Balzac. Deux personnes, confiantes dans le succès de sa pièce, lui avaient prêté 17.500 francs. En outre, le directeur de la Porte-Saint-Martin allait être obligé de déposer son bilan. Accompagné de Victor Hugo et du directeur, le grand romancier se rendit chez le ministre, M. de Rémusat, afin de plaider la cause du théâtre. Sa démarche fut inutile.

Le lendemain il tomba malade. Le directeur des beaux-arts, M. Cavé, vint le voir et lui dit que sa situation serait prise en considération sérieuse. « C'était la première fois de ma vie, dit Balzac, que j'allais être en communication avec une caisse publique ou ministérielle. Je consultai quelques amis de grand sens et de haute probité; j'allai même voir M. Berryer pour savoir si je pouvais accepter en tout bien tout honneur. Il y eut unanimité. »

M. Cavé revint quelques jours plus tard. Il apportait dans une enveloppe entr'ouverte quelques billets de mille francs. En les offrant, il dit : « Nous ne pouvons pas faire mieux », et, entendons-nous bien, ce sera *rancune tenante*, nous ne voulons pas vous corrompre » ! Balzac refusa : « J'accepterais une indemnité, en harmonie avec le tort qui m'est fait; je ne puis accepter une aumône qui me laisserait en proie à toutes les difficultés de la position que me crée l'interdiction de *Vautrin*. J'ai droit ou non ; si c'est oui, il faut que mes obligations soient au moins remplies. Ce sera donc ou rien pour moi ou tout pour les autres (1). » M. Cavé félicita Balzac de ses nobles paroles et se retira. L'auteur de *la Comédie humaine* n'obtint jamais justice.

Dans son article, Balzac déplore une fois de plus la contrefaçon belge, qui ruine les écrivains français et empêche la prospérité de notre librairie.

Il termine en donnant les conditions d'achat de sa *Revue parisienne*.

§

Nous ne savons pas les raisons qui déterminèrent le génial écrivain à suspendre la publication de sa revue.

(1) Correspondance (tome II).

Les embarras d'argent, les difficultés matérielles auxquels il s'est heurté toute sa vie durent le décourager de persévérer dans son effort. Quoique incomplet, il reste magnifique et vraiment digne de l'écrivain le plus grand, du travailleur le plus acharné que nous ayons eu. Mieux que partout ailleurs, les qualités éminentes de son esprit apparaissent dans cette *Revue parisienne*, où s'est révélée sa puissance créatrice, sa divination en matière politique et littéraire, sa clairvoyance universelle des êtres et des choses, sa probité d'écrivain. Et je crois que si, après avoir lu ces chefs-d'œuvre : *Eugénie Grandet*, *César Birotteau*, *le Lys dans la Vallée*, l'on est désireux de connaître celui qui fut capable de les écrire, le meilleur moyen sera encore de feuilleter ce petit recueil. Balzac est là tout entier.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

LA FOIRE AUX PAYSAGES

—

TROIS SONNETS D'AUTOMNE

I

L'orgie ambrosiaque, aux treilles qui sirupent
tend ses outres, où sommeillent des vins espiègles,
et le soleil bronzé d'octobre fuse aux huppes
des vignes, en longs traits de lumière à la règle.

La campagne s'affaisse en un demi-sommeil ;
les espaliers, lourds des parades, s'agenouillent
et les raisins pansus teignent leurs œufs vermeils
aux glucoses filés des ceps, rousses quenouilles.

Un aquilon ouaté lèche de son haleine
les yeux rougis des cyclamens de porcelaine
sur qui les mousses d'août font patte de velours ;

la campagne sieste un rêve étrange et lourd
de liesse parmi les brises qui tâtonnent
de la voix annonçant les calendes d'automne.

II

Gloire, les grappes, roux globules de mica,
s'enflent, grelots muets et diaphanes, gloire,
et, comme les ballons bleus et jaunes des foires,
l'or lapidaire éclate en pulpes délicats.

Du soleil coule dans les veines des muscats,
durant qu'ivre de brou, par les cellules noires
de l'habitacle qu'il se taille au cœur des poires,
repte un ver de chair molle au corps d'harmonica.

Mares; l'airain rouillé des feuilles safranées
y pleure et les rameaux, qui s'y penchent, confient
à ces vasques leurs mobiles photographies;

et toute la langueur morbide de l'année
glisse au fil du zéphir musqué qui soliloque
ses lamentos d'ennui dans les saules en loques.

III

La mousse froide aux lits d'étoupe des parterres
jaillit en fleurs de drap. Et le déshabillé
des troncs maigres sous leurs dépouilles d'or caillé
est un voile pour l'âme en larmes de la terre.

O saxifrages, yeux roses des fumeterres
saillant des sillons bruns vers le soleil rouillé,
colchiques de feu clair, saules déguenillés,
chamarrures, rhododendrons striés d'artères,

oronges, tabourets de liège soufré,
c'est vous les fards, c'est vous les philtres, maquillages
que l'accorte saison gardait pour son vieil âge,

plomb des lèvres, corail des pommettes, bistré
des chairs à teindre avant que les autans ne viennent
rider ses lis de marbre et ses roses païennes.

☆

L'HOPITAL

Sur un boulevard imprégné
de lilas et de chloroforme,
l'hôpital, moignonneux, difforme
et pâlâtre s'est aligné.

Les sœurs qu'on distingue aux fenêtres,
parmi l'odeur des abcès mûrs,
accrochent des bons-dieux aux murs
et décrochent les thermomètres.

La neige en des crachats soyeux
le long des gargouilles purule ;
l'église, comme une férule,
apeure, au seuil des murs crayeux,

les gros bébés microcéphales
qui montrent, glabres ludions,
sous la couche du collodion
leur derme où des lèpres s'affalent.

Ah ! dire que ces eczémas
dont leur enfance s'avatare
proviennent de toutes les tares
de quelque obscur protoplasma !

Et puis, dans le laboratoire,
sous l'iode et les détritus
ces chairs verdâtres de fœtus
dont nul n'a jamais su l'histoire !

A travers l'urine, et le sang
qui sourd des membres qu'on ampute,
les os, troués comme des flûtes,
font un vacarme intéressant.

Les infirmiers distribuent
les sciures dans des crachoirs
où, de temps en temps, on voit choir
la chair des carcasses qui muent.

On pourrait avec tous ces nerfs
faire une vivante guitare
qui sur un air triste et bizarre
chanterait ce qu'elle a souffert.

Une femme, robuste encore,
pousse un rire de Lucifer
sous les morsures du cancer
qui la tenaille et la dévore ;

des mains plus blanches que des lis ;
une face décolorée
où monte, comme une marée,
la véhémente syphilis !

Ah ! les cris, les pleurs, les ulcères !
et, sous le remède impuissant,
tous ces chancres, qui vont poussant
comme les plantes d'une serre !

NARCISSE

Narcisse à la forêt. Narcisse blond. Narcisse
prosterné sous les écrans verts que l'ombre tisse
à la robe, damier d'arabesques célestes,
d'où l'Eros de beauté qu'il mime tend son geste.
Son dos s'arque. Ses yeux s'éloignent aux ravines,
et son pied fin chausse un cothurne qu'on devine
d'un cuir ouvré dans des gencives de corail,
et la clarté qui pleut des troubles soupirails
aux feuilles d'ambre rompt les flèches de ses feux ;
mais sur la tête de Narcisse quels cheveux

d'or beige et blond, de roux liège et de peluche !
La ramure déferle en froufrouteurs déluges
sur l'écueil peloté des feuilles à six lobes,
jointes comme des mains qui béniraient les globes,
les bleus globes, noyés de claires verdoyances,
où l'épine s'allie à l'herbe, où se fiance
l'aubier avec l'écorce et la coque et la cosse
des fruits à dos de porc-épic, aux rondes bosses
des troncs blêmes veinés de filons brun ardent.

Or, Narcisse est perplexe et ses yeux sombrent dans
la vasque où dort l'eau vague, et l'eau vague lui montre
une apparition qui vient à sa rencontre,
qu'il frôle et qui l'appelle ; et, sans la reconnaître,
il la croit voir mettre sa tête à la fenêtre
pour lui sourire, d'un passé qu'il croyait mort,
ombre de quelque femme aux seins pâles qui dort
parmi l'oubli de sa jeunesse et dans ce marbre
qu'un expert imagier, hôte des mêmes arbres,
tailla d'un stuc rosé comme un tronc de bouleau
hâlé de lune, en le fluide écrin de l'eau !

O chair claire, raideur des bras, ô dos arqué,
blanchâtres comme les parcelles de ciel gai
qu'à peine accorde le miroir à la feuillée,
chair née aux fibres d'un bois vierge, titillée
au seul amour du chaste éphèbe pour soi-même !
et, ce portrait qu'il voit s'éperdre, la fontaine,
qu'il éclaire de sa chevelure de rouille
et d'or lunaire, à chaque fois qu'il s'agenouille,
dérobe, au moindre pas qu'il fait pour s'en ôter,
la légendaire image à ses yeux attristés.
Il la baise à longs traits, lui parle, s'en arrache,
lent comme un cygne qui s'éloigne du rivage,
car l'ombre lui paraît sourdre des régions
sereines ; il la baise avec religion,

ne la pouvant baiser, hélas ! que sur les lèvres,
et le désir, qui monte en lui avec le rêve
d'un amour que lui seul doit connaître, suscite,
encor vague et tremblant d'ombres lentes, le site
lavé du lait des lis et des roses nubiles
où doit naître l'étrange et solitaire idylle.

PARAVENT

J'aime qu'un mandarin sous les mûriers de Chine
promène, au brun soleil, son ventre obèse et montre,
en des plis soyeux et grèges, brochés de monstres
bleus, le fin serpent noir qui lui court sur l'échine.

Mille clochettes papillonnent ; la volaille
glousse dans les rizières ; les tourelles de kaolin
bruissent argentines, et, coiffés de couvre-chefs de paille,
des paysans poussent des barques qu'on prendrait pour des moulins.

à-vent à cause de leur voile en baleines de parapluie.
Dans les eaux pagaient des poissons sphériques, à piquants.
Ou c'est une école : la marmaille s'égosille
à épeler des livres écrits il y a vingt mille ans.

Dans les vallées longitudinales et latitudinales
fument les chaumières opulentes où l'on fricasse des rognons de chien.
Le souffle du soir agite les lanternes et les lucioles
et siffle sous les rideaux en fins tuyaux de jonc enfilés comme des perles sur les fils mobiles.

J'aime, à l'entour des bosquets de thé, qu'une jardinière
roule des feuilles dans ses doigts vierges de bagues,
sous la garde d'une vieille à peau de cuir, aux yeux de laque ;
et les soldats casqués de bambou, cuirasses de papier...

Puis, la jeune princesse aux orteils déformés,
mignarde, qui se noie en la soie et sourit
derrière son éventail de feuilles de riz
d'où émerge un chignon hérissé de touffes d'aiguillettes.

Enfin le vieillard très millénaire, qui dicte, en sa crasse,
des sentences patriarcales aux fils de ses bras
et cherche dans sa mémoire des préceptes de sagesse
vieux comme les marchands qu'on voit s'en revenir du pays de Yu.

LE TRAIN FRAPPÉ PAR LA FOUDRE

Le train, parti dans un soir de miséricorde,
foule des routes solitaires. Et la horde
des nuages, mêlée à sa fumée en tresses
d'encre, plaque le ciel de livides adresses.

La machine, apeurée au cliquetis des treuils,
mord l'espace et décrit en secouant ses tours
des ondulations de reptile aux détours,
des sursauts, des zigzags et des bonds d'écureuil.

Précédé du regard de ses deux yeux de sang
qui louchent, au défi des ténèbres de suie,
par la plaine qui dort et les arbres qui fuient
court le vertigineux lézard phosphorescent.

Et la hâte en sueur du reptile qui court
dévide en fils les écheveaux aux hampes raides
des poteaux; et la pluie, insinuante et tiède,
tapote sur son dos comme sur un tambour.

La foudre, qui flottait au large des nuées,
cherchait sa proie et maraudait à vol d'oiseau;
elle a cassé le chêne et ployé les roseaux;
elle a battu le phare et chassé les bouées.

Mais elle a vu soudain la coupole du cuivre
insulteur, qui sifflait en crevant des tunnels;
elle le pique aux reins, le convulse, l'enivre
de feu dans les replis d'un dédale éternel!

Ah! la foudre a glissé le long de son échine,
tordu ses os, crispé ses écailles polies
et les hommes ont eu des regards de folie
dans les cages de la monstrueuse machine.

Le train râcle les murs, dans l'ombre, le train rampe
et grimpe, et cherche à fuir la grandissante étreinte
du poulpe, et ses cent pieds font de larges empreintes
au sol fourbu que les cataractes détrempent.

Car, à tout prix, il doit sortir du noir tombeau;
il sent que son cœur s'ankylose et que s'inondent
ses foyers; alors, dégringolement de mondes!
cascade des anneaux de sa chaîne en lambeaux!...

Les timoniers, chantant de démence et debout
au poste, avec des feux dans leurs cheveux qui dansent,
déclanchent lentement des leviers d'imprudence
qui triplent la fureur du monstre déjà fou.

Il sort enfin comme un boulet, d'un canon, sourd,
fait barboter ses pieds dans les mottes humides,
glisse aux talus, meugle et sous la chlamyde
des nuits rouges d'horreur s'élance pour toujours.

Et toujours, sous la pluie ardente qui le crible,
s'attache à lui l'éclair giclé des horizons,
comme un jaguar s'accroche aux cornes du bison
qui détale et sanglote au fond d'un soir terrible!

Et la grêle en gravois de mitrailles émiette
son feu sur la tranchée humble comme une ornière
dans un fouaillement de gerbes de lanières
avec des bruits de bris de piles d'assiettes.

Et, qu'obstacle ou barrière échappé à la foudre
soudain bée au double regard de ses deux rails,
le mécanisme fou s'en ira mettre en poudre
ponts, palissades et poteaux de son poitrail.

Au bruit des rouages craquant sous la chair vive,
le train disloquera ses muscles détrempés
et s'enfuira comme un serpent qu'on a coupé,
dont les venins sont morts, mais dont les tronçons vivent.

Il s'en allait plus prompt que l'éclair, mais l'éclair
l'a poussé, de son violâtre cimeterre,
dans la vase des marécages délétères,
dans la boue, et de ses dix pattes battant l'air;

et lorsque dans la nuit par sa chute plus sombre
mourra la respiration de sa vapeur,
abandonnant leur âme aux serres de la peur
ceux qui survivent râleront dans les décombres!

LE JARDIN DE VERTUMNE

L'automne. — Un parc. — Des gazons roux, où des espèces
fringantes, aux tons chauds et jaunes, se repaissent.
Luisent des yeux et des bouts d'oreilles dressés
aux jupes gris vaseux des sapins haut troussés;
des buis et des chardons de tôle au dos des côtes,
des clairières au sol de crin et, pour seul hôte,
un rossignol dolent qui prélude au soir triste.
Les ifs sont découpés dans des feuilles de schiste,
dont chaque écaille vit, et les rameaux s'y cambrent
d'un maintien fier. Les troncs portent des ombres d'ambre
où glissent des chauves-souris de satin blanc;

et le silence vient à vous comme un enfant
qui a souffert, aux mains débiles, aux yeux troubles,
dont quelque étang vitreux confond l'image double
de l'ombre et du reflet, dont s'éperdent les pas
aux cercles s'évasant d'un pulpe qui tomba
inerte à l'eau morte; oh! la lune sur la soie
du parc clair, de fauve or et de fiente d'oie!
cependant qu'un regret des fastes de l'été,
au geste et dans la voix, de blanc marbre sculptés,
d'un frais jet d'eau, persiste; et des hautes moulures
au dos des léopards bandelés de brûlures
pleuvent minutieusement des roses, et l'on sent
l'effleurement de doigts tièdes et caressants
dans la brise odoriférante qui visite
les cheveux du poète et les saules du site.

DÉFINITION

La Poésie au cœur retors n'est-elle point
l'illusoire innocence aux vierges violées;
un papillon bancroche, une sirène ailée
qui fascine et se sauve en vous faisant le poing;

un chiffonnier hagard, avec des mains qui trient
dans d'obscurs alambics des énigmes de sphynx;
quelque mage épiant de ses regards de lynx
des contours inconnus à la géométrie;

un moine ivre hurlant en veste d'arlequin,
ou, quelque Faust dément s'acharnant au grand œuvre;
ou rengaînant pour un instant ses doigts de pieuvre,
la cavale aux crins d'or dont tintent les sequins;

une Arabe, la main au voile, qu'elle lève,
qui de l'autre fait signe à l'eunuque malin;
un kaleidoscope abstrus qui serait plein
des souvenirs de quelque O'taïti du rêve?

FERNAND BENOÎT.

QUELQUES MOTS
SUR
EMMANUEL SIGNORET

—

Car, debout sur notre vieux monde,
Nous sommes demeurés bien peu
Qui portions en nos mains profondes
Tout l'antique ciel pris à Dieu.
E. S.

Le 20 décembre 1900, à Cannes, mourait, à l'âge de vingt-huit ans, le poète Emmanuel Signoret, étouffé par la misère et la nuit. Seuls s'aperçurent de sa mort quelques fidèles admirateurs. Le silence se referma sur lui, et rien ne manqua moins à la foule qu'un poète uniquement épris de beauté.

Aujourd'hui qu'une édition complète de ses poésies va paraître, puisse cette œuvre splendide, inactuelle entre toutes, et à cause de cela non vieillie, trouver enfin sa récompense.

Emmanuel Signoret naquit le 14 mars 1872, à Lançon, petit village des Bouches-du-Rhône, d'un père et d'une mère déjà vieux. (Son unique frère entrait dans sa vingt-cinquième année.) Il fit ses premières études à Aix, dans un établissement dirigé par des prêtres, qu'il ne quitta que pour venir à Paris. Entre Paris et Lançon, il erra quelques mois, puis, moins dirigé qu'aidé complaisamment par son père qui l'adorait, Emmanuel, sans autre but que sa culture ou que sa joie, put enfin gagner l'Italie, où le précédait depuis longtemps son désir.

Sans doute, une sage sollicitude eût épargné à l'impratique enfant bien des erreurs ; mais cette sollicitude Emmanuel ne l'avait encore rencontrée que chez son père, et le vieillard, aveugle depuis quelque temps déjà, déclinait. Pour un semblant de liberté, Emmanuel abandonna sa part de patrimoine et, poète tout uniquement, s'engagea sur une route âpre et brisée qu'une sorte de volontaire hallucination de gloire et l'inlassé dévouement de sa femme (il s'était marié en décembre 1897) n'empêchèrent pas d'être parfois abominablement douloureuse.

Sa vie tient en ces quelques lignes; à vrai dire, il la traversa sans la voir. J'avais parlé naguère de la singulière myopie de Signoret ; ce n'est pas myope, c'est aveugle que j'aurais dû dire — et mieux encore : ébloui. Comme ivre de soleil, il avançait dans les ténèbres de sa misère, chancelant et se cognant à tout, projetant, où posait son regard, un nimbe dont s'illuminait chaque objet.

On le crut fou. Déjà son écriture énorme, non point tant haute qu'inimaginablement large, effarait. On apprend, dans les manuels qui traitent de graphologie, que l'intuition, la spontanéité lyrique se révèle dans l'écriture à la rupture de liaison et l'espacement entre certaines lettres d'un même mot : la plume quitte le sol, bondit plus loin, imitant le saut de l'esprit... Que dire ici ? La plume de Signoret ne bondit plus, elle vole ; elle pose intermittemment, sur le papier, de loin en loin, quelques jambages — car non plus les lettres seules, mais les jambages mêmes d'une même lettre sont séparés, distants à ce point que souvent un unique mot pas très long couvre une ligne. Les *o*, les *a* restent ouverts, signe d'absence de toute préoccupation égoïste, — ou plus absolument de toute préoccupation. Ecriture de fou? Non ; mais immodérément poétique, et bien celle qui convenait à ces vers, raisonnables, certes, dans le sens le plus minervien du mot, mais surtout, mais éperdument glorieux.

Tout, aujourd'hui, contribue à fausser l'idée de la gloire. Tant elle était demeurée pure et naïve dans le cœur de Signoret, son expression naturelle scandalisait. Il n'admettait non seulement pas la critique, mais même aucune restriction dans la louange : « Un doute ici, écrit-il en parlant de son œuvre, ne témoigne que de l'incertitude du regard » ; et encore : « Ne jugeons point la lumière; acclamons-la. »

Ceci, qu'on prit pour de l'orgueil, irrita ; mais le mot : orgueil, avec Signoret, devient insuffisant, perd tout sens. On convenait que ses vers étaient admirables, mais on eût désiré qu'il le sût moins, ou que, le sachant, il s'en tût. J'en connais de plus orgueilleux plus habiles. — « Je vous l'affirme : je ne suis pas un orgueilleux, me répondait-il (car, dans l'absurde crainte d'admirer trop, je cédais alors moi aussi à ces restrictions désobligeantes), mais je ne saurais être menteur, *même en parlant de moi.* »

Il parlait de lui comme d'un dieu, naturellement, — comme un dieu.

Et ce même ravissement, cette divinisante ivresse lui faisait voir sans jalousie des génies et des demi-dieux près de lui ; des demi-dieux qu'il rêvait d'élever jusqu'à la déshumanisation parfaite. Il appelait « Marbres Vivants » les portraits littéraires subtils et magnifiants qu'il fit de certains d'entre nous; et comme je m'offusquais un jour de son excessive louange : « Quittez cette pudeur, répondit-il, qui reste en vous comme dans les demi-dieux. »

A peine admettait-il que la lumière qu'il se sentait projeter à l'entour de lui ne fût pas sensible à tous les regards. Dans le rêve qu'il faisait d'une sorte de fraternité glorieuse de tous les hommes de génie, il était plus dispos encore à décerner l'éloge qu'âpre à le réclamer pour lui. A peine lui demeurait-il pénible que tous ne reconnussent pas son génie, car la gloire lui était chose en possession de quoi il se sentait (1). Pas un quatrain de lui qui n'en témoigne. Il garde, au cours de ses vers, l'attitude d'un Diadumène, ou mieux encore celle du Jeune-Homme de Gustave Moreau, dont la fausse mort n'interrompt pas le geste de ceindre de lauriers sa tête.

Cette inconsciemment volontaire hallucination de beauté faisait le fondement de son œuvre. Il prétendait construire un monument où ne pût habiter nulle ombre; que dis-je ? construire, en n'employant que la lumière pour matériaux.

« Alors que le principe même de la Poésie est, strictement et simplement, l'aspiration humaine vers la beauté supérieure (for supernal beauty), la manifestation de ce principe se trouve toujours « dans une excitation élévatrice de l'âme » tout à fait

(1) Ambition ? — Non, pas précisément. Non tant *désir* qu'*amour* immodéré de la gloire; et comment eût-il désiré ce qu'il croyait qu'il possédait déjà ? Son hallucination *résolue* fut ici à la fois désespérée et parfaite. Il acceptait l'hommage comme l'acquittement, ou mieux la reconnaissance d'une dette que l'on eût contractée envers lui. Le moindre mot y suffisait parfois, et, tant il restait convaincu de la réalité de cette dette, il saisissait chacun au mot. En vérité, fort peu gâté par la fortune (j'entends : le succès), et se voyant d'autant plus chichement mesurée la louange qu'il s'y refusait et se la refusait moins, Signoret put prêter à sourire, lorsque, dans sa revue « le Saint-Graal », collectionnant les rares « accusé-réception » après l'envoi d'un de ses volumes, il reproduisait de simples mots sur une carte, comme celui-ci : « Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts. — Avec mes remerciements empressés et mes bien sincères félicitations. » On en peut sourire, ou pleurer, — mais y voir quelque habileté, comme j'ai honte d'avoir fait naguère. j'avoue que j'en suis incapable aujourd'hui. Ce maladroit et naïf enfant ne put passer pour « arriviste » qu'aux yeux de ceux que la française peur d'être pris pour dupe entraîne — et dupe.

indépendante de cette passion qui est l'empoisonnement du cœur, ou de cette vérité qui est la satisfaction de la raison. » Peut-être Signoret connaissait-il ces paroles justes et puissantes d'Edgar Poe et admirait-il Poe précisément pour les avoir dites.

« Vous vous êtes mépris, disait encore Poe à Chivers, en supposant que la passion est le mobile primordial du vrai poète, car c'est précisément le contraire. Un pur poème, à proprement parler, est celui qui serait complètement dépourvu de toute trace de passion. » Et encore : « La passion n'a rien à faire avec la pure poésie... Un pur poème est une création rythmique de Beauté, complètement dépourvue de toute autre chose que ce qui constitue la pureté, c'est-à-dire l'idéalité. » De la misérable réalité de sa vie rien ne transparaissait dans l'œuvre de Signoret, et Nietzsche admirerait sans doute, triomphant de si mortelles douleurs, une si souveraine joie :

Nous mettrons aux bergers des flambeaux dans les mains,
Nous leur dirons : Versez, par torrents, aux chemins
La lumière opulente! Assez d'âmes sont mortes!
De la maison sans joie, allez! brisez les portes!
L'œil de l'homme a du ciel les charmantes couleurs,
Les membres parfumés des enfants sont des fleurs
Où, du pollen des dieux, l'homme vrai fructifie ;
Des sépulcres brisés jaillit l'aube de vie.

« Le mode de vie de la splendeur est le débordement », — disait-il.

Impossible? Non point; mais gonflé de l'unique enthousiasme, qui fait que sa poésie, bourrelée d'Apollon et secouée parfois de pythique fureur, non impeccable et froide à la manière de celle de Gautier, de Heredia, reste presque toujours palpitante.

Destins, Destins, corps bruts par l'esprit achevés!
La lune est sur les monts, les astres sont levés.
Sur la rose assoupie un beau zéphir nu vole;
Dans l'éclat velouté de cette lune molle
Les œufs de rossignols brillent! Soleil pieux,
Bientôt tu mûriras ces fruits mélodieux ;
Le chantre aux tendres yeux brisera ses demeures;
Il dira le secret rayonnement des heures.
. . . . . .

Il m'arriva précédemment de parler, tout à côté de Signoret, de Francis Jammes. Et si le rapprochement de ces deux

noms se fait en mon esprit encore une fois d'une manière irrésistible, ce n'est pas qu'aucune ressemblance se puisse découvrir ou inventer entre ces deux poètes dont je disais qu'ils se limitent réciproquement — mais parce que chacun d'eux, purement, sut s'abreuver aux sources mêmes — sur les flancs opposés du Parnasse — à ces deux sources aux eaux aussitôt confluentes, dont la plupart des poètes ne nous versent qu'un flot mélangé. Et cette *pureté* lyrique, chacun d'eux la réalise à ce point que, réciproquement, la moindre goutte de cette essence d'art qui fait la beauté de Signoret suffirait à détériorer la poésie de Jammes; la moindre goutte de cette essence de poésie qui fait la sainteté de Jammes suffirait à décomposer l'art de Signoret.

Cette pureté lyrique — et si j'insiste sur ce mot, c'est que je ne crois pas que le mot *pureté* puisse prendre en poésie autre sens, et que c'est là vertu très rarement atteinte — cette pureté ne peut aller sans aversion, incompréhension du moins, inconsciente ou volontaire, mais totale, de ce qui la pourrait troubler. Même il n'est pas intéressant de la constater chez l'un ni chez l'autre; mais les raisons que donne Signoret de cette exclusion, sans pouvoir entamer en rien l'œuvre de Jammes, dont il ne connaissait que la partie plaintive, légitiment éloquemment son être : « Ce flot de larmes corrompt les cœurs, écrivait-il. Hélas ! dirait Gautier : *il est, de plus, sincère.* » Il reprochait à Jammes de « restreindre à ses déceptions la joie des êtres riches et de courber vers la vulgarité des souffrances qui, chez des héros comme nous, auraient la pudeur de se taire... Rabelais, ajoutait-il, l'avalerait d'une bouchée ; moi je voudrais le rendre heureux ! » — « Il y a là, disait-il ailleurs, comme pressentant le retour au catholicisme, une complicité d'époque malade, où tout ce qui tue la gloire est goûté. » — « Il est surtout *de son temps* », disait-il encore de Francis Jammes, comme s'il pressentait le succès de cette naturelle et catholique poésie, puis enfin ajoutait : « J'apprends par Moréas que Mallarmé écrivit : *Tricher avec son temps est en art l'acte capital.* »

Trichant avec son temps, avec sa vie, Signoret fut vite exclu du jeu. Mais huit ans ont passé. Le temps vient peut-être aujourd'hui de reconnaître son génie.

ANDRÉ GIDE.

LE SYNDICALISME FRANÇAIS

Il est peu de mots, peu d'expressions synthétiques du moins, qu'on retrouve aussi souvent, depuis deux ou trois ans, dans les polémiques de presse, dans les controverses des revues, dans les discours des hommes politiques, que ce terme : Syndicalisme. Beaucoup en usent, qui n'en pénètrent pas la portée exacte, qui n'y recourent que pour montrer leur connaissance du néologisme à la mode.

Mais ce n'est pas seulement parce que le terme est neuf, que le Syndicalisme s'impose à l'attention publique. Il signifie tout un monde de faits, d'idées, d'aspirations. Il désigne tout un mouvement ouvrier, l'un des plus vigoureux, les plus originaux qui se soient jamais produits. Il surgit, à vrai dire, comme le phénomène capital de la lutte sociale, à cette heure de l'histoire. Ceux qui ne l'aperçoivent pas négligent, de parti pris ou par pure ignorance, l'un des aspects les plus essentiels, le trait le plus décisif même, de l'antagonisme qui apparaît entre les employeurs et les salariés. Ceux qui le combattent, et s'attachent à le réduire, n'en comprennent pas les raisons profondes ; ils voient, dans ce groupement, ou mieux dans cet effort puissant des prolétaires de toutes catégories une sorte d'entreprise temporaire, factice, précaire, alors qu'ils naissent d'un certain statut économique, et qu'ils ne peuvent mourir qu'avec ce statut économique.

Etudiant, au début de leur bel ouvrage sur le Trade-Unionisme Britannique, — si voisin de notre Syndicalisme, et pourtant si différent, les tendances générales de l'Union de Métiers, Béatrice et Sidney Webb la définissent : une association permanente de salariés, qui se proposent de défendre ou d'améliorer les conditions de leur contrat de travail. Si telle était la conception du Syndicalisme, je n'y insisterais pas ici, car il n'apporterait aucun élément nouveau, aucune pensée qui n'eût été exprimée avant lui, aucun programme qui lui fût propre. Ce qui lui appartient bien, c'est l'élargissement de la vision : il tend peut-être à améliorer, tout de suite, et le plus qu'il

peut, les conditions du contrat de travail : mais il est aussi et surtout le destructeur de la société actuelle, fondée sur le profit capitaliste et sur le salariat. Et ce n'est pas seulement l'énergie réformiste, c'est encore l'énergie révolutionnaire qu'il prêche aux ouvriers, en leur enseignant qu'ils doivent arracher totalement l'administration des choses et la gestion des richesses.

Ce Syndicalisme diffère d'abord du mouvement syndical français, tel qu'il s'est développé jusqu'à la période la plus récente de l'histoire ; il diffère des mouvements syndicaux étrangers, de ceux tout au moins qui se marquent dans les grands pays industriels, Angleterre, Allemagne, Etats-Unis ; il diffère du socialisme politique, qui, pendant longtemps, a rassemblé toutes les forces de subversion latentes dans la classe ouvrière. Si ce socialisme politique, après avoir été formulé en France avec éclat, a reçu, au lendemain de 1848, l'empreinte allemande, le Syndicalisme est d'origine et reste d'allure très française, et c'est sans doute pour cette raison que, jusqu'ici, il a été assez mal compris au dehors.

Prenons notre mouvement syndical depuis la Révolution de 1789, qui a brisé les corporations. Il n'a, à vrai dire, jamais connu la liberté. C'est sous les menaces réitérées de la loi, qu'il se forme, qu'il grandit, qu'il persévère dans sa tâche. Mais cette tâche d'abord est simple, et si elle inquiète le pouvoir, c'est que le pouvoir entend tenir perpétuellement en tutelle la classe ouvrière, et lui dénier toute faculté d'organisation. Tracasseries, rigueurs pénales, dislocations brutales : nos groupements professionnels les ont subies, même au moment où ils se proposaient les fins les plus anodines. La loi le Chapelier, adoptée par la Constituante, interdisait aux travailleurs toute coalition. Ils essayèrent de s'abriter derrière la Mutualité ; plus tard, sous Louis-Philippe, malgré les vexations policières qui, s'abattaient sur eux, ils créèrent les résistances qui, en principe, devaient s'opposer à toute restriction des salaires — qui, en fait, luttèrent pour améliorer dans leur ensemble les conditions du labeur. Les Chambres syndicales succèdent aux Résistances sous le second Empire, et se reconstituent après 1871 : toujours leur but est la réglementation de la journée, l'augmentation du prix de main-d'œuvre, le placement des chômeurs, l'éducation des apprentis. Les conservateurs qua-

lifient bien déjà leur œuvre d'anti-sociale, mais elles se gardent de mener un assaut permanent contre l'Etat, contre la structure sociale, de rassembler la classe des salariés contre la classe des possédants. Si elles sont mêlées à la lutte des classes, c'est encore malgré elles, et par le simple effet de l'action quotidienne.

Pendant les vingt premières années de la troisième République, les syndicats, avec certaines différences pourtant, jouent un rôle assez analogue à celui des Trade-Unions anglaises. Ils sont réformateurs ; s'ils nourrissent des aspirations plus larges, ils s'affilient à l'une des fractions socialistes qui se disputent la prééminence, mais l'idée d'une Confédération générale des travailleurs germe à peine, et fort peu d'associations s'élèvent au-dessus des intérêts immédiats et égoïstes de la profession ; même les syndicats d'un commun métier s'entre-aident difficilement de ville à ville, et les syndicats de métiers divers ne s'accordent dans une localité qu'après de multiples négociations.

Mais voici que vers 1890 et après 1890, un esprit nouveau semble animer ces agrégats professionnels. La grande, la très grande industrie, si elles cheminent plus lentement chez nous qu'en Allemagne, aux Etats-Unis ou ailleurs, réalisent cependant d'énormes progrès, et accentuent la concentration des capitaux et des hommes. Pour résister à leur pression, les prolétaires sentent le besoin de former des agglomérations plus vastes, de rapprocher les uns des autres les syndicats déjà créés. L'égoïsme corporatif est brisé par l'évolution économique, — cette puissante, cette unique maîtresse des choses. Les groupements locaux et autonomes se réconcilient dans les Bourses du travail, dans les fédérations de métiers et d'industries, dans la Confédération du travail. A coup sûr, la besogne fut laborieuse. Pour la mener à bonne fin, il fallut lutter contre d'innombrables obstacles, que l'Etat ne dressait pas tous, que la conscience des salariés opposait parfois elle-même. Cette besogne est à peu près achevée aujourd'hui, et, bien entendu, quand le mouvement fédératif eut triomphé, le prolétariat syndical marqua des tendances nouvelles.

Il a beau être encore rangé par professions, cordonniers ou menuisiers d'un côté, charpentiers et mégissiers de l'autre ; il a beau être subdivisé en des milliers de sociétés, dont chacune

a son règlement, ses statuts, ses cotisations, ses entreprises : au-dessus des professions et des sociétés, l'esprit de classe a surgi, et c'est cet esprit de classe qui proprement constitue le Syndicalisme. Les tisseurs ou les maçons des Résistances d'autrefois aspiraient avant tout à augmenter de 0,50 la paie du jour ou à en réduire d'une heure la durée. Ceux d'aujourd'hui, qui ont agrandi leur horizon, ne se contentent plus des réformes passagères. C'est le régime social lui-même qu'ils veulent rompre, en rassemblant contre lui toutes les énergies prolétariennes. Le Syndicalisme diffère donc du mouvement syndical français de jadis, en ce qu'il est toute une doctrine de subversion fondamentale, et qu'il s'attaque aux substructions mêmes de la société contemporaine.

Pour des motifs analogues, il se distingue des mouvements syndicaux des pays germaniques, anglo-saxons et scandinaves. Il est aisé de noter qu'en dépit de l'uniformité du programme adopté par l'Internationale socialiste, chaque fraction nationale socialiste conserve ses traits propres, et la social-démocratie allemande ne mène pas sa lutte comme le socialisme français : quelque rigide que soit la doctrine, les influences historiques et ethniques ne sauraient être totalement niées; elles constituent des réalités, avec lesquelles ceux qui ne sont point de purs utopistes, des idéalistes dédaigneux des faits, doivent certes compter. De même, le Syndicalisme de chaque contrée a ses caractères spécifiques, qui sont souvent l'apport d'un passé plus ou moins lointain, qui peuvent aussi varier avec les époques et avec le milieu. Béatrice et Sidney Webb ont parfaitement montré qu'aux heures difficiles, où il était traqué par le pouvoir central, et où le Parlement édictait des lois d'exception contre lui, le Trade-Unionisme britannique avait accepté des tendances terroristes. Depuis qu'il a obtenu une liberté partielle, il s'est apaisé dans l'exercice de ses prérogatives légales. Ayant conquis le droit à l'existence, il se contente à peu près d'exister, et tandis que le Syndicalisme français s'exaspère par intervalles, dans un mouvement général des masses ouvrières, il se préoccupe surtout de pousser les fédérations, profession par profession, à exiger des contrats collectifs de travail, avec des clauses plus avantageuses.

Le Trade-Unionisme est célèbre par sa discipline, par ses

hautes cotisations, par son personnel de fonctionnaires qui constituent déjà une véritable administration. Le Syndicalisme français, s'il a introduit la discipline (et on le lui reproche assez), a jusqu'ici répudié les hautes cotisations. Alors qu'elles se généralisent dans les groupements corporatifs du monde entier, et que la Belgique elle-même, malgré l'exiguité bien connue de ses salaires, a suivi les exemples donnés d'ailleurs, il les rejette presque par principe. Il accuse les Unions de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, d'Allemagne, de Danemark et de Suède, qui se sont fondées à leur image, de se vouer tout entières à la mutualité et d'abandonner la bataille sociale contre le patronat. Les syndicats de Berlin, de Hambourg, de Glasgow, de Chicago, de Copenhague, de Gothembourg sont autrement riches que ceux de Paris, de Marseille ou du Creusot. A l'aide des prélèvements qu'ils opèrent sur les gains de leurs adhérents, ces syndicats étrangers créent des caisses contre le chômage, contre la maladie, contre l'invalidité, etc. Que l'œuvre soit intéressante en elle-même, le Syndicalisme français ne le conteste pas, mais il estime que plus un agrégat professionnel est riche, et plus il hésite avant de se jeter dans une entreprise véritable de libération.

Les pouvoirs publics, qui opposent toujours le mutualisme à l'effort collectiviste ou communiste, qui présentent ce mutualisme comme une panacée, et qui l'encouragent comme un dérivatif, n'ont nulle raison d'être inquiets, lorsque les caisses de secours sont bien garnies. L'argent qui va au chômage involontaire ou aux pensions de vieillesse n'alimentera plus les grèves. La conception n'est pas totalement exacte, mais elle s'appuie néanmoins sur des données assez précises. Le Syndicalisme français accuse donc le Syndïcalisme anglo-saxon ou germanique de trop inspirer confiance aux gouvernements, et de dévier trop volontiers vers des tâches secondaires. Au lieu de stimuler la poussée ouvrière, les unions de Londres ou de Berlin lui servent de frein. Au lieu d'élargir l'horizon du prolétariat, de le dresser contre toute la structure sociale, d'en analyser devant lui les rouages, elles contiennent son action et sa critique dans d'étroites limites, et lui interdisent toute attaque d'ensemble.

A coup sûr, rien n'est plus manifeste que cette opposition de l'effort corporatif français et de l'effort corporatif qui se

produit à peu près partout au dehors. La Confédération du travail a adopté un programme si différent de celui de la Commission allemande des Syndicats, ou des Congrès unionistes d'outre Manche ou des grands groupements de Hollande, de Suisse ou d'Autriche, qu'elle a rompu tous rapports avec eux. Elle serait presque isolée en son attitude intransigeante et belliqueuse, si une fraction des ouvriers italiens ne s'inspiraient de ses tendances. Le Syndicalisme français, de par son orientation générale, de par sa doctrine, de par les moyens de lutte qu'il recommande, garde donc une originalité très forte, et sur laquelle on ne saurait trop insister. Si le socialisme français, lui aussi, évolue et, sur certains points, est en désaccord avec l'Internationale socialiste, ou mieux s'il pousse, en ses extrêmes conséquences, la déduction des principes communément admis, c'est sous l'influence croissante de cette pensée syndicaliste.

Le Syndicalisme, dans notre pays, s'est pourtant, en grande partie, dressé comme un antagoniste du socialisme politique. Il en a flétri les déviations, dénoncé les compromissions. Il a tiré même une partie de son énergie, dans les dernières années, des fluctuations de ce socialisme, et s'est présenté comme une réaction contre les concessions aux idées modérées.

Lorsqu'on envisage le socialisme français, depuis la Révolution de 1789, ou plutôt depuis le début du XIX^e^ siècle, on s'aperçoit qu'il a traversé trois phases successives. Il n'est d'abord qu'une conception utopique : certains penseurs qui ne sortent pas du prolétariat, qui n'ont rien de commun avec le prolétariat, imaginent une société nouvelle où régneraient la fraternité et la justice, et qui, par un coup de baguette magique, se substituerait au régime en vigueur. Il est à noter que ces utopies datent en partie d'une époque où le capitalisme n'avait pas encore conquis toute la France, et où les phénomènes spécifiques du monde contemporain demeuraient à l'état embryonnaire. Elles ont néanmoins joué un rôle, en habituant l'esprit humain à rêver d'une condition meilleure, et à analyser les misères du temps présent.

La seconde phase est celle du socialisme scientifique, et elle s'ouvre avec le Manifeste des communistes, — l'œuvre fameuse de Marx et d'Engels qui est imprimée à la veille de la Révolution de 1848. L'industrialisme a débordé sur tout le monde occi-

dental, avec son cortège de misères, de chômages, de crises. De la concentration des capitaux et des hommes qui s'est marquée en Angleterre, en France, ailleurs encore, les écrivains socialistes tirent cette conséquence que, l'accumulation capitaliste se poursuivant sans relâche, et les masses salariées grossissant sans trêve, la révolution sociale se produira infailliblement. Et par une transition toute naturelle, on aboutit à la phase du socialisme politique. L'Etat est l'instrument d'oppression du prolétariat, l'outil dont se sert la bourgeoisie possédante pour maintenir sa domination : tant que cet Etat sera debout, avec toutes les forces de coercition dont il dispose, l'effort d'émancipation des travailleurs demeurera stérile : tant que les constitutions politiques subsisteront, la structure économique à laquelle elles correspondent demeurera intacte. Il faut donc conquérir l'Etat pour le détruire, s'approprier ses rouages essentiels pour les faire jouer contre la classe possédante elle-même.

Ainsi les prolétaires sont incités à confisquer la puissance publique, non plus seulement pour l'empêcher de mal agir, mais pour la retourner contre leurs propres adversaires, et pour s'en faire un levier de libération. Cette confiscation peut s'opérer par la force, et alors, elle résultera de la révolution proprement dite ; elle peut aussi, dans le pays où le droit de suffrage fonctionne, s'effectuer par l'invasion légale des Parlements.

On arrive donc insensiblement au mode d'action qui a prévalu partout dans ces derniers temps, et dont le Syndicalisme fait souvent grief au Socialisme.

Ce n'est pas en saisissant l'Etat, en le conquérant, qu'on arrivera à le détruire, disent les syndicalistes. Toute bataille menée du dedans sera une défaite pour ceux qui la livreront, en ce sens qu'ils demeureront les prisonniers des pouvoirs publics, même et surtout après qu'ils croiront les avoir maîtrisés. Ils penseront les assujettir à leurs propres fins, et si sincères qu'ils soient, ils maintiendront l'écrasement de l'individu qui a été l'objectif dernier de tout le système gouvernemental, sous l'ancien régime comme sous le régime issu de 1789 et du Consulat. Quels que soient ceux qui le manient, l'Etat restera toujours malfaisant, parce qu'il sera toujours l'Etat, c'est-à-dire une puissance de coercition brutale et de refoulement. Le tort du socialisme politique, c'est de renverser le problème, de

s'attaquer à la structure politique au lieu de toucher à la structure économique, de s'imaginer, en pesant sur les institutions politiques, modifier de fond en comble les institutions économiques, de prendre, si l'on ose dire, la surface pour le fond, l'apparence pour la réalité substantielle.

En s'efforçant de conquérir des mandats, il prolonge le statut existant, car il détourne le prolétariat de tâches plus hautes et d'actions plus efficaces. Mais en même temps, voulant envahir les Parlements, il est trop tenté d'adapter les moyens au but ; il noue des relations avec les partis qui n'ont pas, comme lui, le désir de transformer le régime social, qui songent, à l'inverse, à le conserver ; et peu à peu il se laisse entraîner loin de son programme initial, et devient un parti politique comme un autre, groupant des intérêts divers, sacrifiant parfois, aux convoitises des personnes, les aspirations des masses ouvrières.

Ce n'est pas tout encore : le socialisme politique n'est pas, ne peut pas rester spécifiquement prolétarien. Comme il entend accroître avant tout le contingent de ses suffrages, pour augmenter celui de ses sièges parlementaires, il cherche des candidats en dehors des rangs des producteurs. Il lui faut des orateurs, des théoriciens, des écrivains, des jurisconsultes pour le représenter dans les Chambres ; et les ambitieux de toute espèce et de toute catégorie, qui veulent se faire un avenir par n'importe quel moyen, s'offrent à lui, prêts à le trahir le lendemain s'ils y trouvent un profit. Ainsi, — qu'on considère les déviations fatales, inhérentes à tout mouvement dont l'action politique forme le trait essentiel, qu'on considère le rôle néfaste des individus, le socialisme politique ne saurait donner ce qu'il a promis. Livré à lui-même, il serait un danger pour la classe salariée, dont il tromperait infailliblement les espérances les plus ardentes.

Tel est le réquisitoire qui se trouve, épars ou concentré, dans les écrits des syndicalistes, et l'on ne peut dire de lui, ni qu'il est tout à fait juste, ni qu'il est tout à fait faux. Nous ne chercherons pas, au surplus, à y démêler ce qui nous semble exact de ce qui nous semble erroné, n'ayant résumé cet acte d'accusation que pour mieux caractériser les tendances négatives du Syndicalisme. Voyons ses tendances positives, ses affirmations, son programme réel.

Ce qui constitue le trait distinctif du Syndicalisme, c'est

qu'il fait à la fois un appel permanent aux masses, et un appel permanent à l'individu. D'aucuns le qualifient encore aujourd'hui d'anarchiste, ou discernent en lui un dernier mode de l'anarchisme transformé. En tout cas on ne saurait sans abus le faire dériver de l'anarchisme individualiste,— parce qu'il met au premier plan l'organisation. Les anarchistes individualistes, imbus des théories de Stirner et de Nietzsche, s'interdisent à eux-mêmes de collaborer à un ensemble, de se fondre en une foule, de coordonner leur action avec celle d'autrui. De même que, dans le développement social, ils ne songent qu'à eux-mêmes, à leurs intérêts, sans se demander s'ils font partie d'une classe, d'une catégorie sociale qui les portera avec elle, de même ils sont incapables de s'inclure dans un groupe, d'accepter une discipline volontaire. Il se peut que le Syndicalisme français, à l'origine, ait été mené par de purs anarchistes, mais ces anarchistes sont revenus de leurs thèses premières, puisque le syndicat est à l'antipode même de l'anarchisme, tel qu'il fut traditionnellement conçu. L'influence des doctrines de Bakounine perce bien çà et là, mais Bakounine n'a jamais dit non plus que l'individu, à lui tout seul, pût bouleverser le monde, et, à l'inverse, il s'est toujours attaché à coordonner des cerveaux et des bras.

Le Syndicalisme français admet donc, à sa base, une discipline librement consentie, la loi des majorités, et cette simple remarque qualifie ses conceptions et sa tactique. Aucun des groupes qui le composent n'a son autonomie absolue, et certains actes, tenus pour nuisibles à l'ensemble, lui sont interdits, de même que, dans le syndicat, chaque affilié, sous peine d'exclusion, évitera certains errements. Mais cette action collective déterminée à tout instant par les mandataires élus des Syndicats, des Bourses, des Fédérations, de la Confédération, n'est pas contradictoire à l'action individuelle. Tout au rebours, elle repose sur elle; elle la suppose. Le Syndicalisme exalte l'effort individuel, dans le cadre tracé par la collectivité corporative et ouvrière.

Ici nous arrivons à la thèse fondamentale. Dans tous les partis politiques, l'être humain, le citoyen isolé, n'a qu'une valeur précaire, éphémère en quelque sorte, un rôle transitoire qu'il joue rarement et qu'il abdique la plupart du temps. S'il vit dans un pays de suffrage universel, on l'invitera à voter tous

les deux ans, tous les quatre ans, puis il pourra retomber dans son indolence, sans même se douter qu'il participe à la vie politique de la nation. Son action, en période normale, ne s'exerce que par mandataire, par personne interposée. Ce n'est qu'en phase de révolution, un 24 février, un 4 septembre, un 18 mars, qu'il se substitue à ses élus, pour faire masse avec d'autres citoyens et exprimer publiquement et personnellement sa volonté.

Le Syndicalisme français, à cette action indirecte qui est la règle dans les partis politiques, substitue l'action directe, celle que les hommes, en l'espèce, les producteurs, exercent sans intermédiaire sur l'administration des choses. Nous ne discuterons pas ici la justesse de cette théorie, qui renouvelle totalement la tactique prolétarienne, et que d'aucuns ont à tort ramenée au dogme de l'émeute permanente. Elle signifie que les travailleurs n'ont pas à compter sur l'initiative du gouvernement, ni sur le zèle des députés, pour obtenir leur libération intégrale, ou plus simplement des réformes partielles. Les pouvoirs publics, par cela même qu'ils sont pouvoirs publics, sont amenés à conserver, à défendre le statut économique et social existant. La loi, à chaque heure, ne manifeste que les rapports des classes en présence. Il appartient au prolétariat des travailleurs, par son organisation mieux concertée, de dicter ses revendications, mais rien ne sera fait qu'autant que chacun de ses membres saura agir, user de pression, secouer la torpeur inhérente à la nature humaine. Et toute l'histoire des trente dernières années est là, pour démontrer que cette action directe a eu raison de résistances, qui autrement n'eussent jamais été vaincues. Par exemple, la liberté toute relative que les syndicats ont obtenue depuis 1884 n'a été consacrée que parce qu'au mépris du Code pénal, dont ils démontraient explicitement l'impuissance, des milliers d'ouvriers s'étaient syndiqués. Jamais le législateur ne se fût résolu à abolir les bureaux de placement, si les masses des salariés, en manifestant dans les rues, et en exposant l'importance de leurs effectifs, n'eussent exigé la fermeture de ces officines. Jamais les mineurs n'auraient arraché la limitation de la journée à 8 heures, s'ils n'avaient suspendu le travail et mis en péril l'industrie et le profit capitalistes. Dans toutes les circonstances où il s'est produit, l'effort individuel a été ainsi

récompensé, à condition qu'il ne fût pas livré totalement au caprice, à la fantaisie de chacun, et qu'il vînt s'encadrer dans l'immense effort collectif.

La grève générale, qui est le mode de lutte suprême du Syndicalisme français, se définit justement : une action collective où l'individu met la plénitude de son initiative et de son sacrifice. Elle suppose une discipline soutenue, une organisation, mais aussi un renoncement total de la part de ceux qui s'y associeront. Comme on l'a dit à maintes reprises, et non sans raison, elle s'est substituée aux procédés romantiques d'autrefois et à la guerre des rues. Elle n'est pas nécessairement la violence, mais elle y peut conduire. Elle dérive de cette idée fort simple. — et d'ailleurs d'une diffusion facile, — que, la société actuelle reposant sur le labeur du prolétariat, il suffit à ce prolétariat de refuser son labeur pour détruire la société. Si l'on admet que la bataille économique est l'unique bataille à livrer, rien n'est plus saisissant que cette doctrine aux contours abrupts, et qui ne s'égare point dans les détails. Car il va de soi que si la suppression du travail peut être organisée d'abord, prolongée ensuite, jusqu'à l'heure de la victoire, elle déterminera l'effondrement de l'Etat et de tous les organes du régime capitaliste. Mais si ces organes se mettent en mouvement, s'ils exercent la compression qui est leur fin propre, s'ils interdisent aux ouvriers l'action économique, il apparaîtra qu'une main-mise partielle ou totale, sur le système politique lui-même, offrirait de réels avantages.

Quoi qu'il en soit, la grève générale, que les uns traitent de mirage, que les autres exaltent comme la chance extrême, est ordinairement adoptée par le Syndicalisme. De même qu'il ne se contente plus de préconiser les petites réformes localisées, que recommandaient les groupements corporatifs d'autrefois et qu'il prêche le communisme intégral, de même, il attache une importance limitée aux grèves qui peuvent éclater de ci de là. Les intérêts capitalistes sont si étroitement enchevêtrés, et il est parfois si aisé de substituer le labeur d'une profession au labeur d'une autre profession, que les chômages restreints sont presque infailliblement voués à l'insuccès. Au fur et à mesure que les syndicats se sont associés en Fédération de métiers et en Fédérations d'industries, plus vastes encore, ils ont élargi le champ des conflits, et l'idée de la

grève générale n'est plus apparue comme l'utopie irréalisable des premiers jours.

Le Syndicalisme ne soutient point, d'ailleurs que cette expérience de refus universalisé du labeur doive être tentée n'importe quand, à n'importe quel propos. Il la présente, à l'inverse, comme un effort gigantesque, qui exige une longue préparation, et auquel la classe ouvrière doit subordonner toute sa propagande. Il se défend de vouloir pratiquer les aventures, de mépriser la tactique, de se payer d'illusions et de phrases creuses, et c'est par toute une série d'étapes et d'épreuves qu'il entend s'acheminer à la phase dernière, d'où la société doit renaître, avec une structure nouvelle.

Cette phase dernière, il n'a jamais rien fait pour le cacher, c'est l'instauration du régime communiste. Mais quelque compréhensives que soient ses conceptions, il ne dédaigne pas les réformes partielles. Celles-ci, pour lui, ne sauraient être assimilées à des fins en soi, ni fermer l'horizon des travailleurs. Si les prolétaires se bornent aux revendications du trade-unionisme britannique, ils perdront tout ressort ; car ils s'imagineront avoir remporté une énorme victoire, en augmentant de quelques centimes leur gain quotidien, ou en obtenant que la paie de leur salaire ait lieu toutes les huitaines. Ils auraient pourtant tort de ne point élargir sans trêve le cadre de leur action, de ne pas éprouver leurs forces en réclamant plus de loisir et plus d'argent, ou en brisant toutes les lisières qui restreignent leur liberté. Si une réforme même chétive peut améliorer, pour les travailleurs, les conditions de la lutte sociale, elle doit être acquise, car elle suggérera le désir d'une réforme plus ample et donnera à la fois les moyens d'y parvenir. Il n'y a point contradiction entre la doctrine de subversion totale que défend le Syndicalisme, et la propagande réformiste qu'il recommande à certains moments. C'est ainsi que la Confédération du travail s'est prononcée pour la journée de 8 heures, pour le repos hebdomadaire, pour les retraites ouvrières sans versement du salarié, etc. Le Syndicalisme ne pourrait pas subsister, au surplus, s'il se cantonnait dans une tour d'ivoire, en faisant luire son idéal suprême, et en laissant dans l'ombre le progrès de chaque jour. Mais il ne sacrifie pas le but au mouvement, pour reprendre la formule bernsteinienne du réformisme allemand.

Qu'il soit un adversaire intraitable de l'Etat, qu'il soit inconciliable avec la théorie de l'Etat, telle que l'ont formulée les juristes modernes, telle qu'elle se dégage de l'histoire de tous les temps, c'est à peine s'il est besoin de le montrer. L'Etat est l'organe de défense d'une classe, de la classe la moins nombreuse, de cette classe même contre laquelle le Syndicalisme rassemble les prolétaires. Quelque animé que cet Etat puisse être du désir de se conserver, d'accepter certaines transactions, il ne saurait, sans se sacrifier, tolérer la poussée qui grandit contre lui. Tous ses rouages sont des rouages de compression. Il est construit pour commander, pour refouler, pour sévir, non pour organiser. Il est, avant tout, une police, une police complexe, dont la tâche unique est de sauvegarder un certain ordre social, et que ruinerait infailliblement l'instauration d'un ordre social nouveau. Cet Etat considère l'émiettement du peuple comme la garantie même de sa durée, et c'est en vertu de cette notion fondamentale que, sous le régime actuel comme sous l'ancien, il a poursuivi les associations. Il combat les collectivités, pour mieux tyranniser les individus. Le Syndicalisme est donc son adversaire.

Il n'est pas un acte de ce Syndicalisme qui ne soit tourné contre l'Etat. Son entreprise la plus récente est sa propagande dans les administrations, pour y implanter l'esprit d'association et pour y recueillir des recrues. S'il réussit à y constituer des syndicats, qui n'embrassent plus seulement une minorité restreinte, il aura étrangement ébranlé le dogme étatiste, car, en multipliant les petits emplois, l'Etat pensait lier des centaines de milliers de prolétaires à sa cause. Nul ne s'y est trompé : l'apparition du Syndicalisme dans les grands services des postes, de l'enseignement, des arsenaux, etc., est un phénomène capital, et dont il n'appartient plus à personne de limiter les conséquences. L'omnipotence de l'Etat a reçu une brèche profonde.

Ainsi dans la société actuelle, en face du mécanisme vieilli du capitalisme, le Syndicalisme, groupement de combat, et à la fois ébauche d'une autre société, a conquis une large place. Il est le fait qui ne se laisse plus abolir.

PAUL LOUIS.

DES ROSES SUR LA MER

A René Boylesve.

Le petit salon blanc du yacht est plein de roses.

Il y a des roses sur les consoles,
Il y a des roses sur les coussins blancs
Des divans,
Il y a des roses en gerbes folles
Dans des coupes de verre et des vases d'argent...
Roses thé, blanches, jaunes, rouges, roses,
Une miraculeuse moisson de roses
Qu'à travers l'œil cerclé de cuivre des hublots
Le jeu des reflets voltigeant
Sur le miroir nacré de l'eau
Baigne et fraîchit d'une rosée
De lumière irisée...

Le petit salon blanc du yacht est plein de roses.

Telles des bouches qui s'étouffent
Dans une rage de caresses,
Elles s'entassent et se pressent
Voluptueusement en de brûlantes touffes.

Les unes, l'angoisse de trop de délices,
O le délicieux supplice,
Ferment leur cœur au lieu de l'entr'ouvrir...
Mais les autres, que déjà grise le plaisir,
Toutes offertes, s'épanouissent.

Et celle-ci résiste et celle-là se pâme,
Et cette autre exhale son âme
En un joyeux et pantelant effeuillement,
Et les couleurs et les parfums des chairs florales
Fiévreusement
S'étreignent, se pénètrent et se mêlent :
Seins, ventres, nuques, lèvres de pétales,
Toisons de pourpre et d'or qui s'échevèlent...

O les rouges, avec quelles audaces
Avides, quels désirs voraces,
Elles bondissent, jamais lasses!
O les blanches, parmi ce tourbillon d'ardeurs
Impures, leurs candeurs et leurs pudeurs,
Tandis que rieuses et câlines
Sous les baisers qui les butinent,
Flambent les jaunes en une fauve splendeur !

Et le soir vient. Entre les murs de blanche laque
Que moirent des lueurs rougies,
S'apaise la mystérieuse orgie.
Le vent fraîchit ; de temps en temps les voiles claquent
Pour un nouvel et plus rapide essor...
La mer est gris de perle avec des glacis d'or.

O tendres fleurs déjà fanées,
O roses, quelles mains passionnées,
En quelle roseraie, au cœur de quels jardins
Merveilleux, vous ont moissonnées,
Pour ce tragique et sublime destin ?
Où est celle qui vous jeta ce sort
D'amour, de folie et de mort ?
Où est-elle, dites, où est-elle ?

Où est-elle ? Je lui dirai : Toi, la plus belle
Entre les belles, toi dont le cœur est joyeux,

Toi qui, pour enivrer tes yeux,
As voulu cette apothéose
De roses,
Vois, elles vont mourir, aie pitié d'elles !

Mets-toi debout ainsi qu'une victoire blanche
A l'avant du bateau qui penche,
Et de tes bras harmonieux, comme d'une urne
D'où s'écoule à regret l'onde dont elle est pleine,
Verse-les, répands-les. Que la brise nocturne
Les prenne
Et dans la fine et chaude brume
De ce beau soir qui se consume,
Disperse, en souvenir du matin clair,
Où naquit des flots bleus la fille de l'écume,
Un vol miraculeux de roses sur la mer...

GABRIEL MOUREY.

L'HISTOIRE DE CHLOÉ

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE VII

Les deux héros qui avaient les derniers pris part à la conjuration formée contre la duchesse avaient disparu. M. Beamish en conçut une haute opinion des services que pouvait lui rendre Caseldy. On ne les voyait plus ; on n'entendait plus parler d'eux. Caseldy, pour toute réflexion sur ce sujet, fit observer qu'il avait employé le meilleur moyen d'expédier cette sorte de grands hommes. Leur esprit avait-il quitté les lieux en même temps que leurs corps? On n'en savait rien.

Quant à la duchesse, elle s'occupait tranquillement à faire des promenades sous la garde de Caseldy, tandis que M. Beamish comptait les jours à couler jusqu'à son départ avec l'impatience d'un homme qui a des raisons pour regarder la pendule.

La duchesse Suzanne en effet n'était guère traitable maintenant. Elle avait des accès de révolte et déclarait carrément que, pour le peu de temps qu'il lui restait à passer aux Wells, elle avait l'intention d'en faire à sa tête, d'aller où il lui chanterait, de jouer quand il lui plairait et d'agir en femme indépendante, en attendant d'être enfermée dans un château qui n'était qu'une chaise à porteur de grandes dimensions.

Caseldy se disait aussi impuissant que le Beau. Il décrivait d'une manière amusante l'incommode emploi de courir constamment derrière ses talons dans toutes les directions ; et il émit l'idée qu'elle battait le pays pour retrouver son « cavalier inconnu ». Elle avait, dit-il, fait quelque allusion à lui ou du moins à un cavalier qui aurait suivi sa voiture une demi-journée pendant son voyage. Il se plaignit de ne pouvoir jamais passer une heure seul avec sa Chloé.

— Et moi, qui suis habitué à conférer avec elle, je la vois trop peu, dit M. Beamish. Bientôt je ne la verrai plus, et déjà je m'aperçois que je la perds.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 256 et 257.

Il exposa son cas à la duchesse Suzanne, lui faisant observer qu'elle était toujours partie en voiture, qu'elle lui enlevait Chloé, lorsque, retenu par ses occupations, il ne pouvait les accompagner; et qu'il ressentait vivement les fréquentes absences de celle qu'il allait bientôt perdre tout à fait.

La duchesse lui lança des reparties énigmatiques.

— Vous pouvez arranger tout cela, si vous voulez, monsieur Beamish, et vous le savez bien. Pour sûr que vous pouvez tout arranger. Mais vous aimez à papillonner. Vous êtes tout heureux lorsque vous faites perdre leurs belles couleurs aux dames; et vous aimez les retenir autour de votre personne et les voir se faner pour vous. Merci bien! Je suis trop fière. J'aurai mes peines, s'il le faut, mais jamais je ne m'abaisserai à devenir verdâtre et mélancolique pour l'amour d'un homme.

Elle se redressa, en se contemplant dans le miroir, qui ne lui renvoya aucune trace de pâleur.

M. Beamish, après réflexion, jugea prudent de parler ouvertement à Caseldy des soupçons puérils de la duchesse, de peur que d'aventure elle n'en troublât elle-même les esprits de l'amoureux.

— Oh! soyez tranquille pour ce qui me concerne, cher Monsieur, dit Caseldy, je crois, à dire vrai, pouvoir interpréter les insinuations de sa tendre Grâce un peu différemment et tout aussi justement. Pour ma part, je préfère les teints pâles aux teints colorés; et je garantis la fidélité de Chloé sur ce que je possède de plus précieux. Quelque mal que je puisse avoir la cruauté insensée, disons plutôt l'infortune, de faire à cette femme au cœur divin dans la suite de notre existence, personne ne dira jamais que j'aie commis un seul instant la bassesse de mettre en doute sa pureté et sa constance. J'ajoute, Monsieur, qu'il me suffirait de m'en remettre à votre honneur.

M. Beamish s'inclina.

— Vous ne faites que me rendre justice. Mais voyons votre interprétation ?

— Elle a commencé par vous craindre.

M. Beamish, à ces mots, ouvrit de grands yeux et puis fronça les sourcils.

Elle se figure que vous la négligez. Et peut-être entretient-

elle ce soupçon bien féminin que vous vous proposez par là de la mettre à l'épreuve.

M. Beamish énuméra avec feu ses multiples occupations.

— Comment pourrais-je être tout le temps à lui faire ma cour? Bah! fit-il en caressant tendrement les ruches de son poignet. Fi donc! non, non. Et cependant, si nous en venions à la lutte, je pourrais, dans l'intérêt de mon vieil ami, son seigneur, que j'ai des raisons d'estimer, je pourrais, dis-je, interposer une influence qui ferait agréer l'exercice de mon autorité. Jusqu'ici, je n'en ai pas vu la nécessité, quoique je sois d'une extrême vigilance. Elle a bien fait attention une ou deux fois au colonel Poltermore, lui à elle. Cette femme est une rose de juin, Monsieur, et je pardonne au monde entier de la regarder, et aussi de soupirer. Mais je n'ai rien vu de grave.

— Il est de l'excursion de demain au Signal, dit Caseldy. Elle a insisté pour qu'il en soit. Cela me vaudra toujours une heure de congé.

— Rendez-moi le service de me dire ce qui se sera passé, dit M. Beamish.

De cette manière, il poussait Caseldy à lui faire des contes et il se mettait lui-même en état de les avaler. C'était le colonel par ici, le colonel par là, et puis Poltermore, et puis encore Poltermore; si bien que M. Beamish finit par ne plus pouvoir écouter le fatigant bourdon de M. Camwell avec son thème unique, la duplicité de Caseldy. Il se rangea à l'opinion de Chloé sur le jeune homme et lui témoigna dès lors presque autant de froideur qu'elle. Au bout de quelque temps, il en était à conclure astucieusement que le fameux cavalier étranger ne pouvait être que le colonel Poltermore. Caseldy le lui ayant suggéré à demi mots, il lui répondit : « Je l'ai déjà découvert », et ajouta cette réflexion qui trahissait une parfaite satisfaction de soi-même :

— Avec tout ce que vous avez appris à l'étranger, vous me permettrez de vous dire, mon ami, que nous autres Anglais ne sommes pas très en retard sur vous, dans l'art de dénouer une intrigue au milieu des ténèbres.

A quoi Caseldy répondit que M. Beamish n'avait pas beaucoup à apprendre de la société du continent.

Le pauvre colonel Poltermore, comme on le désigna bien-

tôt, était visiblement victime des soudaines faveurs de la duchesse Suzanne. La transformation d'un officier raide et correct en gracieux petit Puck, messager zélé et joyeux page, ne pouvait passer inaperçue. La condescendance de la duchesse à le distinguer ne tarda pas à produire un premier effet sur cet infortuné. Il affirma partout qu'elle avait au savoir-vivre les prétentions les plus justifiées. Ce savoir-vivre lui était instinctif; à en croire le colonel Poltermore, elle était grande dame de par la nature. Et les nobles personnes de la société où il se trouvait de reconnaître toute la différence à faire entre cette duchesse et une bourgeoise quelconque élevée par le mariage à un rang supérieur : celle-là n'était point vulgaire. Mais on mettait en doute la parfaite simplicité d'une jeune femme qui transformait les hommes au point qu'un des fameux conquérants du jour devenait son suivant humble et inquiet. Car c'est à ce niveau qu'était arrivé le colonel par une chute rapide. Lorsqu'il ne se tenait pas à ses côtés, il allait sans s'arrêter, à vives enjambées, d'un pas résolu, explorant, toujours pressé, salles, allées et bosquets, jusqu'à ce qu'il l'eût découverte et se fût attaché à ses trousses. Chose curieuse, l'objet de sa jalousie était le fidèle Alonzo ! M. Beamish rit bien en l'apprenant.

En attendant, l'excitation de la duchesse et ses airs évaporés prouvaient trop bien le succès de Poltermore. Il y avait lieu de sévir sans retard.

On parla du vif désir exprimé par la duchesse Suzanne de rendre visite à un fameux diseur de bonne aventure, qui habitait une hutte dans la lande. M. Beamish mit son veto à l'expédition. Elle s'était montrée obéissante depuis quelque temps en s'abstenant de jouer; aussi s'attendait-il fermement à ce qu'elle respectât sa défense. Le devin en cause était d'ailleurs un farceur, une contrefaçon d'astrologue, bien connu pour ses prédictions à certaines femmes au cœur sensible. Celles-ci ne désiraient que trop vivement que le cours des planètes à travers le zodiaque leur donnât quelque indication extraordinaire et les fit de la sorte pécher à l'exemple des conjonctions célestes, ce qui était impie en même temps que déréglé.

Le Beau fit valoir ses objections, solidement fondées. Néanmoins la duchesse suivit son désir. Elle se rendit en voiture sur lande à une heure matinale, accompagnée de Chloé, du

colonel Poltermore et de Caseldy. Ensuite ils déjeunèrent dans une auberge, où l'on servait quand l'occasion s'en présentait des menus de bohémiens aux gens du monde. Ils étaient de retour aux Wells, comme la ville s'éveillait.

A leur immense surprise, M. Beamish vint à eux au milieu d'une réunion nombreuse, leur demanda s'ils avaient lieu d'être contents du sort, et, pour comble, se montra tout renseigné sur les oracles que chacun d'eux avait recueillis en particulier.

— Vous, colonel Poltermore, la chance vous poursuivra jusqu'à la dixième étape, et puis votre char versera et vous serez paralysé pour la vie.

Le devin avait prédit beaucoup mieux au colonel qui répondit gaîment :

— Je ne suis pas si mal partagé que cela.

— Et vous, comte Caseldy, la chance sera à vos ordres après que vous aurez commis un meurtre. Et votre seul châtiment sera de subir tous les soirs la visite du cadavre.

— Du revenant, reprit Caseldy, le sourire aux lèvres.

Quant à Chloé, elle n'a pas voulu qu'on lui annonce ses destins futurs, parce qu'elle les connaît déjà.

M. Beamish lui jeta un regard paternel et dirigeant ses yeux sur la duchesse :

— Vous, Madame, vous avez reçu cet avis que la devise « l'amour, tout pour l'amour » vous fera tomber comme elle vous a élevée et livrera au corbeau ce qui appartient de droit à l'aigle superbe. C'est bien cela ?

— Jamais de la vie. Et je ne crois pas à leurs contes, s'écria la duchesse, le visage en feu.

— Vous niez, Madame ?

— Oui, je nie. Je jure qu'il n'a pas été question d'aigle, ni de corbeau.

— Vous niez qu'il ait été question de « l'amour, tout pour l'amour » ? Parlez, Madame.

— Sornettes de magiciens, murmura-t-elle d'un ton de fanfaronnade. Comme si je faisais attention à leurs sottes paroles !

— La duchesse de Dewlap ose-t-elle me donner un démenti ?

— Je ne m'appelle pas ainsi, et vous le savez, retorqua-t-elle.

— Qu'est-ce que cela ? siffla le Beau, le prenant de haut.

Quel est ce tissu que vous portez? Et il posa la main sur une garniture de dentelle qu'elle avait à sa robe du matin; il la déchira avec fureur, en brandit un pan; et tandis que la duchesse était haletante et tremblante de cet outrage qui lui assurait la sympathie de toutes les dames ainsi qu'un champion en chacun des messieurs, il jeta la dentelle à terre, la foula aux pieds et, réussissant à faire entendre sa grosse voix au-dessus du tumulte général :

— Ecoutez-moi, s'écria-t-il. C'est un crime! Elle porte ce tissu jauni à l'empois par Betty Worcester pour faire du faux antique! Que toutes celles qui en portent l'arrachent de leurs robes avant que la ville proclame que nous sommes déshonorés. Je vous déclare que Betty Worcester a été pendue hier à Tyburn pour meurtre.

Des cris s'élevèrent.

A peine avait-il fini de parler que l'assemblée se fondit. Il restait seul au milieu de la salle, semblable à une hampe autour de laquelle se déploieraient des bannières. C'était un pêle-mêle de robes qui se hâtaient, s'agitaient et dont le bruit, le tourbillonnement et la fuite faisaient songer aux feuilles d'automne éparses que soulève un vent de novembre.

Les dames avaient toutes disparu pour se dépouiller des ornements d'élégantes, en imitation, qui les dénonçaient en quelque sorte comme les soutiens et les associées de l'odieuse et sanguinaire Elizabeth Worcester, leur bienfaitrice de la veille, aujourd'hui pendue et ballante au gibet.

Celles qui ne portaient pas de dentelle en imitation ni aucune dentelle le matin n'en voulaient guère au Beau d'avoir attiré sur les autres l'attention générale.

Les messieurs restaient confondus de son audacieux étalage de puissance. Deux d'entre eux devaient ressentir plus vivement sa brutalité envers la duchesse Suzanne. Ils sortirent avec elle ainsi que Chloé.

— Voilà une femme qui ne perdra rien à me craindre, se dit M. Beamish à lui-même.

CHAPITRE VIII

M. Camwell était dans l'antichambre, lorsque Chloé sortit après les deux partisans courroucés de la duchesse Suzanne.

— Je serai près des sapins sur le Mont, ce soir, à huit heures, dit-elle.

Il répondit :

— J'y serai.

— Emmenez M. Beamish à la campagne, afin que ces messieurs aient le temps de se calmer.

Il le lui promit.

Tout près de l'heure fixée pour le rendez-vous, il était sous les sapins, admirant le déclin du soleil sur la crête occidentale des collines. Chloé arriva ; il lui parla de la beauté du paysage et ajouta d'une voix qui faiblissait :

— Et pourtant il semble que rien ne dise un adieu plus éloquent.

—Nous pouvons encore nous dire adieu et rester amis.

—Vous voulez dire, Chloé, que si nous attendions plus longtemps peut-être vous ne pourriez plus me pardonner ?

—Franchement, Monsieur, vous me rendez le pardon difficile.

— Je ne suis pas resté ici pour mon plaisir, j'y suis resté pour veiller.

— M. Beamish protège fort bien la duchesse.

— Fort bien. Et on lui fait croire habilement qu'elle a grand' peur de lui. Lorsqu'elle l'offense, il exhibe les réserves terribles de son caractère olympien. L'effet produit sur une femme qui ne manque pas de caractère, vous l'avez vu, et d'autres l'avaient prévu ; elle est poussée à bout et risque tout. Chloé, faites un nœud à votre écheveau.

Elle détourna les regards.

— N'est-ce pas vous, le coupable? Il y avait collusion entre vous et le magicien de la lande qui leur a dit la bonne aventure ce matin. J'y vois de loin, dans l'obscurité, comme en plein jour

— Mais vous ne voyez pas à travers un rideau. J'y étais en personne.

—Haïssable, haïssable espionnage! Vous avez fait beaucoup de mal, M. Camwell. Comment pouvez-vous avoir la conscience tranquille en jouant un rôle aussi vil ?

— Je n'ai fait que remplir mon devoir, chère Madame.

— Vous prétendez que vous agissez par dévotion à moi? Je pourrais en être flattée si ce n'était pas un personnage abject

que je voyais à mon service. Il ne me reste que quatre jours de mon mois de bonheur ; et je vous adresse une prière, c'est que vous m'en laissiez profiter pour mon plaisir. Je vous supplie de partir. Très humblement, très sérieusement, je vous demande de vous en aller. Accordez-moi cela, ne restez pas ici à empoisonner la jouissance de ces derniers jours. Quittez-nous demain. Je veux bien admettre que vos intentions étaient bonnes. Je vous tends la main dans un sentiment de gratitude. Adieu, monsieur Camwell.

Il lui prit la main :

— Adieu, la séparation est prochaine, — cette main chérie m'appartient pendant qu'elle est dans la mienne. Adieu. C'est un mot qu'on redit et redit au moment d'une telle séparation. On n'éteint point sa lumière d'un souffle, on la laisse s'effacer peu à peu, comme ces couleurs de couchant, là-bas, voyez.

— J'aime à vous entendre parler ainsi.

— Ah ! Chloé ! donner sa vie... sa vie ! Et c'est votre bonheur que j'ai cherché plus que vos faveurs.

— Je le crois ; mais vous employez des moyens qui ne me plaisent pas. Vous nous quittez demain ?

— Il me semble que c'est le terme fixé.

Le visage de Chloé s'assombrit :

— Voilà une promesse bien vague.

— Vous pensiez avoir devant vous un mois de bonheur, par là vous entendez un mois d'illusion. L'illusion finit ce soir. Vous vous réveillerez demain matin pour en voir la fin. Vous n'avez jamais regardé plus loin que ce mois, depuis le jour de son arrivée.

— Oh ! ne le nommez pas, je vous en supplie.

— Ainsi vous consentez à ce qu'une autre soit sacrifiée, afin que vous puissiez savourer une heure de plus la trompeuse illusion dans laquelle vous vivez ?

— Je ne me fais pas illusion, Monsieur. Je désire la paix, je la demande avec instance, je n'aspire à rien d'autre.

— Et vous l'offrez en holocauste à cette fin, elle que vous avez promis de protéger. Vos yeux, trop sûrement, ont vu clair, tout comme les miens. Nœud par nœud, je vous ai observée — vous avez marqué sur ce cordon de soie — qu'en avez-vous fait ? — les moments où vos justes soupçons étaient confirmés d'une manière accablante.

— J'ai fait cela, et cependant je restais gaie!

Son accent de dédain fléchit, elle eut une exclamation involontaire, comme un frisson d'horreur.

— Vous avez joué le rôle du Cœur-léger, Madame, et trop bien pour m'empêcher d'y voir clair. Pendant ce temps, vous laissiez s'accomplir tout le mal, afin de bercer à votre aise un rêve insensé.

— Monsieur Camwell, vous êtes hardi.

— Je suis excusé, je fais bien, car je sais ce qu'apporte l'heure qui vient. Vous et moi, mon cher et unique amour sur terre, nous sommes entre la vie et la mort.

— Nous y sommes toujours.

— Ecoutez encore le prédicateur : la vie et la mort sont là devant nous, tout près de nous : à qui des deux serons-nous demain? Voilà la question qui se pose. Vous êtes d'avis de dormir tranquillement. Non, vous dis-je, non, cette iniquité cette double trahison ne se consommera pas sous prétexte que vous voulez rester à dormir bercée comme un enfant. Ecoutez-moi jusqu'à la fin. La drogue que vous avez avalée pour vous tromper vous-même n'agira pas contre le coup qui vous frappera demain matin, aux premiers rayons du jour. Ecoutez ces oiseaux! Quand ils chanteront de nouveau, vous serez réveillée. L'adoration et la dévotion que je vous aurais consacrées... C'est le soleil couchant fantastique d'un jour qui devait ne jamais se lever.... Vous serez réveillée et que contemplerez-vous? En vous détournant d'une infamie monstrueuse, vous ne verrez qu'une pauvre abandonnée qui s'était bandé les yeux tout en faisant des nœuds à une petite corde. Comptez vos nœuds alors, et que répondrez-vous au ciel? Je vous la demandais, cette corde, pour vous épargner les morsures du repentir, qui seront terribles.

— Oh! non.

— Terribles, vous dis-je.

— Je vous demande pardon, elle me console : c'est mon chapelet.

— Voyez comme un trop long séjour en ces lieux a pu rendre païenne la plus pure de nos âmes. Si seulement... mais ce jour ne devrait pas m'apporter de lumières nouvelles. Plus adorable dans l'erreur que d'autres dans la vertu, vous avez péché par un excès de ces qualités que louent les hommes

Oh ! vous êtes d'une générosité sans mesure, unie, hélas ! à une fierté tout aussi grande. C'est là votre faute, c'est la cause de votre infortune. Trop généreuse ! trop fière ! Vous avez donné votre confiance, vous ne la retirerez pas ; vous avez pris envers vous-même l'engagement d'aimer, de ne jamais formuler un reproche, de ne jamais avoir l'air de douter ; et ce vœu est une religion pour vous ; c'en est trop. Le fait est rare, à coup sûr. Mais songez-vous à cette bonne créature inexpérimentée et absolument stupide qui court à sa perte comme portée par un torrent ? N'est-elle pas votre victime ? Vous le direz bien fort demain. Maintenant, vous l'entendez au fond de vous-même.

— Mon ami, mon cher et véritable ami, dit Chloé sur les notes profondes de sa voix mélodieuse, soyez sans inquiétude pour la duchesse et pour la journée de demain. Elle est en sûreté, je le garantis sur ma vie. Elle ne sera la victime de personne. En mettant les choses au pire, elle ne fera qu'une expérience utile. Ainsi donc, adieu ! Le ciel à l'occident s'incline comme une guirlande de fleurs privées d'eau, négligées par la maîtresse qu'elles ont embellie. Souvenez-vous de cette scène, souvenez-vous que nous nous quittâmes ici, et que Chloé vous souhaita le bonheur qu'elle ne pouvait vous offrir parce qu'elle appartenait à un autre monde, et qu'elle avait son histoire écrite tout entière jusqu'au dernier trait, bien avant que vous la connussiez. Adieu ; adieu, pour de bon, cette fois !

M. Camwell se mit en travers de son chemin.

— Soyez aveugle, soit, dit-il ; mais vous ne resterez pas sourde aux paroles que je vais vous faire entendre. Je renonce à ce peu de considération que vous avez pour moi et que j'ai gardé comme un trésor. Haïssez-moi ! Mieux vaut encore être haï de vous que de me soustraire au devoir ! Demain matin, à l'aube, votre duchesse sera loin. Je suis absolument certain de ce que j'avance, interrogez-la plutôt.

Tous le mépris que les violents battements de son cœur lui permettaient de témoigner, Chloé l'exprima dans les accents de sa voix mal assurée.

— Je vous prie de me dire, Monsieur, comment vous avez acquis cette certitude que vous êtes si fier de posséder ?

— Je l'ai ; que cela vous suffise. Je vous donnerai même

des détails. Sa voiture à lui est commandée à l'heure que je vous dis. La femme de chambre de la duchesse est déjà partie et l'attend à un endroit par où elle doit passer en s'enfuyant.

— Leurs domestiques sont à votre solde ?

— Affaire d'éventer la mine. Il faut creuser dans la boue pour tenir tête aux imposteurs. Vous, Madame, vous avez préféré user d'une délicatesse excessive, et vous m'avez contraint d'employer des procédés vulgaires, odieux, si cela vous fait plaisir — pour défendre votre bon droit. Il n'est pas trop tard, vous pouvez encore sauver la duchesse, et la ramener au sentiment de l'honneur.

— J'ai peine à croire que le colonel Poltermore manque ainsi à l'honneur.

— Pauvre colonel Poltermore ! Vraiment son rôle est usé. N'êtes-vous pas honteuse, Chloé ?

— J'en ai trop écouté, répliqua-t-elle.

— Partez donc, si c'est votre bon plaisir.

Il s'écarta ; elle passa devant lui, fit quelques pas, rapidement, dans la demi-nuit crépusculaire ; puis s'arrêta, contint les battements de son cœur, se tourna douloureusement vers lui, étendit les bras et se laissa enlacer et embrasser.

Comme il lui demandait pardon au milieu même de ses transports et de ses embrassements, poussé par la longue habitude d'un respect auquel il n'avait jamais manqué, elle lui dit :

— Vous ne volez personne.

— L'amour fidèle, s'écria-t-il, a donc sa récompense ! Suis-je bien le même homme que j'étais il y a une minute ? Vous êtes là ; je vous tiens embrassée et je doute que je sois moi. Ou bien est-ce vous qui êtes l'esprit de Chloé ?

— Elle est morte et vient vous visiter.

— Reviendra-t-elle ?

Chloé, accablée de langueur, ne pouvait articuler une réponse.

L'intensité du bonheur qu'elle donnait en restant où elle était sans même parler charmait ses sens. Le givre les avait enveloppés longtemps. Ils s'éveillaient en se réchauffant et elle songeait... La saveur douce de cette récompense accordée à la fidélité, et la saveur étrange de son infidélité à ses

sentiments intimes se révélaient en même temps à elle.

Alors elle se dit qu'elle devait être bien froide pour réfléchir à l'instant où un bras fort et une bouche ardente la pressaient. Elle se dit que ses sens étaient peut-être réellement morts ; et qu'elle était un esprit qui visitait le bon jeune homme pour le consoler. Ce sont là les sentiments qu'éprouvent les esprits, pensait-elle. Et ce que nous appelons le bonheur dans l'amour est l'union de l'extase et de la complaisance. Une autre pensée lui transperça le cœur comme un trait mortel : « Pour eux deux, il n'en est pas ainsi. Pour eux, ce sera l'extase jointe à l'extase. Chacun recevra et donnera le bonheur en parts égales. » Un frisson de jalousie secoua son organisme. Elle se servit de l'acuité de ce sentiment pour attirer encore une fois le jeune homme avec ferveur contre sa poitrine; alors, se dégageant doucement, elle dit : « Vous ne prenez le bien de personne. Et maintenant, cher ami, promettez-moi que vous ne le trahirez pas auprès de M. Beamish.

— Chloé, avez-vous voulu m'acheter ?

— Je ne désire pas qu'on aille l'inquiéter de cela.

— La duchesse, vous ai-je dit...

— Je sais; mais Chloé vous donne sa parole qu'elle veillera sur la duchesse et mourra pour la sauver. C'est un serment que je prête. Vous avez entendu parler de certaines dispositions prises par eux. Je vous dis qu'elles ne mèneront à rien; cela n'arrivera pas. Je vous assure que je suis réveillée, mon ami, j'y vois aussi clair que vous. Quant à ces.... Après tout ce qui m'est arrivé, pouvez-vous supposer que j'aie un regret ? Mais je l'aime et je suis responsable d'elle : si elle court un danger, fiez-vous à moi, il n'y aura pas de catastrophe. Je le jure, et maintenant adieu. Il y a un souper ce soir. On demandera des vers de Chloé, et il faut qu'elle se chante à elle-même quelques minutes pour faire lever l'inspiration. Séparons-nous donc et, à cause d'elle, évitez-la. Ne venez pas au souper, ni dans les salons, nulle part où vous pourriez la rencontrer. Non, vous ne prenez le bien de personne, » dit-elle d'une voix dont le tremblement léger fit courir en lui une sensation délicieuse. « Mais je pense que le souvenir pourrait me faire rougir; et je préfère que vous restiez absent. Adieu. Je ne vous demande pas de m'obéir au delà de ce soir. Votre parole?

Transporté au comble de la béatitude, il la donna et elle s'enfuit.

CHAPITRE IX

Il faisait sombre comme Chloé s'en allait en cheminant à travers les ajoncs. Elle tira de son sein le cordon de soie et ses doigts le parcoururent. « Je n'ai pas le droit de vivre, » dit-elle. Il était noué en sept endroits. Elle avait attendu sept ans le retour de son fiancé; elle fit le compte de ses années en les chiffrant par périodes de sept. Le fatalisme l'avait soutenue durant l'absence du bien-aimé et la possédait fortement à cette heure. C'est lui qui la faisait parler lorsqu'elle disait: Il viendra.

Il est venu, murmura-t-elle, la main arrêtée sur le premier nœud. Elle n'avait pas la force d'en détacher son doigt. L'incident marqué par ce nœud était gravé dans son cerveau en caractères d'un rouge sombre. Ils ne se lisaient ni par les yeux, ni par l'intelligence. Mais elle revivait véritablement cette heure dont elle avait consigné le souvenir. Les mêmes impressions lui revenaient avec la netteté et la précision de ce qui appartient à ce monde, sauf celle de la lumière du jour. Elle éprouvait la double sensation de n'être plus éclairée et d'y voir mieux qu'auparavant. Tout lui disait qu'elle y voyait mieux que les autres. Elle voyait aussi à quel moment il était désirable qu'elle cessât de vivre.

Sort infortuné que le sien! Car elle avait le don d'une imagination poétique, et son cœur vibrait à toutes les émotions de la femme qui l'avait supplantée; elle sentait elle-même la fascination que l'autre subissait de la part de l'infidèle.

Dès la première fois qu'elle les avait vus ensemble, elle avait compris qu'ils n'étaient pas sans se connaître. Elle les plaignit de dire des paroles fausses; et lorsqu'elle fit vœu d'entraver le cours du mal, ce fut sans aucun sentiment de rivalité, à seule fin de sauver une créature plus jeune qu'elle et femme aussi. Elle témoigna toujours dans ses rapports avec eux une fière générosité qui surpassait la bonne grâce. Tout ce que son âme contenait d'égoïsme s'employa dans la jouissance de son mois unique d'illusion fortement voulue.

Elle n'avait lésé personne en se prêtant aux baisers de M. Camwell, non point même son corps, qui gardait toute sa pureté. Car le jour où ce premier nœud fut fait, elle se livra à

son destin final ; dès lors, elle était devenue un sac de poussière.

Les autres nœuds du cordon servaient à marquer des faits vérifiés ; mais le premier lui rappelait un soupçon. Il était par là le plus précieux, celui qui donnait la plus complète certitude. Ce qu'il racontait venait de ce monde obscur de l'au-delà, où toutes choses sont connues. Elle en avait la conviction. Son état depuis ce moment lui en était une preuve de plus. Elle se sentait enveloppée de ténèbres et épuisait ses dernières ressources vitales dans l'effort de feindre un bonheur enfantin. Elle faisait durer pour le produire l'émotion intense, douce et amère à la fois de cette minute où, revoyant enfin son bien-aimé, elle sentit sa perfidie envers l'âme qui se fiait à lui, comprit qu'elle avait vécu et que le refuge qui s'offrait à elle était le royaume aimable de l'insensibilité. Ce qu'elle éprouva ressemble peut-être à la joie qui est permise aux damnés.

Avec une humilité tragique, elle fut reconnaissante de la blessure dont elle mourait. Sans cela, je ne l'aurais pas revu, se disait-elle : celui qu'elle aimait ne serait pas revenu auprès d'elle, s'il n'en eût recherché une autre.

Elle lui pardonnait de subir l'attrait de cette belle plante, enlevée aux champs ; elle pardonnait de même à la femme. « Lorsque je le vis pour la première fois, il me sembla aussi beau qu'à elle. Pour lui j'en aurais peut-être fait autant. »

Bien loin, dans une salle illuminée de l'Ouest, les siens lui faisaient des signes de reproche. Ils lui apparaissaient nettement comme de menus objets, silhouettes rapetissées, taillées dans de l'acier. Elle ne pouvait éprouver de sentiment très chaud à leur égard ; ils étaient trop infimes ; et un océan qui l'avait submergée creusait un abîme entre elle et eux.

De ce côté-là, un certain *rhaiadr* blanc lui inspirait seul des sentiments chaleureux, un rhaïadr qui sortait en bondissant du nuage dégonflé et sautait par-dessus les rochers couverts de branches. C'est là qu'enfant elle escaladait et rêvait. Elle rêvait aux jours à venir, aux brillantes couleurs. Aujourd'hui, son âme était plus enfantine. Elle voyait l'eau du fleuve s'étaler en nappes ; elle sentait le goût de l'écume ; assise auprès du torrent, elle s'emplissait de la vision du paysage ; comme l'agneau elle n'était troublée par aucun espoir, diffé-

rente de l'enfant en cela seulement qu'elle savait avoir déposé le fardeau de la vie, se trouver sur le chemin de son pays et près de gagner le repos. Elle entendait les siens causer; ils babillaient sans fin dans la cascade. La vérité résidait avec eux, et la sagesse. Comment donc prétendre, elle, à aucun droit de vivre? Déjà elle n'avait pas de nom, moins vivante qu'une pierre funéraire. Car qui était Chloé? Les parents de Chloé pourraient passer auprès de sa tombe, sans verser de larmes, sans faire de morale. Ils avaient prophétisé sa perte. Elle entendait leurs prédictions chantées dans le bruit des eaux; elle les voyait courir vers la plaine, apportant cette révélation au monde.

En pensant à eux, elle trouvait facile d'accomplir la chose encore ignorée de tous.

Au pied de la colline, les lumières de la ville faisaient une ligne de points, serrés par endroits, espacés ailleurs. Elles appelaient Chloé à son devoir : une fois encore, il fallait se montrer la plus gaie parmi tous ceux qui respiraient aujourd'hui et dont le cœur demain continuerait à battre.

CHAPITRE X

La grande soirée avec dîner, destinée à célébrer la réconciliation de M. Beamish et de la duchesse Suzanne, prit fin sur les minuits. Dehors l'air était doux, le ciel pur, les dames, en un babil argentin, disaient leur plaisir, embrassant Chloé dans un élan de reconnaissance. Et leurs cavaliers, naturellement, de s'écrier que Chloé était heureuse entre tous les mortels. La duchesse voulut rentrer à pieds. Elle paraissait excitée et son langage se ressentait de ses origines; mais elle était dans tout l'éclat de son opulente et charnelle beauté.

— J'étoufferais en chaise; c'est bon pour les bêtes de se laisser enfermer dans leurs stalles.

En disant ces mots, elle faisait aller son éventail, ses jupes, avec leurs montures arrondies, somptueusement déployées autour d'elle. Elle avait à ses côtés le colonel Poltermore, vaincu et captif. Ce particulier se plaisait à placer des mots habiles, qui servaient tantôt de poudre, tantôt d'allumette pour enflammer la duchesse.

— Le suis-je? l'entendit-on s'écrier. Et des soupirs extraor-

dinairement profonds s'échappaient de sa poitrine, soupirs de coquette qui joue aux grands sentiments.

A un autre moment, elle lança ces mots:

— Croyez-vous donc que je voudrais?

Les lueurs qu'elle projetait par ses réponses sur la tactique du colonel amusaient fort le groupe qui marchait en arrière, groupe composé de deux grandes dames de très haut rang, de Caseldy, M. Beamish, un lord et Chloé.

— Halte là, Monsieur! s'écriait une voix, celle de la duchesse. Qu'entends-je? je refuse de vous écouter. Je ne puis. Assez! Je ne dois pas.

Ainsi parlait-elle; mais sa tête se penchait comme le navire incliné d'un côté. Elle prêtait, bien qu'avec réticence, sa chaste oreille et se livrait au charme du murmure séducteur.

Le lord laissa partir un éclat de rire. On avait bu beaucoup de vin et chanté un grand nombre de ces chansons que la boisson fait monter aux lèvres. Et nos amateurs de nature à minuit devaient excuser tout ce qui vient de la nature.

Les deux grandes dames, averties par le rire bruyant du gentilhomme, prétendirent que M. Beamish les accompagnât pour prendre congé de Chloé et de la duchesse Suzanne.

Comme il arrive d'habitude, les couples s'entremêlèrent au moment des adieux. Et la duchesse put glisser ces mots à Caseldy:

— Est-ce que je m'en suis bien tirée?

Il loua la perfection de son jeu et ajouta:

— Rappelez-vous qu'à trois heures je serai à votre porte.

— Mon cœur en saute jusque dans ma gorge, dit-elle.

Le colonel Poltermore eut encore le privilège de faire avec elle les quelques pas qui l'amenaient devant son hôtel.

Caseldy marchait aux côtés de Chloé. D'abord silencieux, il commença ainsi:

— Je n'ai pas encore fait mention...

— S'agit-il de cet argent? N'en parlons pas pour ce soir, répliqua-t-elle.

— Tout ce que je puis dire, c'est que mes avoués ont reçu mes instructions. Mais ce n'est pas à eux à vous remercier. Si sévèrement que vous fassiez l'examen de mes fautes, ne me prenez jamais pour un ingrat. Vous avez toujours été au-dessus de toutes les autres femmes dans mon estime. Et mon opi-

nion ne changera pas. Vous êtes trop au-dessus de moi. Je crains d'être un composé de mauvaises qualités. Ma réputation n'est pas irréprochable sur le continent. Je commence à me connaître, et en me comparant à vous, chère Catherine...

— C'est à Chloé que vous parlez, dit-elle. Catherine est ensevelie. Il ne lui en a pas coûté de mourir. Elle est en poussière aujourd'hui.

Son compagnon poussa un soupir.

— Les femmes ne se font aucune idée des tentations auxquelles nous sommes exposés.

— Je vous absous en toutes vos erreurs, Caseldy. Souvenez-vous-en toujours.

Il soupira profondément:

— Vous avez le cœur d'une chrétienne.

— Je suis arrivée au contraire à la conclusion que j'ai un cœur de païenne.

— Quant à moi, reprit-il, je suis fataliste. Durant toute ma vie, j'ai vu ma destinée s'accomplir. Il arrive ce qui doit arriver, nous n'y pouvons rien changer.

— J'ai entendu parler d'un homme qui mourut d'une indigestion qu'il avait prévue, et même annoncée, tout en accordant à sa convoitise un dernier morceau.

— Il y était poussé.

— Oui, par une force intérieure.

Caseldy donna son assentiment. Ses facultés étaient obscurcies. Il aurait approuvé avec force signes et soupirs à l'appui une image plus grossière encore et plus grotesque.

— Oui, reprit-il, nous sommes poussés par des mains étrangères.

— On aime à se le dire. Dites-le-vous demain en pensant à moi, voulez-vous? dit Chloé.

Il le lui promit avec empressement, car il ne demandait qu'à être jugé lui-même d'après ce principe.

Leurs adieux n'eurent rien de particulier. Les jolies formalités d'usage s'accomplirent devant la porte; et les deux messieurs se retirèrent.

— Il fait encore complètement nuit, dit la duchesse Suzanne en regardant le ciel.

Elle monta l'escalier et s'effondra dans un fauteuil de la chambre où dormait Chloé et qui précédait ses appartements.

Elle se plaignait de ne pouvoir se tenir debout. Puis elle demanda l'heure et poussa involontairement un soupir étouffé, le cœur lui battait de plus en plus fort. Elle se leva brusquement, alla d'un pas rapide à sa chambre, en disant que son malaise provenait sans doute de sommeil.

La chambre à coucher donnait sur le boudoir, ainsi que celle de Chloé ; et on arrivait au corridor de l'escalier par cette pièce qui occupait la longueur des deux chambres à coucher. Elle y entra et ouvrit toute grande la fenêtre pour la refermer immédiatement ; elle ouvrit et ferma la porte, revint dans sa chambre et appela Chloé, qu'elle pria de lui faire la lecture. Chloé cita quelque titre de poésies d'un effet calmant. La duchesse d'abord choisit des sermons, puis les écarta.

— Nous sommes tous de si grand pécheurs, dit-elle. Il ne faut pas s'en faire de chagrin le soir à de pareilles heures.

Chloé proposa des livres de poésie.

— Je ne les comprends pas, excepté quand ils parlent d'alouettes, de boutons d'or, de champs et de moissons. Et tout cela n'est pas l'affaire d'une femme qui se sent en feu.

— Avez-vous la fièvre, Madame ? dit Chloé.

— Oui, Madame, j'ai la fièvre, répondit la duchesse d'un ton vif.

Puis, se ressaisissant, elle ajouta plus doucement :

— Non, Chloé, je n'ai pas la fièvre. Seulement l'air que l'on respire ici est très excitant, comme dit le docteur. On m'a fait boire du vin ; et j'ai joué avant de souper. — Oh ! mon argent ! Je me disais toujours que je n'avais qu'à m'en procurer d'autre, mais maintenant....

Elle soupira.

— Enfin, il y a mieux en ce monde que l'argent. Vous le savez bien, chère, n'est-ce pas que vous le savez ? Dites-le-moi. Je souhaite votre bonheur. Vous saurez comprendre que je le souhaite. Je voudrais que tout le monde puisse être heureux.

Elle se mit à pleurer et dit qu'un peu de musique la calmerait.

Chloé étendit la main pour prendre sa guitare. La duchesse Suzanne écouta quelques notes, puis elle s'écria que son cœur s'attendrissait trop. « Tout ce que nous aimons beaucoup est entouré d'une barrière avec un écriteau pour nous interdire de passer. Aussi il y a tant de gens dans le monde ! gémit-elle

Ne jouez plus, chère. Posez cet objet, s'il vous plaît. Vous êtes douée comme pas une. Ils le disent tous. Je voudrais être... Les jolies femmes s'emparent des hommes et les femmes de talent les gardent. Je l'ai entendu dire ici, dans ce maudit endroit. Cela m'ouvre de jolies perspectives à moi, pauvre sotte! Car je sais bien que je suis sotte.

— Le duc vous adore, Madame.

— Pauvre duc! Laissez-le tranquille. Ce qu'il a l'air malheureux quand il dort avec la bouche *comme cela* — et son menton de bébé. Il a l'air de rêver d'un sifflet de deux sous. Il n'aurait pas dû me laisser venir ici. Parlons de M. Beamish. Vous lui manquerez bien, Chloé!

— Je le sais, dit Chloé tristement.

— Si vous vous en allez, chère.

— Je vais m'en aller.

— Pourquoi le quitteriez-vous, Chloé?

— Il le faut.

— Et cette pensée vous rend malheureuse. Voilà!

— Oui.

— Pour sûr, vous n'êtes pas obligée de le quitter.

Chloé leva les yeux sur elle.

La duchesse détourna la tête.

— Pourquoi n'êtes-vous pas gaie comme au souper, Chloé? Avec lui, vous vous épanouissez comme une fleur lorsque le soleil sort de derrière la colline ; vous êtes légère comme une alouette au frais matin, ou comme moi, lorsque je ne pensais à rien. Oh! voici l'aube — et j'ai sommeil. Je me sens stupide dans mes beaux atours à cette heure, les oiseaux vont bientôt se mettre à chanter et moi qui suis prête à tomber! Il faut que j'aille me déshabiller.

Elle se jeta dans les bras de Chloé, l'embrassa en hâte, en se disant morte de fatigue et la congédia.

— Je n'ai pas besoin que vous m'aidiez. Je sais m'en tirer toute seule. Suzanne Barley savait bien se déshabiller! Vous pouvez fermer la porte; je n'aurai pas peur ce soir. Je suis trop lasse.

— Encore un baiser, dit Chloé tendrement.

— Oui, encore un, et la duchesse lui tendit la joue — mais je suis si fatiguée que je ne sais pas ce que je fais.

— Votre conscience ne portera pas le poids de votre action, répondit Chloé, en l'embrassant avec chaleur.

Elle se retira là-dessus et la duchesse ferma la porte et poussa le verrou avec précipitation.

— Je suis trop fatiguée pour savoir ce que je fais, se dit-elle, tandis que, debout, les yeux fermés, elle suivait certaines pensées. Son sein se soulevait.

Ses regards allaient du lit à la pendule. Elle pouvait encore s'étendre dans le lit et voguer tranquillement vers le jour, tout écueil évité. Prendre ce parti lui parut doux et souhaitable, l'espace d'une minute. Mais bien vite, il lui sembla que ce serait choisir une vie vieillotte, sans nouveauté, une vie de fin d'automne, glaçante, qui n'aurait pas de but, qui ressemblerait à un être édenté et affamé à la fois. Le lit qui offrait un sommeil innocent la repoussait et elle se tourna vers la pendule.

La pendule était effrayante : la main qui marquait l'heure, le doigt qui suivait la marche des minutes lui commandaient de se préparer activement et lui inspirèrent des réflexions sur la douceur du repos dans son lit. Après avoir posé la lampe près de la pendule pour regarder l'heure à volonté, elle s'étendit toute habillée afin de faire croire qu'elle s'était couchée. Elle pensa encore qu'il faudrait qu'on l'entendît marcher dans la chambre, comme si elle se déshabillait; et, quittant le lit, elle alla regarder de près la pendule criminelle. Pas d'erreur : plus qu'une heure et vingt minutes! pas même le temps nécessaire à ses divers préparatifs, quoique sa femme de chambre eût, il est vrai, emballé les objets indispensables et emporté une malle. Mais il fallait encore changer de robe et de chaussures ; et puis jouer à cache-cache avec toutes les fluctuations de son esprit ; procédé dont usent les femmes de son tempérament en guise de potion calmante avant un pas fatal. A force d'hésitations, elles épuisent tous les scrupules et le sang reprend son cours normal.

La duchesse songea qu'à cette heure si proche du moment convenu son sort était décidé. Heureuse d'être arrivée à une conclusion, elle se jeta toute en émoi sur le lit et s'étendit, son duc auprès d'elle. En effet, sa tête se mit tout de suite à travailler. Elle l'examina sévèrement, détaillant ses torts minutieusement, comme eût fait un moraliste enclin à l'indulgence envers le sexe féminin. Elle sauta hors du lit, d'un

bond, pour fuir son seigneur après l'avoir évoqué ; se figurant à demi qu'il était présent en réalité, elle ne se recoucha plus. Une vie calme lui semblait plus insignifiante qu'un gros livre élégamment rélié, sans texte et sans image à l'intérieur. La vision qu'elle en avait, bien différente de celle que lui suggérait le tictac de la pendule, déchaîna une tempête en elle ; elle brûlait de s'enfuir.

Cependant elle eut soin de froisser un oreiller et de défaire les draps, comme pour dire à tout le monde qu'elle les avait chauffés et que son départ n'était pas prémédité. Ensuite elle ôta sa robe. Il est temps encore de ne pas partir... il est encore temps, disait-elle tout bas à mesure que sa toilette avançait. Et elle faisait à propos de sa destinée singulière des réflexions morales qu'elle mettait dans la bouche d'un spectateur. « Elle fut élevée d'un coup au premier rang et d'un coup descendit au dernier. »

— Mais l'amour la guidait, chuchotait Suzanne.

Fascinée par de roses visions d'amour, elle acheva ses préparatifs en y mettant un soin et une attention qui valaient bien le calme d'un esprit parfaitement serein.

Et maintenant il ne lui restait plus rien à faire qu'à s'asseoir et attendre, ramassée sur elle-même, le visage couvert de ses mains, et à compter les coups de la pendule, qui disaient : Oui — non ; fais-le — ne le fais pas ; fuis — reste ; fuis — fuis ! Elle crut entendre remuer... Quoi d'étonnant à ce qu'elle se l'imaginât : son cœur battait si affreusement !

Elle pensa que Chloé dormait paisiblement. Comme elle l'enviait ! Il lui était encore possible d'être aussi heureuse qu'elle. Pourquoi pas ? Mais quelle sorte de bonheur aurait-elle ? Elle le comparait à celui d'un mort dans sa tombe et recula de dégoût.

Suzanne se mit devant la glace pour contempler la cause de tant de troubles et de méfaits. Elle étira ses bras en bâillant languissamment et non sans grâce ; et un frisson d'extase la parcourut à la sensation de deux bras amoureux qui enlaçaient sa taille et qui la prenaient pendant qu'elle était sans défense. Car cela arriverait à coup sûr, pensait-elle. Elle tira de sa bourse une bague de diamant, qu'il lui avait donnée, y mit un baiser, l'enfila à son doigt et l'en ôta pour la remettre encore et l'y laisser. Ne pouvait-elle la porter désormais sans crain-

dre les questions importunes et les regards vertueux? A présent.... oh! délicieux à présent! Elle appelait les heures — déjà elle se voyait emportée au galop des chevaux.

L'heure grave et terrible sonna. La pensée hésitante elle se leva résolument. Un instant des pieds s'arrêtèrent. Non, dit-elle avec fermeté. Mais la pendule était son maître; la pendule était son amoureux et son maître. Obéissante, elle réussit à gagner le boudoir, en se donnant pour prétexte qu'elle allait seulement voir à la fenêtre de la façade si le jour paraissait.

Oh! cette vague lueur qui envahit le flot descendant des ténèbres, comme elle la connaissait bien!

Les maisons s'y dessinaient en reprenant leur aspect réel et matériel de la veille. Il lui semblait étrange de les voir à la place des spectacles familiers, champs paisibles, haies brunes et silhouettes d'arbres. On eût dit qu'elles n'étaient pas éveillées. On voyait seulement se dresser leurs formes, et la clarté du jour naissant, tout en se répandant sur les choses, donnait la sensation d'un grand vide.

Le cœur de Suzanne était habile pour accuser le duc, tandis qu'elle évoquait les libres espaces et les campagnes innocentes, auprès du tableau si différent qui s'esquissait sous ses yeux. Oui, cette aube était celle d'un vilain endroit, qu'on n'aurait jamais dû lui permettre d'habiter. Mais que faisait-il donc, celui dont elle attendait la venue? Le voici... Un homme, le visage enveloppé dans son manteau, parut au coin d'une maison. C'était lui! Elle sentit son cœur se glacer; mais tous ses membres étaient tendus sous l'empire d'une seule pensée : laisser derrière elle la maison, aller à l'air, respirer, et puis, — elle se le figurait déjà — s'évanouir entre les bras protecteurs. A en croire ses sens, la maison était en feu et lui criait de fuir.

Elle marcha délibérément, le pied sûr dans l'obscurité, longea la muraille, manqua broncher contre un tabouret et gagna la porte. Là elle eut beau avancer la main, elle ne put se guider par le toucher. Car bien qu'elle dût être tout près de la sortie, il y avait devant elle un obstacle qui ne pouvait être de bois et il semblait que la porte ne fût ni fermée, ni ouverte. Elle ne pouvait trouver le bouton de la serrure; quelque chose le couvrait. En réfléchissant, elle pensa que ce quelque chose devait être un vêtement, une robe de chambre. Avec ses doigts elle sentait de la soie; elle distingua comme

une longue masse suspendue et se mit à tâter machinalement et avec grand soin, anxieuse de passer sans faire de bruit. « C'est Chloé, surtout, que je ne voudrais pas éveiller », se dit-elle. Une peur affreuse l'envahit que la porte ne grinçât. Elle en était là de ses inquiétudes, lorsque la main qui tâtait se mit à trembler, ses yeux se dilatèrent, sa gorge se serra, elle se sentit étouffer. L'effort qu'elle fit pour reprendre haleine l'empêcha de penser clairement, bien qu'elle se remît à tâter, qu'elle pinçât, tirât l'objet, prête à rire, prête à pousser des cris. En levant la tête, elle voyait, penchée tout d'un côté, au haut de l'objet mystérieux, une tache blanche, ovale. Etait-ce bien une main qui avait pris la sienne ? Un bras ! il y avait un bras ! elle le saisit en croyant qu'il se cramponnait. Elle le tira pour se dégager de son étreinte ; désespérément, elle tira et un paquet s'abattit sur le sol. Dans un transport de ses nerfs surexcités, elle comprit tout à coup qu'un corps humain mort était tombé sur elle.

A quatre heures moins un quart, par un matin d'été, comme le relate M. Beamish en parlant de la dernière fois qu'il joua un rôle dans l'histoire de Chloé, une voix de femme retentit en trois cris consécutifs, perçants, horribles. Il les entendit au moment où il franchissait le seuil de sa maison. Dix minutes auparavant, le jeune M. Camwell l'avait fait mander par son laquais pour motif urgent. En arrivant dans la rue où habitait la duchesse Suzanne, M. Beamish aperçut aux fenêtres un grand nombre de têtes en bonnet de nuit. La maison de la duchesse était ouverte ; mais on n'y voyait personne. Il aperçut encore deux messieurs, l'épée nue, dans une attitude rien moins que bienveillante. Il supposa qu'ils avaient effrayé la duchesse en se livrant à quelque rixe bruyante ; ou peut-être sa camériste. En tous cas, de toutes les femmes la plus incapable d'employer les armes féminines, dans une heure d'effroi ou de danger, c'était Chloé ; les cris à coup sûr ne venaient pas d'elle.

M. Beamish s'approcha des deux adversaires, qui étaient M. Camwell et le comte Caseldy. M. Camwell, en le voyant, rengaîna son épée et déclara son œuvre à lui terminée. Caseldy était convulsivement agité par la fureur au point qu'il y avait quelque péril à s'interposer. Non content d'avoir

donné et reçu quelques bottes, il rugissait qu'il voulait le sang de son ennemi.

Le veilleur de nuit était introuvable. Bientôt toutefois des boutiquiers et leurs commis vinrent au secours de M. Beamish pour rétablir l'ordre, malgré la colère de Caseldy et les provocations que lui lançait le jeune Camwell et « auxquelles, fait observer le chroniqueur, il n'était pas facile de résister ». « Je savais que la partie ne serait pas très égale, c'est pourquoi je vous ai fait appeler, » dit M. Camwell à M. Beamish. Celui-ci fut d'autant plus étonné de ces paroles qu'il connaissait la valeur et le courage du jeune homme. Il croyait que la querelle des deux jeunes gens était la cause de l'alarme donnée, et que les charmes de Chloé avaient suscité quelque rivalité entre eux. Il allait distribuer ses admonestations et ses reproches en parts égales, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit avec violence devant eux. La maîtresse de l'hôtel, les mains jointes et les bras tendus, les implora de monter auprès de cette pauvre dame.

— Oh ! elle est morte, morte, morte !

Caseldy, l'écartant, se précipita.

— Morte? Que voulez-vous dire, ma brave femme? demanda M. Beamish, fort incrédule, avec un léger sourire.

Elle répondit au milieu de ses lamentations :

— Morte, pendue — à la porte ! Oh !

Le jeune Camwell se serrait les tempes de ses mains et invoquait le Créateur. Ils arrivèrent au haut de l'escalier, comme Caseldy sortait du boudoir.

— Laquelle? dit Camwell interrogeant son expression.

— Elle.

— La duchesse? s'écria M. Beamish.

Mais Camwell pénétra dans la chambre. Il n'avait plus rien à apprendre après cette réponse.

Le corps, étendu sur le sol, était recouvert d'un drap.

Le jeune homme se laissa tomber et s'étendit à ses côtés, le visage tourné vers la terre.

— Jusqu'à ce jour où j'écris après quinze ans écoulés la fièvre de cette heure tragique fait courir le sang dans mes veines, raconte M. Beamish. Je vois toujours, sous le linceul, la forme voilée de la femme admirable entre toutes qui eut le cœur brisé par un homme sans foi et qui consacra sa vie ruinée à arrêter

une âme plus faible que la sienne sur a voie de la perdition. Elle avait demandé au ciel qu'elle atteignît par sa mort le but qu'elle poursuivait en mourant. Sa prière fut amplement exaucée. Elle est morte pour sauver.

On trouva sur sa table à toilette une lettre qui m'était adressée et qui ne devait pas être lue par les personnes les plus directement mêlées à son histoire. Elle y écrit, la prévoyant d'avance, toute la confession de la malheureuse duchesse. Elle dit : « La duchesse vous avouera sincèrement qu'elle a vu l'amour d'assez près. » C'est exactement ce que la pauvre femme me dit tous les jours jusqu'à l'arrivée de son lord. Il vint conduire le deuil et veiller sur la santé dérangée de la duchesse aussi longtemps que son état l'empêcha de l'emmener. Elle répétait constamment, du moins lorsqu'elle causait avec moi : « Plus d'amour. »

Et à en juger par la façon dont elle se comporta envers son duc, ces paroles étaient sincères. Elle disait se sentir transpercée par le regard de Chloé à chaque fois qu'elle se remémorait ses paroles.

La fin de Chloé ne produisit pas moins d'effet sur l'infidèle. Il était du cortège qui se rendit à la tombe. Il n'adressa la parole à personne.

Un petit écrit portant ce titre : « Mes raisons de mourir », contient un vers, où nous voyons qu'elle a voulu veiller à la sécurité de M. Camwell.

> Je meurs parce que mon cœur est mort.
> Pour garder une âme du péché, je meurs.
> Je meurs afin que le sang ne soit pas versé.

Elle avait craint, dans ses sages prévisions, qu'il se mît sur la route des fugitifs pour les arrêter, résolu à disputer le passage à l'infidèle, quoique incapable, il le savait lui-même, de lutter contre un adversaire exercé à l'étranger aux jeux de l'épée. Se souvenant que M. Camwell lui avait demandé l'écheveau noué, elle nous prie de l'enlever à son cou et de le lui donner.

M. Beamish s'accorda la satisfaction de composer des vers sur la tombe de Chloé. Ils sont de nature à refroidir l'émotion. Mais songeons que lorsqu'un homme, très sensible en règle générale au ridicule comme à l'à-propos des choses, se montre indifférent à l'opinion, le sentiment qui le pousse à

sortir de la réserve et à se montrer au naturel doit être sincère. Les bégaiements de ce mortel peuvent contenir quelques-uns des accents du poète, même si nous sommes obligés d'admettre qu'en citant ses vers on détruirait notre émotion.

G. MEREDITH.

Traduit de l'anglais par MARGUERITE YERSIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LVII. — Dieux et Martyrs.

M. DESMAISONS. — Eh bien, vous avez le livre ?

M. DELARUE. — Je suis arrivé trop tard.

M. DESM. — C'est dommage.

M. DEL. — Pour moi, j'en ai rêvé toute la nuit et depuis ce matin je ne décolère pas que ce soit aujourd'hui dimanche. Demain, à sept heures, je serai chez Alcan.

M. DESM. — Faites-m'en porter un aussitôt.

M. DEL. — Je viendrai moi-même.

M. DESM. — Cela sera très aimable.

M. DEL. — Nous passerons une bonne journée. Hein ! quelle nouvelle !

M. DESM. — Lui-même, mon cher, Lui-même ! Et sous le nom de Monod. Un huguenot émancipé me donna hier soir quelques renseignements.

M. DEL. — Dites vite.

M. DESM. — Oh ! fort imprécis. Enfin, il se souvient de l'avoir vu et entendu. Grande barbe blanche, il prêchait, probablement sur soi-même. Après, des femmes vinrent l'adorer et lui baiser les mains.

M. DEL. — Enorme !

M. DESM. — Ce Monod, né à Copenhague, je crois, en 1800, se fit pasteur, vint à Paris et reçut un beau jour la révélation qu'il était Jésus même incarné pour la seconde fois. La mère Monod avait été, comme la femme de Joseph, l'objet des complaisances du Saint-Esprit. On ne sait pas bien comment le père Monod accueillit cette visitation secrète. Il est probable qu'il n'en sut jamais rien, car il continua de s'adonner avec ferveur au devoir conjugal. Il foula, sans vergogne, les voies du Seigneur et procréa beaucoup. L'un de ces rejetons cependant était la seconde personne de la Sainte-Trinité, Dieu lui-même.

M. DEL. — Enorme !

M. DESM. — Pas plus que la première fois. Ces histoires-là, ça peut arriver à tout le monde. Jésus-Monod (c'est ainsi qu'on l'appelle) l'a fort bien démontré. Jésus-Christ, disait-il, s'est incarné en ma mère,

à Copenhague, l'année 1800 : est-ce plus extraordinaire que sa première incarnation à Bethléem, dans le ventre de Marie, l'an 754 de la fondation de Rome? Sa première mère était vierge; la seconde ne l'était pas : soit, mais qu'est-ce que cela prouve ?

M. DEL. — En effet, les goûts changent, même chez les dieux.

M. DESM. — Ne blasphémez pas. Ecoutez la parole de Jésus-Monod. Je reprends. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'après avoir voulu honorer la virginité, Jésus a voulu honorer la fécondité.

M. DEL. — Ensuite ?

M. DESM. — Je ne sais pas grand'chose de plus. Il semble, comme disait Tallemant du célèbre Arnauld, qu'il était « grand abatteur de bois ». Il se maria et, devenu veuf, s'empressa de convoler à nouveau.

M. DEL. — Oh! le dimanche! C'est irritant de n'en pas pouvoir apprendre plus long.

M. DESM. — Soyons patients. Demain nous pénétrerons joyeusement dans ces sublimes ténèbres de la bêtise humaine. Je crois qu'il devint Dieu, parce qu'il était prophète. Les prophètes sont exposés à cela. Ces fils de Dieu finissent par prendre au vrai la métaphore. C'est d'ailleurs un des penchants de l'esprit humain. *Primus in orbe Deos fecit timor*, et leur mère fut la bonne vieille Trope. Nous aussi, nous créons des dieux et aussi féroces que Baal ou Jéhovah, des dieux qui veulent leurs victimes et leurs martyrs.

M. DEL. — Jésus-Monod a-t-il eu ses martyrs ?

M. DESM. — Peut-être, ou pas encore. Mais il en aura. Les dieux frappent d'insanité leurs fidèles. Les martyrs, quelle race ! Vous connaissez le mot de Proudhon ?

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — « Après les persécuteurs, je ne sais rien de plus haïssable que les martyrs. »

M. DEL. — C'est dur.

M. DESM. — Oui, c'est dur, mais il faut être dur pour les hommes qui perpétuent l'affreuse idée du sacrifice. Il faut être inhumain pour les inhumains.

M. DEL. — Peu de personnes aujourd'hui pensent comme vous et comme Proudhon. Moi-même...

M. DESM. — Mon cher ami, je me moque parfaitement de l'opinion, même unanime. L'unanimité est un triste signe. Mais je ne l'aurais pas contre moi, en ce moment, si je parlais au peuple.

M. DEL. — Voyez cependant comme toute la presse vanta cet homme qui a perdu une main en étudiant les Rayons X et qui s'apprête à perdre l'autre, avec sérénité.

M. DESM. — La sérénité est la marque des martyrs. Ils vont les yeux rivés à une vision et rien ne les trouble. Un martyr que l'on traîne n'est plus un martyr. Il doit marcher au supplice le front

serein et défier les bourreaux par son insolence ou par son indifférence. Cela dépend des caractères. Mais quelle bêtise, quand il n'y a qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour rentrer tranquillement chez soi. Votre médecin anglais aurait montré de l'intelligence en cessant de lutter contre une force qu'il a été impuissant à comprendre.

M. DEL. —Soit. Mais on ne peut pas le trouver haïssable. « Après les persécuteurs... » Il n'y a pas ici de persécuteurs.

M. DESM. — Et la foule, la foule lâche et amusée qui applaudit à la belle agonie du gladiateur? Un martyr, mon cher, ce n'est jamais qu'un gladiateur. Il y en eut des milliers avant les chrétiens. J'y fais une différence : gladiateurs et chrétiens exerçaient un métier également dangereux.mais les uns le subissaient et les autres l'avaient choisi. Oui, mettons des nuances : on peut avoir pitié des gladiateurs. Voyons, Delarue, vous voyez-vous martyr de vos idées ?

M. DEL. — Moi ? Oh! pas du tout. D'abord, j'ai très peu d'idées. Ensuite, je n'y tiens nullement. J'ai assez réfléchi pour me rendre compte que des idées toutes contraires auraient fort bien pu m'agréer, si j'avais reçu un cerveau différent. Martyr, parce que l'on a quelques cellules de plus ou de moins dans une case que dans l'autre! Martyr! Mais je suis prêt à adorer tous les dieux, même Jésus-Monod, quitte à prendre un bain après en lisant Spinoza.

M. DESM. — Voilà de bons sentiments. Pourquoi donc défendez-vous les martyrs?

M. DEL. — Comme spectacle émouvant, peut-être. Je vois souvent de ma fenêtre des couvreurs évoluer sur la pente d'un toit fort élevé. Je les regarde avec peur, en fermant les yeux de temps en temps, avec plaisir aussi. La foule lâche et amusée... Eh bien, je crois que j'en suis.

M. DESM. — Oui, on en est toujours à quelque moment. Le martyre nous plaît d'abord comme un exercice très héroïque et très difficile, mais il s'agit de réfléchir, il s'agit de nier ses sensations, de mettre sa raison d'aplomb. Enfin, donner sa tête à couper pour défendre les idées qu'on a dans la tête?

M. DEL. — Oui, cela va un peu loin, mais c'est peut-être beau tout de même.

M. DESM. — Vous avez trouvé le mot qui concilie tout : les martyres, c'est de l'esthétique. « Point de raison ! » comme disait le P. Canaye au maréchal d'Hocquincourt. Point trop de raison, de l'esthétique, de l'esthétique...

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Thomas : *Le Poème du Désir et du Regret ;* Sansot, 3 fr. 50. — Henry Thédenat : *Quelques vers*, Plon. —Pierre Halary : *Du Vallon au Sommet ;* Alphonse Lemerre, 3 fr. — F. Ch. Caillard ; *Les Vivantes*, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 3 fr. 50.

Le Poème du Désir et du Regret. — Né à Rouen, le 13 décembre 1873, Albert Thomas est mort à Lagny, le 19 mai 1907 ; deux mois auparavant, dans un beau poème dédié à la mémoire de Charles Guérin, son ami, il saluait le jeune printemps, l'air sucré, la volupté des baisers et des pleurs et le spectacle du monde, mais c'était pour attester au disparu qui ne le pouvait plus entendre qu'il eût donné tout cela s'il eût été sûr que son œuvre, comme *le Cœur solitaire*, *le Semeur de Cendres* et *l'Homme Intérieur*, dût se perpétuer sur les lèvres plaintives des amants futurs. Il s'en est allé à son tour emportant avec lui un mystérieux trésor de poésie que nous ne connaîtrons jamais. Deux recueils étaient terminés : *le Poème du Désir et du Regret* et *le Miroir de l'heure*, qui paraîtra plus tard. En 1897 un mince livret de vers, signalé ici, *Lilas en fleurs*, annonçait déjà un interprète ému et délicat des paysages familiers. Mais pendant ces deux années, Albert Thomas avait beaucoup réfléchi sur son art ; il ne se serait plus contenté de réunir des pièces composées au hasard de l'inspiration ; il voulait donner « une œuvre d'haleine un peu longue, en tout », ainsi qu'il écrivait en janvier 1904 : c'est cette œuvre achevée quelques mois avant sa mort qu'il plaçait sous l'invocation de Charles Guérin et qui nous est offerte aujourd'hui; on aimera « ces vers simples et douloureux » comme les aimait Guérin et comme lui on leur trouvera

..... un goût de fièvre et de rosée.

Nulle préciosité ici, nulle recherche de la sensation rare ou de la phrase compliquée ; mais rien non plus du laisser-aller des élégiaques professionnels qui confondent volontiers la simplicité et la niaiserie. Le thème n'est point nouveau : c'est encore l'ancienne trilogie du désir, de la séparation et du regret ; mais les Hellènes ne se lassaient pas de revoir sur la scène les aventures d'Electre et d'Iphigénie traitées par des dramaturges différents et si l'affabulation de l'aventure sentimentale ne varie guère, elle paraît cependant aussi multiple et diverse que l'âme des hommes et des poètes : le nom des personnages ne change pas ni l'ordre apparent de leurs actes; mais il se joue autant de drames différents qu'il y a d'hommes impuissants à les redire et de poètes capables de s'y intéresser.

Albert Thomas semble avoir goûté avec une même ferveur la double forme de la beauté selon qu'elle est traduite par l'art humain ou qu'elle apparaît à qui la sait voir dans le cadre mobile des specta-

cles naturels. Les statues qui peuplent les parterres des Tuileries, les illustres tableaux du Louvre et les figurines tanagréennes furent les témoins, les confidents et les complices d'un désir qui s'ennoblit d'être associé à des images immortelles ; mais ce passé de gloire n'est pas vaine fantasmagorie ; il se prolonge dans l'heure présente et la rend plus belle :

. . . . . Mensonge !
Beau mensonge !...
Mais non, je vais près de Paris
Sur le bord de la Marne aux vertes transparences,
De fins aspects, des ponts solitaires, des anses
Où les bouleaux, les peupliers, les saules gris
Versent le même enchantement aux cœurs épris
De longues paix et de pensives nonchalances.
La violette obscure embaume le gazon;
Preste, le merle d'eau saute au bout d'une branche
Et derrière un rideau mouvant, une maison
Sourit d'un air d'accueil en sa toilette blanche
Coquettement assise au revers du coteau :
Et c'est là, dis, veux-tu, qu'abordera bientôt,
Au retour du printemps la galère vermeille,
La galère d'amour qui pour nous appareille
Dans le soir de topaze évoqué par Watteau.

Inversement, dans l'étreinte passionnée, ce n'est pas le corps seul d'une femme qui palpite entre les bras de son amant, mais

. . . . . , toutes les lignes
Tous les galbes, l'inflexion du col des cygnes,
La courbe des coteaux et le rythme des vers
Et le rythme des flots et tout ce qui voltige,
Coule, vibre, fleurit, sourit dans l'univers.
. . . . . .
Je fais ployer ton cœur souple comme une tige
Et serre la beauté du monde sur mon cœur.

Ainsi, même aux instants de fougue sensuelle et frénétique, entre les chairs liées, s'interposent d'invisibles et puissantes forces qui les séparent à jamais; si proches elles sont lointaines et distinctes et dans les soirs d'été « quand l'ombre semble bonne et fidèle » et que l'amour monte jusqu'aux étoiles avec le chant du rossignol, des pressentiments secrets dénouent la confiance trop quiète:

. . . . . Et peut-être
Déjà comme un rôdeur qui tient sous son manteau
Les noirs desseins, les fausses clefs et le couteau
A travers les jardins embaumés d'un pas traître,
Le malheur descendait la pente du coteau.

Plus tard seulement, l'amant s'avouera que, jamais, il ne crut posséder toute celle qui s'abandonnait à ses baisers :

Je n'ai pas su forcer ton intime nature
Et ton cher cœur fermé d'une triple serrure
Mes poings se sont rompus à le vouloir ouvrir.

Il le sait ; il pense se reprendre et oublier ; mais ce qui a été ne peut pas avoir été et toujours subsiste en lui l'obsédant souvenir qu'il voulût murer comme en un tombeau et qui s'évade obstinément des ombres mal closes :

Tu vis, la sève en toi monte, abondante et forte,
Car tu puises toujours aux endroits les meilleurs
De mon être et poussant une aveugle racine
Tu prends incessamment au fonds de ma poitrine
Tes sucs et tes parfums, mais tu fleuris ailleurs.

Albert Thomas s'était promis de donner « un tout » ; il fallait donc essayer de dessiner, en traits sommaires et schématiques, la construction de son œuvre. Mais ainsi s'évanouit ce qui en fait le charme propre et particulier, l'émotion profonde, l'accent de franche et sincère humanité.

D'Albert Thomas, qui fut un vrai poète, d'autres poèmes seront publiés bientôt, plus apaisés et parfois d'une ample et grave joie ; dans *la Méditation d un jour des morts*, c'est une leçon de courage qui pour lui montait des tombes :

Il faut vivre, ô mortels ; il faut vouloir la vie,
Il faut goûter au long de la route suivie
Les formes, les couleurs, les sons mélodieux
Afin que, l'esprit riche et la chair assouvie
Vous mouriez sans regrets, emportant dans vos yeux
Les plus tendres rayons des soleils de novembre,
La grâce des coteaux couleur de miel et d'ambre
Que la brume fait onduler au fond des cieux.

Quelques vers. — H. Taine, pour se distraire, composa, en l'honneur des chats, quelques sonnets dans la manière de José-Maria de Heredia : M. Henry Thédenat, infidèle à ses travaux archéologiques et à la rédaction du *Bulletin critique*, se donna le loisir d'écrire *Quelques vers*. M. François Coppée ne reproche à ces poèmes qu'un seul défaut : « ils sont bien courts et bien peu nombreux ». Plus longs et en plus grand nombre, les poèmes de M. Henry Thédenat n'auraient pas mieux montré qu'il n'est pas défendu aux plus doctes des hommes de sortir parfois de leur sévère domaine, mais qu'ils n'en sauraient rester trop longtemps absents : les manières de penser et de dire qui ne leur sont pas habituelles, quand ils en veulent user, les gênent et les incommodent et ils se trouvent un peu

mal à l'aise, comme s'ils parlaient, fût-ce excellemment, une langue qui leur est étrangère. Sans doute une inspiration presque lamartinienne anime *la Marée montante*, et François d'Assise et M. Francis Jammes ne blâmeraient point le panégyrique des *Fleurs des Champs* :

Fuis la fleur des jardins, ami, son cœur est double.

Mais l'anecdote du *Christ aux Enfants*, versifiée et ornée d'une morale plus édifiante que conforme au sens probable des Evangiles, non plus que les strophes à M. Achille Paysant, d'une élégance un peu conventionnelle, ne sont très supérieures aux pièces honorées, dans les concours des Jeux Floraux, par l'octroi d'une églantine d'or ; et il vaut mieux que M. Henry Thédenat ne se détourne pas trop souvent de ses savantes recherches : la science française y perdrait de solides et sagaces études, sans que la poésie y gagnât beaucoup.

Du Vallon au Sommet. — Le volume de M. Pierre Halary, est d'ordre composite et témoigne de copieuses lectures et d'une curiosité toujours en éveil : Anacréon, Longfellow, Domenico Gnoli Gœthe, Platon, Heine et Otto Hauser sont traduits sur des rythmes aussi voisins que possible de l'original ; Léonard de Vinci, plutôt d'après M. Gabriel Séailles que selon M. Joséphin Péladan, est glorifié par ses disciples et par la postérité ; et de fâcheux alexandrins célèbrent sur le pire mode patriotique le Marquis de Montcalm « nouveau Léonidas » :

... Et les Anglais, dont Pitt arme les mains
— Haineux des Français comme Annibal des Romains —
Craignant de voir biffer de la carte du Monde,
S'ils ne sont déloyaux, Albion, pieuvre immonde...

Mais il serait injuste de condamner M. Pierre Halary sans l'avoir lu plus outre : dans *le Drame intérieur*, il a exprimé de son mieux l'horreur de l'infini et le désespoir d'Olympio, « le plus grand des Poètes » qui ne peut cependant faire comprendre tout ce qu'il a conçu et

tout l'œuvre unique
Qu'on n'a jamais écrit après l'avoir pensé.

Le premier recueil de M. Pierre Halary, *l'Avènement à l'Empire*, faisait pressentir un poète âpre et désordonné ; il s'est peut-être trop assagi et le didactisme et l'esprit critique l'emportent plus qu'il ne conviendrait dans son œuvre nouvelle sur le lyrisme tumultueux d'autrefois.

Les Vivantes. — M. Francis Charles Caillard, à en croire la plupart de ses vers et la parole de M. Léo Clarctie, qui les présente en

une préface élogieuse, serait éminemment un jeune pessimiste, apparenté à Mme Ackermann mieux que par le hasard d'être né son petit-cousin. Cependant il ne répugne pas à la galanterie libertine : si deux adolescents se perdent dans le grand bois, il sait qui les remettra sur leur route :

Dormant ou non... soudain
Ils virent surgir devant eux un lutin
Qui les tira de l'ombre et leur dit leur chemin !
Porteur d'un carquois sur l'épaule.
. . . . . .
Vous connaissez le jeune drôle
Qui leur montra le *vrai* chemin.

Il ne serait pas impossible qu'après avoir, par dandysme et pour être un peu dissemblable de ses contemporains bien pensants et bien élevés, fait montre d'un incurable mal à l'âme et s'être égayé à quelques propos subversifs, M. F.-C. Caillard se guérît assez vite ; déjà il est en bonne voie ; il ne veut pas que l'on ôte aux misérables la Foi, cet *Or des Pauvres ;* le *Retour de banlieue* dominical déplaît à ses délicatesses ; pourquoi ces gens ne reviennent-ils pas à la glèbe ? Quand il sera tout à fait converti, il se fera pardonner les blasphèmes d'antan en vers de saines gaudrioles et pourra s'asseoir à la droite de M. Octave Pradels.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Albert Mockel : *Contes pour les enfants d'hier,* « Mercure de France », 3.5o. — René Boylesve : *Mon Amour,* Calmann-Lévy, 3.5o. — Emile Moselly : *Le Rouet d'ivoire,* Plon, 3.5o. —P.-H. Capdevielle : *Les Fils de la terre,* Plon, 3.5o. — Charles Teilhac : *La Part du prêtre,* Messein, 3.5o. — Lionel Dalsace : *Dette fatale,* Perrin, 3.5o. — Jean Sigaux : *Du berceau à la tombe,* « Monde illustré », 3.5o.— Maurice Demangeat : *La Fondrière,* P. Rosier, 3.5o. — Georges Denoinville : *Fils d'annexé,* Bonvalot-Jouve, 3.5o.

Contes pour les enfants d'hier, par Albert Mockel. Les premiers poètes, les premiers conteurs, s'efforcèrent d'échapper à la banalité de la vie et d'y faire échapper leur auditoire en mettant leurs œuvres un peu plus haut que l'humanité. L'étude de mœurs est la récente invention d'épiciers littéraires qui pour débiter des produits avariés eurent la triste idée de les déclarer nécessaires à l'existence quotidienne. Mais on se passe volontiers du mauvais chocolat matinal d'un fait divers ou de la moutarde éventée d'un scandale mondain après déjeuner, tandis qu'on ne vit pas sans air pur. Les premiers romanciers qui voulurent donner à leurs romans une portée morale en placèrent la fable très au-dessus de l'aventure possible. Ils y mêlèrent des dieux, des héros, des fées, surtout le plein air de la

nature, le grand vent des sommets dans lequel se jouent des drames mystérieux, la brise légère des jardins dans laquelle battent les ailes invisibles d'une foule d'êtres charmants qui font de la joie pour tous nos sens. Il n'est point de consolation sans un espoir de merveilleux. C'est le miracle qu'on attend d'instinct, quand on est malheureux, et non les raisonnements logiques d'un sage. Le fou qui passe en agitant les grelots de l'impossible espoir a plus vite séché des pleurs que celui qui vous exhorte à la patience devant l'irréparable. Il faut endormir les peines des hommes, ces enfants d'hier, avec des contes si merveilleux qu'ils n'y reconnaissent plus leur propre essence de personnages vulgaires sous le travestissement des créatures chimériques, et il ne faut pas oublier les fleurs, beaucoup de fleurs! Lorsqu'on enterre des réalités il ne faut pas négliger les couronnes, les guirlandes, les gerbes et les palmes, tout ce qui doit dissimuler l'horrible odeur du *passage* terrestre, de ce *tunnel* qu'on appelle le tombeau. Voilà pourquoi l'art du romancier de romans symboliques, je veux parler du conteur de *dires* et *fableries*, est un art difficile. Il s'adresse en effet à des enfants d'hier, des hommes, or les hommes sont des enfants qui ont pleuré plus longtemps que les autres, les petits; ils attendent le miracle avec une impatience plus farouche et ils ont le droit du plus fort, ayant eu l'occasion si souvent de se trouver bien faibles sur les illusions des premières années. *La vérité de tous les siècles* nous fuit et la *vérité de tous les jours qui va clopin-clopant en ses miteux habits* nous préférons la fuir, car ce n'est qu'une pauvresse, mais : « il est salutaire de chanter à tue-tête et de s'exalter en son propre plaisir, comme le bambin qui se dit roi s'il a cueilli dans la saulaie un rameau dont il se couronne. » Alise d'Avigorre, Foliane et Mélivaine, le chevalier Désamoré, Lillée, le vieux musicien, le prince Derzuel, sont des amis que le conteur Albert Mockel appelle du monde des rêves pour faire alliance avec nous. Beautés voilées qui occuperont nos imaginations ardentes à les découvrir, glorieux symboles exaltant notre éternel besoin de gestes nobles... il n'est pas jusqu'au fier cheval Belliardan qui ne nous conseille le bon chemin, celui qui nous ramène au don d'enfance, à la pureté d'intention par le vertige de sa course dans le grand souffle balayant les miasmes charnels. Il faut aimer de tels contes, fleuris des trouvailles du meilleur des styles, à la fois léger, et brodé, subtil comme un parfum sous des étoffes, amusant et jeune malgré sa science du travesti. Il semble souvent que l'auteur jongle avec des bulles de savon : éclateront-elles comme un éternuement de fée qui ne laisse même pas un souhait après elle? Ou iront-elles très haut, si brillantes et si dorées de tous les soleils qu'on les croira devenus de petits astres? Qu'importe. Ce sont là jeux de poètes pour amuser des enfants d'hier, ou jeux de princes qui gouvernent des hommes. Ce livre est illustré par Auguste

Donnay de dessins clairs aux lignes souples ouverts dans le texte comme autant de petites lucarnes sur l'immensité.

Mon amour, par René Boylesve. Ils sont rares les écrivains sérieux qui consentent à parler sérieusement de l'amour, cet enfantillage ! Voici l'auteur courageux. Son *amour* est une religion, son héros, un prêtre, n'admettant pas le partage avec la vie profane, et pas à pas il va ramassant tous ses souvenirs, ressassant toutes ses plaintes laissant couler toutes ses larmes. Il est heureux de sa souffrance et n'analyse pas ce qu'elle peut avoir de commun avec le reste de l'humanité. Très peu sensuel, cet amour sacrifie volontiers l'égoïsme de la passion à la passion elle-même. Mme de Pons est une femme spéciale, gardienne des traditions de l'amour du foyer ; elle appartient au mari tout entière, car l'amant ne fut dans sa vie que l'accident : sa voiture particulière ayant versé à un tournant dangereux, Mme de Pons monte dans l'auto qui passe conduite par un chauffeur quelconque. Le vertige de la promenade à deux l'a entraînée plus loin que sa beauté ne l'aurait cru. Elle aime certainement un homme qui est le sien, or celui-là, celui qui brûle toutes les étapes pour sa seule beauté, n'est pas son homme, c'est l'amour, voilà tout, l'accident de toutes les femmes honnêtes prises de vertiges, abandonnées devant le précipice. Lorsque le mari revient, elle oublie son amant, subjuguée par l'ancien devoir. L'amant s'en va sans reproche et sans haine : « L'amour est une illumination. C'est entre cette femme et moi comme une fête d'été qui finit », et il demeure dans son ombre ayant cependant vu clair, tandis que sa compagne s'éloigne de lui simplement parce qu'elle est devenue aveugle. Qui ne sait pas apprécier le véritable amour, si rare, n'est pas digne de le garder ; du reste le bonheur absolu ne doit pas durer, pour être l'absolu. Il faut toujours descendre l'autre versant à l'heure du coucher de soleil. *Mon Amour* est une histoire très simple et un beau livre.

Le Rouet d'Ivoire, par Emile Morelly. La mode littéraire est aux littérateurs régionalistes. Il y a maintenant des écrivains bretons, languedociens, provençaux, alsaciens, lorrains, etc... Ça partage la France en un tas de petits cénacles et nous ramène aux bons temps de la féodalité... des jeux floraux... Le meilleur des écrivains régionalistes vient de recevoir, non pas la violette où la rose d'or, mais le prix Goncourt, ce qui est certainement préférable aux fleurettes d'antan. L'auteur de *Jean des Brebis* et des *Terres lorraines* nous raconte des *enfances lorraines*. *Le Rouet d'ivoire* évoqué nous dévide un fil très fin, quoique solide, trempé, ma foi, dans la salive de la bonne langue française, sinon lorraine. C'est un peu monotone, un peu trop serré, trop morceau choisi pour la lecture mais c'est bien présenté, bien écrit, propre, honnête, lorrain, quoi ! En lisant ces pages de vie lorraine, je me suis aperçu qu'on rêvait de la même façon un peu dans

tous les pays de France où il y a des vieilles coutumes et des jeunes garçons qui s'en étonnent. Par exemple, dans aucune campagne de France on n'échauderait le grillon du foyer sous prétexte qu'il chante trop fort, mais tous les paysans ont les mêmes gestes prudents et les mêmes idées sur la propriété ou le braconnage. Espérons que l'auteur ne va pas se condamner perpétuellement aux sous-titres lorrains et qu'il va faire tranquillement son livre français, voire européen, sans se préoccuper de la question rurale. Il faut se défier des statues de villages; elles sont toujours faites par des sculpteurs officiels, et du moment que le Prix Goncourt prend les allures des palmes...

Les Fils de la terre, par P. H. Capdevielle. Ça, c'est un roman béarnais ; il ressemble aussi à un roman lorrain, comme d'ailleurs un roman breton pourrait ressembler à un roman alsacien. Il est évident que ceux qui liront ces lignes penseront que je suis devenue folle, mais ce que j'avance là m'a été expliqué par un cher maître des plus compétents en la matière : « Voyez-vous, jeunes auteurs, s'est écrié le cher maître en question à la fin de son discours, vous oubliez trop que Paris n'a plus de romancier! » Et je ne vous l'envoie pas dire, hein? *Les fils de la terre* sont de bons paysans fiers de leur race paysanne. Ils ne veulent pas se mésallier, et la fille, la belle Apollonie, finit par épouser un domestique, pauvre amoureux transi qui travaille le nez sur la glèbe. C'est une bonne action que d'exalter ainsi les fils de la terre ; ça n'empêche nullement la procession des ouvriers des champs vers les ateliers des villes, mais c'est encore l'occasion d'entretenir de nobles illusions tout en écrivant de bonne littérature régionale.

La Part du prêtre, par Charles Teilhac. Les prêtres de véritables vocations sont-ils aussi préoccupés que cela de l'éternel féminin? Louis Dambis est un chaste, soit, mais il a mis justement sa vocation au-dessus du plus chaste des amours, et sur l'autel de son cœur une femme ne remplace pas un dieu. Les prêtres sont avertis, dès le séminaire, de toute l'impudicité de la femme et on ne leur enseigne point du tout la spiritualité de la tentation féminine. Ils sont plus près, par leur éducation même, de la faute charnelle que de la faute spirituelle, de la bêtise n'engageant que la dépouille mortelle du corps, que de la passion épurée engageant l'immortalité de l'âme. Je m'imagine facilement l'égarement momentané d'un mystique et pas du tout ce culte de latrie rendu à une femme. L'abbé Dambis, acceptant ce genre d'idole pour sa part d'amour terrestre, est surtout un faible. Homme, il n'aurait peut-être pas agi en mâle ; prêtre, il détruit la grandeur de sa mission en se trompant de renoncement. A la place de Dieu, je ne lui pardonnerais pas son erreur, justement parce que ce n'est pas une erreur des sens : le cœur pur n'a pas le droit de s'abuser sur la présence réelle! Mais puisque c'est un roman.....

Dette Fatale, par Lionel Dalsace. Extraordinaire histoire de la survie d'une passion criminelle et d'un dévouement inaltérable. La première phase de la crise date des Gaulois et la dernière se passe à Rome de nos jours, durant que la fête *bat son plein* au palazzo degli Angeli. Une jeune fille extra-lucide et qui a lu certainement les œuvres de Jules Bois dévoile l'avenir à Jacques de Martignes, lui apprend qu'ayant fait souffrir sa femme dans une existence antérieure il doit souffrir la peine de la trahison et même pardonner à l'infidèle. Jacques de Martignes, amoureux de sa charmante tireuse d'horoscope, reprend cependant sa femme adultère qu'un accident d'auto a défigurée et se décide à vivre avec elle sur le pied de la plus chaste intimité. Alors la femme adultère se tue pour échapper au supplice de se savoir laide et de se..... le voir prouver. Tout finit bien selon la parole du mage : Les âmes sœurs se retrouvent pour une éternelle communion.

Du berceau à la tombe, par Jean Sigaux. Touchante maternité d'une femme qui ne connut que les désillusions de l'amour. Abandonnée par son mari, Annette suit son fils du berceau à la tombe en passant par la guerre de 70. Ce petit Marius, vaniteux, faible, apte à tout et bon à rien, comme presque tous les méridionaux, s'agite fiévreusement jusqu'au jour où il abandonne la littérature pour... l'épicerie! Là, il allait réussir, quand il retourne à l'idéal par un assez sot mariage d'amour. La maman s'efface un instant devant le bonheur conjugal de son Marius, mais l'épouse meurt et le petit Marius reparaît dans ce grand égoïste qu'il faut consoler, soigner, guérir de son désespoir, de sa maladie nerveuse. Dès qu'il meurt à son tour, la maman n'a plus qu'à mourir elle aussi et elle s'en va, brisée de fatigue, ayant bien mérité son éternel repos.

La Fondrière, par Maurice Demangeat. Le roman d'une liaison adultère. Au moment de se marier avec la jeune fille pure de rigueur, Raoul apprend que sa maîtresse, Mme Durocher, femme d'un officier de marine, est enceinte... Le voilà chargé de deux âmes dont une de sexe inconnu. Le malheureux se décide à faire son devoir : tuer le mari en duel, enlever la mère et l'enfant jusqu'en Amérique où l'on recommencera une vie meilleure. La première partie du programme s'exécute facilement ; Durocher se laisse massacrer ; mais la seconde va mal : l'enfant meurt sur le paquebot et Mme Durocher devient folle. A ce sujet, d'ailleurs intéressant, je ferai remarquer la facilité avec laquelle les enfants de femmes adultères attrappent le croup et des méningites. Comme il est nécessaire de punir... ces créatures, ce sont presque toujours leurs pauvres gosses qui se font tuer. Etrange morale !

Fils d'Annexé, par Georges Denoinville. Roman patriotique où l'on voit, en apothéose, comment l'on prendra enfin notre fameuse revanche : « L'Angleterre, la Russie, l'Espagne et le Japon s'unirent

ensemble avec la France pour lutter contre l'Allemagne, l'Autriche, l'Amérique, la Turquie et l'Italie coalisées, cette dernière (l'Italie sans doute) entraînée par la force des choses et ses engagements antérieurs un peu contre son gré - et victime de son manque d'initiative et de franchise. » Je ne sais pas si vous vous faites l'idée du prix du pain de munition, cette année-là ?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Ernest Zyromski : *Sully Prudhomme ;* Armand Colin. — Dr Camille Spiess ; *Le Penseur chez Sully Prud'homme ;* Messein.— Jules Bertaud : *Chroniqueurs et Polémistes ;* Sansot. — Honoré de Balzac : *La Femme et l'Amour, Pensées et observations recueillies et précédées d'une introduction,* par Jules Bertault; Sansot. — Jules Bertaut : *Balzac anecdotique ;* Sansot.— Alphonse Séché : *Alfred de Musset anecdotique ;* Sansot.

Quelques critiques s'évertuent à nous présenter **Sully Prudhomme** comme un grand penseur et un grand poète : il ne fut ni l'un ni l'autre, mais cependant plus poète que philosophe. La philosophie, ce fut le bovarysme de Sully Prudhomme, et il est à la fois curieux et affligeant de voir ce que devient la pensée de Goethe et de Pascal, interprétée par ce faux philosophe. Ame pieuse et tendre, il avait besoin d'une croyance et se fit une religion de la science. Sa poésie, qu'il voulut scientifique et philosophique, devait, selon lui, concourir au bonheur de l'humanité, à l'avènement de la Justice et de la Vérité. M. Zyromski nous explique ces choses, sans sourire. C'est sans doute dans son poème *Le Bonheur*, que Sully Prudhomme a mis ses plus profondes pensées. Voici une brève analyse de ce poème. Deux amants, Faustus et Stella, qui ne se sont pas possédés sur la terre, se retrouvent après leur mort, dans une planète lointaine. Ici, description de toutes les joies fades qu'on peut imaginer : parfums, saveurs, musiques. Réalisation d'un rêve bourgeois de confort sentimental. Atmosphère d'opéra-comique et d'église. Dans ce beau décor, les amants, enfin, couchent ensemble, et se possèdent, au son de suaves mélodies. Mais la clameur des « blasphèmes terrestres », contre qui ? contre la vie sans doute, trouble les amoureux. Faustus devient inquiet : « le mal de l'inconnu le tourmente » ; non content de jouir, il veut savoir : « la sensibilité l'a déçu et sa pensée lui est bien pesante ». (On a cette impression, en lisant ce poème, qu'en effet la sensibilité et la pensée ne se rejoignent jamais. La pensée, ici, est quelque chose de tout à fait artificiel.) Mais voici que Pascal apparaît ; il annonce à Faustus « la vérité qui dissipe les amertumes ». C'est la tendresse (transposition de la charité) qui est la grande force de la vie. « Guéri du mal de savoir, Faustus revient à Stella pour reprendre le cours de leur mutuelle tendresse. » Mais, de plus en plus, les cris de l'humanité souffrante qui montent vers

eux les font souffrir ; ils se décident à un grand sacrifice et descendent sur la terre pour prêcher l'Evangile du Bonheur et de la Justice. Mais l'humanité a disparu « corrompue par le luxe ou épuisée par le rêve ». M. Zyromski fait, à ce sujet, cette remarque : « Je ne connais pas de condamnation plus décisive sur la banqueroute de l'œuvre humaine. » Pourquoi l'homme a-t-il « conçu le bonheur comme la satisfaction du désir » ? Punition : l'humanité a disparu. Stella, pleine de bonne volonté, veut aussitôt en engendrer une nouvelle. Mais les deux amants « sont emportés dans une suprême apothéose. Leur dévouement les dérobe à la mort ; en comprenant la nécessité du sacrifice, ils ont atteint l'incorruptible bonheur. »

Telle est l'œuvre maîtresse du grand penseur que fut Sully Prudhomme. Comme on peut le constater, la science ici a renouvelé la poésie. Je crois bien, en effet, que le poète a trouvé l'idée de son poème dans *Lumen* de Camille Flammarion.

Donc, c'est par le sacrifice qu'on arrive au bonheur. Philosophie chrétienne, philosophie d'esclave. Et que signifient cette fausse immortalité, ce faux scepticisme, cette fausse poésie ? En vérité, ce poème n'est pas supérieur à un livret d'opéra-comique, prétexte à musiques et à apothéoses. Cependant, selon M. Zyromski, cette œuvre agrandit le domaine de notre art littéraire : « Les œuvres classiques, dit-il sérieusement, n'apportent pas des émotions de cette qualité. » Les héros classiques évidemment expriment des sentiments désuets, tandis que ce Faustus est bien le représentant de notre inquiétude actuelle. Nous sentons tous, en nous ce désir du sacrifice, et d'être la souche d'une humanité toute fraîche, ivre de justice et de vérité.

Il faut savoir encore que Sully Prudhomme a dérobé la poésie à son rôle coutumier et médiocre. « Elle ne peut plus se borner à parer les heures oisives ; elle doit guider la marche des hommes vers la terre promise par nos plus beaux désirs. » La poésie doit être sociale et apporter aux hommes une certitude.

M. Zyromski nous dit encore que, disciple de Vigny, Sully Prudhomme voulut appuyer les affirmations du maître, d'une philosophie. Collaboration nécessaire. La pensée de Vigny se trouve ainsi complètement développée dans l'œuvre de son continuateur. Pourtant l'optimisme bourgeois de l'auteur du *Vase brisé* semble bien la contradiction même du beau désespoir de Vigny ; je ne crois pas que par la pensée ni par la forme peu plastique de ses vers, Sully Prudhomme s'apparente à Vigny. Il serait cependant injuste de mépriser cette poésie qui a son charme et correspond à une sentimentalité de bon goût. Comme en toute œuvre poétique, c'est ici ce qu'il y a de sincèrement personnel qui est le meilleur. Toute sa vie, le poète conserva le regret d'un amour interrompu : cette femme est toujours présente en lui et c'est à elle qu'il pense lorsqu'il chante :

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais, fidèle, toujours l'attendre,
Toujours l'aimer,
Ouvrir les bras et, las d'attendre,
Sur le néant les refermer,
Mais encor, toujours les lui tendre,
Toujours l'aimer.
Ah! ne pouvoir que les lui tendre,
Et dans les pleurs se consumer,
Mais ces pleurs toujours les répandre,
Toujours l'aimer.

On comprend le succès de cette poésie facile, bien faite pour être mise en musique par M. Massenet. Cependant Sully Prudhomme avait foi en ses grands poèmes: « La grande poésie, la poésie philosophique, a de beaux destins, » disait-il à M. Zyromski. Celui-ci raconte sa dernière visite au vieux maître : « Quand je déclarai, dit-il, que les lecteurs capables de préférer à ses élégies délicates la robuste amertume qui sort de la *Justice* devenaient plus nombreux, ses grands yeux voilés par l'habitude de la méditation et de la souffrance se sont mouillés de larmes... »

Cette étude très sincèrement admirative de M. Zyromski sera certes appréciée de ceux qui aiment l'œuvre de Sully Prudhomme, qui est ici analysée scrupuleusement. L'auteur fait quelques réserves à propos de l'intransigeance du poète au sujet du vers traditionnel, et admet toutes les innovations de l'école symboliste.

§

Le Dr Camille Spiess, qui prépare une étude sur les... *Progrès de la Physiologie à propos de l'évolution de la fonction digestive*, étudie **Le Penseur chez Sully Prudhomme** : Depuis que Sully Prudhomme n'est plus là, il me semble, s'écrie-t-il, « que le monde ne renferme plus rien de grand, ce monde de la pensée que sa *voix éclairait* comme un rayon de lumière ». Il admire l'évolution « si logique et si sublime de cette pensée dont les siècles passés ne nous offrent pas d'exemple, » et nous, nous admirons l'enthousiasme de ce biologiste, qui nous démontre encore mathématiquement que la Vérité est contenue tout entière dans le matérialisme scientifique. Ce qui donne envie de douter de tout.

§

M. Jules Bertaut, que nous connaissions déjà par son livre **Chroniqueurs et Polémistes**, où il tenta, avec une agréable ironie, d'esquisser la physionomie de nos plus célèbres journalistes : Harduin, Clemenceau, Brisson, Drumont, Rochefort, etc. — nous donne

aujourd'hui, en deux petits volumes, des pensées de Balzac et de curieuses anecdotes sur le célèbre romancier. Pensées sur **La Femme et sur l'amour**, extraites des romans de Balzac, et qui, ainsi détachées, prennent une signification plus précise. M. Bertaut dit très injustement dans son introduction : « Ce sont plutôt les femmes que la femme qu'il étudie. On trouvera en somme ici assez peu de pensées d'une vérité universelle. » Observations plutôt ; mais dont beaucoup demeurent justes et encore vraies. Balzac parle des femmes avec amour et d'autant mieux, observe M. Bertaut, qu'elles ne l'avaient jamais fait beaucoup souffrir. Il était homme de lettres avant d'être amant : l'homme de lettres doit s'abstenir du commerce des femmes, disait-il un jour à Théophile Gautier, elles font perdre du temps... on doit se borner à leur écrire : cela forme le style. C'est ce qu'il fit avec Mme Hanska. Il lui écrivit, en effet, d'admirables lettres.

On trouvera, dans le **Balzac anecdotique**, la silhouette de l'homme extraordinaire et vraiment exceptionnel que fut l'auteur de *la Comédie Humaine*. Anecdotes racontées par ses contemporains, et qui nous font connaître l'homme et l'écrivain, son acharnement au travail, son amour pour le luxe, un luxe un peu tapageur et de mauvais goût. Il y a, dans ce petit livre, une description des *Jardies*, d'après Léon Gozlan, qui est bien récréative.

— Les jardiniers architectes, sous la direction fantasque du propriétaire, dévorèrent des mois entiers pour soutenir, à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres à la moindre pluie d'orage. Cette réfection des jardins suspendus renouvelés de ceux de Sémiramis constituaient leur désespoir. Un jour, Frederick Lemaître, pour causer avec Balzac de la mise à l'étude de Vautrin, s'était rendu aux Jardies. Pour arrêter ses pieds qui fuyaient sous lui, il devait les fixer à l'aide de deux pierres, absolument comme on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Quand il reprenait sa marche, il éloignait les pierres ou les gardait dans sa main pour en faire le même usage plus loin.

A signaler, de la même collection, **Alfred de Musset anecdotique**, par Alphonse Séché. Anecdotes bien choisies qui nous donnent la véritable physionomie du poète des *Nuits*.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Aulard: *Taine historien de la Révolution française ;* Armand Colin.

Taine historien de la Révolution française, par A. Aulard. — M. Aulard s'est « spécialisé » depuis vingt-cinq ans dans l'étude de la Révolution. Souhaitons-lui d'y rester vingt-cinq ans encore « spécialisé », comme c'est assurément son vœu, à ce lion

d'archives; et même cinquante ans encore, et même jusqu'à l'âge de Mathusalem, si les hommes atteignaient encore un tel âge; et cela serait encore insuffisant, car, nous dit-on, ni vingt-cinq ans, ni cinquante, ni même toute une vie humaine, si longue fût-elle, n'épuiseraient le sujet. Une suite de vies humaines, plusieurs générations de spécialistes, peut-être. Et encore! Pensez : la Révolution, c'est-à-dire ce qui, actuellement, est,en Histoire (ceci, du moins,en France, et dans certaines sphères de l'érudition française), la Spécialité sacro-sainte, la spécialité des spécialités, la spécialité en soi. Nous voyons bien où ceci nous mène, et nous dirons tout à l'heure notre humble avis là-dessus. — Mais M. Aulard a la main lourde pour Taine; il lui allonge de furieux coups de griffe, lion d'archives en ce sens aussi. A d'autres, modestes rats, de prouver simplement, devant le document archi-spécial à grignoter, qu'ils sont bien endentés ; lui, il a non seulement le coup de dent pour la paperasse, mais encore le coup de griffe,— car un lion, si l'on peut dire, s'est découvert dans le rongeur, le lion patenté, le champion officiel de l'érudition d'Etat,— le coup de griffe pour les profanes, les intrus de la paperasse. Et Taine est traité en simple intrus. Cela arrête d'abord, car c'est presque emouvant : ce pauvre grand Taine, comment va-t-il sortir de là? On est inquiet : c'est le duel inégal du génie et de l'habileté. Cependant, rassurons-nous, tous les coups de celle-ci ne portent pas, il s'en faut.

M. Aulard, — laissons là les métaphores plus ou moins plaisantes, reconnaissons que si Taine, ainsi que son détracteur le proclame un peu tardivement tout à la fin de son « éreintement » et comme on expédierait une absolution négligente,était « sérieux, loyal et grave », M. Aulard est, lui, consciencieux, patient, vraiment savant, tout ce qu'on voudra, — M. Aulard, disons-nous, affirme d'abord ne pas viser, dans sa critique, les théories philosophico-historiques de Taine. Non, mais une bonne partie du début de son livre ne fait que cela. L'auteur voudrait bien démolir, par exemple, la théorie de l'esprit classique généralisateur, et de l'esprit scientifique considérés comme agents (grâce à leur union au XVIIIe siècle) de la Révolution. Il invoque l'autorité d'Albert Sorel, qui n'a vraiment pas dit grand'-chose le jour où, remarquant que les idées françaises, au XVIIIe siècle, ne régnaient pas seulement en France mais en Europe,il s'étonna qu'elles n'y eussent pas produit les mêmes effets révolutionnaires qu'en France, preuve qu'elles n'étaient pas spécifiquement révolutionnaires. Comme si cette propriété ne dépendait pas aussi du milieu que ces idées rencontraient, et comme si le milieu français n'était pas celui qui, entre tous, se trouvait apte à la favoriser! Non, — malgré les idées, — « l'état d'esprit » n'était pas le même, suggérait une conduite différente, en Angleterre, en Prusse, en Russie. L'An-

gleterre était conservatrice; pour la Russie, le jeu des idées françaises, auquel elle s'exerçait gauchement, n'était qu'une mode (un peu plus tard elle sera anglomane), le fond restant plutôt tartare, comme le prouvent les assassinats de Pierre III et de Paul Ier ; et quant à la Prusse et l'Allemagne, les audaces de l'esprit, purement spéculatives, ne faisaient tort en rien au loyalisme et au piétisme des sentiments.

Mais le livre de M. Aulard a été spécialement écrit pour ruiner le renom scientifique de l'œuvre de Taine, c'est-à-dire pour discréditer la documentation du livre. Taine, dit d'abord M. Aulard, a donné un temps insuffisant à son entreprise. Il semble cependant qu'une entreprise commencée en 1871 et achevée en décembre 1884, ou même, si M. Aulard y tient, dès juillet 1884 (il ne s'agit que de l'*Ancien régime* et de la *Révolution*), qui a donc duré près de quatorze ans, peut compter le temps parmi ses facteurs. Tout le monde n'a pas vingt-cinq ans et plus à consacrer à une seule entreprise, et nous dirons tout à l'heure, — ce sera même la conclusion de ces notes — ce qu'il faut penser de ce grand luxe de temps employé. Taine, affirme son détracteur, n'a donc pas pris le temps de se documenter, et M. Aulard le prouve à peu près de la sorte (page 39) : « La série O^1 (secrétairerie d'Etat, de 1 à 749; maison du Roi, de 750 à 3,974) se rapporte surtout au XVIIIe siècle. Sur près de 4.000 articles, Taine en a cité cinq, à savoir : O^1 710 *bis*, 736, 738, 778, 2.805. » Nous avons reproduit cet exemple au hasard, une lecture attentive et complète du livre de M. Aulard nous permettant d'affirmer que tous les autres exemples sont dans ce genre. Du reste, voici encore (page 211) : « La série AFII (papiers du Comité du Salut public, du Conseil exécutif provisoire, etc.) contient une suite de cartons : 1 à 417, et de registres : 1 à 303; au total 720 articles. Taine a négligé les registres, et, parmi les cartons, il n'en a vu que 30... » M. Aulard fait donc le dénombrement des articles contenus dans les séries dont Taine cite la cote en référence; et, rapprochant du total le nombre des articles consultés par Taine, il triomphe, ce nombre étant souvent assez faible relativement au total.

Ce procédé est injuste et arbitraire.

Il est injuste : c'est par milliers et milliers que maintes fois se comptent les articles contenus dans chacune des séries que Taine a compulsées. Comment admettre qu'un seul homme puisse suffire, fût-ce en y employant « vingt-cinq ans » et plus de sa vie, à un tel dépouillement? M. Aulard l'a dit, il y faudrait une existence entière, plusieurs existences entières : mais alors cela change totalement la question (comment, nous le verrons tout à l'heure).

Il est arbitraire; ceci pour trois raisons : 1° Nous admettons les vérifications de M. Aulard (relatives au nombre des pièces consul-

tées) dans la mesure où il les a faites; mais qui lui garantit, à lui-même, qu'il les a faites dans une complète mesure? Il prend, dit-il (p. 37) les cotes données par Taine lui-même, et il vérifie : mais qui lui dit qu'il n'est pas d'autres séries dont Taine a pu ne pas donner la cote et où cependant Taine a pu porter aussi ses investigations? Rien ne prouve (à part l'usage) que Taine, en fait de documents d'archives, n'ait rien consulté en dehors de ce qu'il a cru devoir signaler en référence. 2° S'il n'a consulté effectivement que les séries dont il donne les cotes, et ces séries s'il ne les a que partiellement consultées, pourquoi ne pas admettre qu'il a eu des raisons de concentrer ses recherches surtout dans celles-là, et dans certaines parties de celles-là? Des raisons, de bonnes raisons, il saute aux yeux qu'il a dû en avoir : légitime économie de temps, nécessité d'un choix, inégalité d'importance des directions suivies. Qu'il y ait eu un peu de système là-dedans, c'est possible; mais cela ne ressemble pas aux « recherches faites au hasard », aux « dépouillements incohérents et fantaisistes » reprochés par M. Aulard. 3° Il arrivait à Taine, — c'est M. Aulard lui-même qui rapporte ce fait (p. 41), un peu trop oublié par lui, je crois, — de remettre dossiers ou pièces dans d'autres cartons que ceux d'où il les avait tirés. « C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il arrive si souvent qu'on ne trouve pas, dans les cartons qu'il indique, les pièces qu'il dit y avoir consultées. » Eh ! bien, alors? Ajoutez que M. Aulard parle de maints remaniements faits depuis aux Archives, et qui ont sûrement bouleversé çà et là l'ordre des indications de Taine. Enfin, le dernier volume de *la Révolution* (M. Aulard ne s'occupe pas du *Régime moderne*) a paru en 1884; M. Aulard a rédigé son étude de 1905 à 1907 : pendant ce long intervalle de 23 années, il a dû se passer bien des choses aux Archives Nationales ; en ces temps d'intense paperasserie historique, dont justement la période comprise dans cet intervalle marque, on peut le dire, la phase jusqu'ici la plus aiguë (patience ! nous aurons encore mieux), la mer de papier a dû enfler ses ondes, maints nouveaux apports ont dû se produire. Et qu'il est donc facile d'accuser Taine, dont l'œuvre n'est évidemment pas « au courant de la science » (de ce qu'un archiviste appelle la science), d'insuffisance et de fantaisie!

A côté de l'insuffisance des investigations, il y a, dit M. Aulard, les altérations de textes. Voici ce que M. Aulard appelle une « grave » altération de texte (p. 42) :

Voulant prouver qu'il y a de la misère au Limousin, il dit que là « tout l'argent que les maçons rapportent en hiver sert à payer les impositions de leur famille ». Et il renvoie au carton H 1418. J'ai vu ce carton... Taine a emprunté son dire à une lettre de l'intendant (c'est la pièce numérotée 273), où il fait valoir les droits des Limousins à ce secours, en disant : « la seule

ressource de cette province est le commerce des bestiaux et le peu d'argent que rapportent tous les ans les maçons qui s'expatrient... pour venir en hiver payer les impositions de leur famille. » On le voit : l'intendant ne dit pas du tout que *tout* cet argent servît à payer les impositions.

On peut, sans outrecuidance, prétendre savoir le français aussi bien que M. Aulard. Or, dire, dans le cas précis rapporté ci-dessus : « Tout l'argent que ces maçons ont rapporté », ou dire : « Le peu d'argent, *dito*... », c'est dire la même chose. Il s'agit, d'après le texte, d'économies d'ouvriers (d'économies annuelles), et tout cet argent ne fait jamais beaucoup d'argent, *tout* cet argent ne fait jamais qu'*un peu* d'argent, évidemment. Il faut avoir bien envie de couper un cheveu en quatre pour trouver la moindre équivoque dans la citation de Taine. Voilà pourtant sur quelles vétilles (et ce ne sont même pas des vétilles) M. Aulard s'appuie trop souvent pour accuser Taine de dénaturer les textes. Certes, il a pu citer de véritables erreurs (qui n'en fait pas?); mais trop souvent les altérations signalées et reprochées avec virulence ne sont pas plus réelles que la précédente (voir, notamment, pages 47, 48, 125, 130, 155, 156, 188, celle-ci bien amusante).

Il faudrait faire des observations analogues sur les reproches qui visent l'interprétation des événements. Il arrive que Taine ne les interprète pas comme M. Aulard. Il avait ses raisons, je veux dire des motifs tirés de faits contemporains. Citons, comme exemples, l'exécution de Louis XVI et l'insurrection de Lyon. La Convention, au lendemain du 21 janvier, reçut des lettres de reproches, et signées, dont M. Aulard ne peut évidemment pas parler, sans quoi il lui serait interdit de dire, à l'encontre de Taine (p. 171), que « nulle part il n'y a d'insurrection (remarquez l'impropriété du terme : il ne peut évidemment être ici question que de protestations formulées) contre le jugement ». Pour l'insurrection de Lyon, Taine a bien raison de dire que les Montagnards voulaient « septembriser » Lyon; c'est-à-dire que Lyon, après la journée du 29 mai 1793, s'insurgea pour ne pas recevoir des mains de la Convention quelque comité montagnard. Les Lyonnais protestèrent de leur respect envers la Constitution de 1793; seulement, ils ne voulurent pas voir les journées de Septembre se renouveler dans leur ville. M. Aulard, qui aime les ouvrages de détail, aurait pu citer à ce propos le livre de M. Bittard des Portes. Ce livre, très sérieusement documenté et qui raconte l'insurrection jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, confirme pleinement l'aperçu de Taine sur le véritable motif de la révolte lyonnaise.

Force nous est de nous borner. Un mot encore, avant de conclure. M. Aulard est sans cesse à reprocher à Taine ses « généralisations ». Qu'un fait révolutionnaire, émeute, ravages, fondation de club, etc., se produise quelque part, Taine, proteste M. Aulard, part de là pour

juger de l'état de la France entière. Mais, enfin ! s'il y a eu lieu de généraliser, c'est bien parce qu'il y a eu une Révolution française! Il est vrai qu'après avoir lu les menues et infatigables atténuations et restrictions de M. Aulard, on n'en est plus bien sûr! « Vous croyez savoir, sans doute, semble-t-il dire, qu'il y a eu une Révolution Française ; en êtes-vous bien sûr? En tous cas, vous ne le saurez pas, tant que vous ne l'aurez pas sci-en-ti-fi-que-ment constaté! » Cela fait frémir, car ce sacro-saint constat scientifique peut tarder longtemps : on se dit qu'il faut encore, non seulement vingt-cinq ans de la vie de M. Aulard, mais plusieurs générations d'archivistes, avant que les documents soient dépouillés en quantité tant soit peu suffisante (1)!

Et ceci nous mène à notre conclusion. Cette longueur, cette perpétuité de l'enquête, cet indéfini de l'investigation spécialisée à outrance, tend, croit-on voir, à une chose : à donner aux travaux historiques (relatifs à la Révolution) une forme nouvelle, encore mal fixée, mais que l'on caractérisera déjà en disant que sa raison d'être est, en partie, de se substituer au *Livre*. De plus en plus, le Livre proprement dit, composé, défini, œuvre distincte, plein effort d'une personnalité, devient, ici, impossible, suspect. C'est de la « littérature », disent-ils avec dédain, comme ce M. Alengry, dont l'énorme et l'inabordable *Condorcet* traduit avec une naïveté grotesque le fétichisme du document. Oui, l'essentiel, désormais, pour les Docteurs de la Révolution, consiste à ne pas faire ce qu'on appelle un *Livre*. Le Livre, c'est subjectif, personnel, individualiste. Au contraire, que les travaux sur la Révolution aient, de plus en plus, le caractère impersonnel d'un dépouillement d'archives, à la bonne heure! Donc, que le Livre devienne impossible. Le Livre, — et l'Opinion. Ce qu'aux yeux de certains il y a de précieux par-dessus tout dans la qualité impersonnelle de travaux ultra-spécialisée, trop spéciaux pour qu'aucune vue tant soit peu longue y soit permise, c'est de se trouver servir, de toute la force de sa neutralité, les intérêts officiels. Certes, « ils ne parlent pas au document », ces spécialistes ; le document leur parle, — et ce qui leur parle dans le document, c'est la voix de l'Etat.

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) Il n'est peut-être pas besoin d'attendre que ces générations soient nées, et aient pratiqué à leur tour, — non, très probablement, sans la perfectionner encore, — la micrographie documentaire, pour savoir comment les choses se passaient dans bien des communes après l'avènement des Jacobins. On n'est pas à court de monographies là-dessus ; et si, à propos de tel club jacobin, du club de Saint-Affrique, par exemple, on peut dire : « le club règne dans chaque commune de France », c'est que le club règne, en effet, non seulement à Saint-Affrique, mais encore bien loin de là, à l'autre bout de la France, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), par exemple. (Cf. *Une Commune bretonne pendant la Révolution*, par Jules Haize, *Mercure de France* du 16 décembre 1907.)

PHILOSOPHIE

Alfred Fouillée ; *Morale des Idées-Forces*. Alcan. — O. Hamelin : *Essai sur les éléments principaux de la représentation*. Alcan. — C. Latreille : *Francisque Bouillier, le dernier des Cartésiens, avec des lettres inédites de Victor Cousin*. Hachette et Cie.

L'auteur de la **Morale des Idées-Forces** fut d'abord un excellent démolisseur de constructions éthiques. Son remarquable ouvrage, *Critique des systèmes de morale contemporains*, demeure, après vingt années, l'arsenal le mieux pourvu d'arguments et d'analyses propres à faire apparaître l'inanité ou l'insuffisance des principes sur lesquels l'idée morale a tenté de se fonder tour à tour. Cette attitude initiale ne signifiait pas toutefois que M. Fouillée fût hostile à l'idée morale en soi. Elle signifiait qu'il trouvait cette idée mal fondée et qu'il entendait l'établir sur des bases plus solides.

La construction théorique qu'il élève aujourd'hui offre cet intérêt qu'elle apparaît parmi les perspectives d'un point de vue, celui des *idées-forces*, que l'auteur a expérimenté déjà en psychologie et en philosophie générale et dont il a déduit une vaste systématisation dans laquelle le phénomène moral devait à son tour trouver place. La conception de l'idée morale propre à M. Fouillée se fonde sur une analyse strictement psychologique, mais qui pose du même coup le problème en termes sociologiques, ou, pour user d'une expression de Tarde, inter-psychologiques. Au *cogito ergo sum* de Descartes, il substitue un *cogito ergo sumus*, qu'il montre impliqué dans ce même fait de conscience où l'idée du moi apparaissait jusqu'ici associée à celle de la pensée. Le moi, ainsi que l'ont fait voir Kant et Fichte, ne se pose qu'en s'opposant au non-moi. Or, remarque M. Fouillée, au cours d'une analyse intéressante qui lui appartient en propre, le non-moi, à moins de demeurer un concept purement négatif et qui ne suffirait pas à poser le moi, le non-moi n'est qu'une expression pour désigner un autre moi, c'est-à-dire un autre sujet. Pour concevoir une autre existence que la sienne, il faut « lui prêter quelque chose de soi-même, si peu que ce soit, et ce peu est déjà le commencement d'un *autre moi* plus ou moins semblable au nôtre. C'est notre image effacée, réduite et incomplète que nous projetons dans les autres êtres pour les penser. Et c'est ce qui fait que, tout en nous séparant d'eux, nous nous unissons à eux en nous les assimilant ». L'analyse du fait de conscience qui nous révèle l'existence de l'*ego*, nous divulgue donc en même temps l'existence d'autrui ; *cogito ergo sumus*. La pensée est essentiellement altruiste, comme le remarque M. Fouillée, et l'analyse psychologique du fait de conscience élémentaire implique la relation du moi avec d'autres sujets, et avec le tout. Sur les données de cette première analyse qui révèle

dans le moi l'existence de quatre idées directrices, et, se fiant à sa méthode selon laquelle les idées sont, en même temps que des faits de conscience, des forces qui tendent à se réaliser, M. Fouillée a institué dans son ouvrage quatre développements qui ont trait au sujet conscient lui-même, à l'objet, à la relation du sujet avec l'objet enfin à la relation des sujets entre eux. Toute idée se fonde en se concevant. Ainsi de l'idée morale, elle surgit du fait que nous sommes des êtres conscients en qui l'idée du moi est inséparable de l'idée d'autrui et de l'idée du tout. Elle se précise en l'idée-force d'une pure moralité identique au désintéressement du moi en vue du tout.

Tel est, dans ses grandes lignes et dans son principe, ce thème que soutient, au cours de développements solidement ordonnés, une dialectique habile et persuasive. Si réel que soit l'intérêt de cette œuvre, on ne saurait pourtant, à mon sens, en accepter les conclusions que sous le bénéfice de quelques transformations. Il faudrait tout d'abord rejeter au second plan cette idée d'altruisme que M. Fouillée s'efforce de rendre envahissante. L'idée de *l'autre* en effet est inséparable de l'idée du *moi*, mais elle est en même temps l'expression d'un égoïsme fondamental, car elle n'est pour le *moi* que le moyen de sa propre représentation, elle n'en est en quelque sorte qu'une perspective et les analyses mêmes de M. Fouillée fourniraient à ce point de vue d'utiles contributions. Quant à l'idée du désintéressement en vue du tout, on accordera volontiers qu'existant en germe dans le fait de conscience primordial, elle se développe, selon la loi des idées-forces, dans les consciences individuelles les plus élevées et on reconnaîtra volontiers en elle, avec M. Fouillée, le fait pur de la moralité. Mais si l'on fait une telle concession, c'est sous la condition de ne voir qu'une métaphore dans ce terme de *désintéressement* dont use, pour caractériser ce phénomène, la théorie des idées-forces. Sous le déguisement de ce terme, on distinguera, au contraire, l'intervention d'un égoïsme supérieur et raffiné, d'un égoïsme hypertrophié intéressant sa satisfaction à la réalisation d'une hiérarchie harmonieuse entre toutes les parties du cosmos, selon la forme d'un vœu personnel dont la valeur ne pourra jamais être que subjective.

La formation d'un tel vœu universel suppose à sa base un fait de puissance. Il faut que l'individu ait réussi à pourvoir à bien des besoins immédiats avant d'avoir le loisir et le goût de former l'un de ces désirs universels, de le convertir en besoin, de se muer ainsi lui-même en conscience du monde. C'est encore un fait de puissance qui, d'une façon objective, fonde la morale à toute époque. Que cette puissance se réalise par la force brutale ou par la ruse, ce n'est, dans tous les cas, qu'au prix d'un conflit où le plus puissant l'emporte, qu'une conception individuelle relative à une harmonie universelle triomphe et devient une pratique.

Ces déductions ne sont pas conformes sans doute à celles de l'auteur, je prends soin de le noter. C'est toutefois en faisant aboutir la théorie de M. Fouillée à de telles conclusions dépendantes d'une philosophie qu'il combat, que cette théorie, d'un très haut intérêt, reçoit à mon sens une signification entièrement acceptable et logique. Si les idées sont des forces, ainsi que le veut M. Fouillée, il faut qu'elles se comportent entre elles à la manière des forces, ainsi que le veut la logique, et que la plus forte l'emporte.

Avec son **Essai sur les Eléments principaux de la représentation**, M. Hamelin, analysant le contenu de toute notion, constate que tout *posé* exclut de ce contenu un *opposé*, mais que les deux opposés n'ayant de sens que l'un par l'autre, il faut qu'ils soient donnés ensemble, qu'ils soient tous deux les parties d'un tout. Il en conclut que les deux éléments impliqués en toute notion, avec le fait d'opposition où celle-ci se signifie, font apparaître nécessairement un troisième élément, un élément de synthèse. Avec Hegel il voit dans ces trois termes, thèse, antithèse et synthèse, « la loi la plus simple des choses ». Il la nomme la loi de *relation*. C'est de cette loi de relation, en tant qu'elle s'applique à l'ensemble de nos représentations, qu'elle les lie entre elles et en forme une synthèse, que M. Hamelin a entrepris d'exposer dans son ouvrage les développements progressifs. En cinq chapitres, il a analysé les notions essentielles qui forment l'ensemble de notre connaissance, contraignant ces notions à s'engendrer l'une l'autre au moyen du principe d'opposition par lequel elles s'évoquent pour se limiter et se définir. Ainsi des notions de relation, point de départ de toutes les autres, de nombre, de temps, d'espace, de mouvement, de qualité, d'altération, de spécification, de causalité, de finalité et de personnalité entre lesquelles l'opposition, par où elles se distinguent, est en même temps l'élément et le moyen de la synthèse par laquelle elles s'avèrent parties d'un même tout. La reconstitution synthétique opérée par M. Hamelin s'éclairant du jour de l'idéalisme, il en résulte que l'harmonie totale de nos représentations atteinte par une telle voie pose une réalité ontologique dont il reste à se demander quelle est la genèse. Fidèle aux vues de Berkeley, M. Hamelin rejette comme principe d'explication le panthéisme idéaliste et tout panpsychisme pour s'en tenir au théisme. C'est une solution des plus contestables et qui pourra sembler à juste titre inconciliable avec le monisme dont un idéalisme conséquent me paraît inséparable. Les conclusions de M. Hamelin n'en sont pas moins présentées sous un jour très heureux par où elles intéressent même un contradicteur. Son ouvrage forme une des contributions les plus importantes qui soient, en même temps que des plus originales, au courant d'idées qui s'est formé aux sources du kantisme avec les théories de Renouvier. Il souligne

la perte que réalise pour la pensée philosophique la mort tragique et prématurée de son auteur.

M. Latreille, avec la biographie de **Francisque Bouillier**, professeur de philosophie à la Faculté de Lyon, auteur de divers ouvrages et notamment de l'*Histoire du Cartésianisme*, fait revivre l'éclectisme de Cousin et aussi ce spiritualisme universitaire qui, après avoir illustré la période du règne de Louis-Philippe, s'est prolongé sous l'Empire et s'est survécu à lui-même jusqu'à nos jours. Charles Lévêque, Barthélemy Saint-Hilaire, Bersot, Emile Saisset, Jules Simon, apparaissent à travers ces pages où leurs physionomies évoquent, à défaut d'un puissant intérêt philosophique, un intérêt historique réel ; car ils furent les représentants, décoratifs et quelquefois sincères, d'un compromis entre la philosophie et la morale officielle où l'enseignement universitaire puisa longtemps ses inspirations.

Memento. — M. Louis Prat vient de publier chez Alcan une nouvelle édition en deux volumes de *la Science de la Morale* de Ch. Renouvier. Même lorsque l'on tient pour entaché d'une intime contradiction l'idéal de moralité en vue duquel Renouvier a conçu toute sa philosophie, il faut reconnaître que cet ouvrage représente l'effort le plus considérable peut-être et le plus puissant qui ait été tenté pour expliquer le monde sur le plan éthique. L'exposition théorique s'y avive de considérations ayant trait à la pratique la plus immédiate et aux notions les plus concrètes. Ce double souci et la sincérité de l'auteur, qui fut en somme un philosophe et non un professeur de philosophie au sens péjoratif que Schopenhauer attribue à cette fonction, font de *la Science de la Morale* une œuvre vivante et à laquelle les années écoulées n'ont pas enlevé son actualité.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Binet-Sanglé : *La Folie de Jésus*. Son hérédité, sa constitution, sa physiologie, in-16, Maloine, 4 fr. — Antheaume et Dromard : *Poésie et Folie*, Essai de psychologie et de critique, in-12, Doin, 6 fr. — Emile Boirac : *La Psychologie inconnue*, Introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques, in-8, Alcan, 5 fr.

Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer ici (*Mercure de France*, 15-v, 1907, p. 313), à l'occasion d'un précédent volume de M. Binet-Sanglé, *les Lois psychophysiologiques du développement des religions*, que cet auteur semblait s'attacher de préférence à l'étude des formes pathologiques de la passion religieuse, plutôt qu'à celles du sentiment religieux lui-même, ce qui l'avait amené à ranger le mystique, le dévôt, le *théomane*, si l'on peut dire, dans une classe où il serait permis de placer également l'alcoolique, le morphinomane, le fumeur d'opium. Cette prédilection

pour l'examen des cas morbides, les conclusions du travail que nous venons de rappeler ont conduit M. Binet-Sanglé cette fois à relever « en suivant pas à pas le texte des évangiles canoniques », à propos de Jésus et de sa famille, les détails propres à fortifier la thèse qu'il avait adoptée, après l'analyse de la vie de Racine et de Pascal, et l'histoire de leurs familles. Ses recherches exposées sous le titre **La Folie de Jésus** portent sur « son hérédité, sa constitution, sa physiologie ».

Tout d'abord M. Binet-Sanglé se préoccupe de légitimer le point de vue auquel il se place, et de préciser son attitude en face de la question qu'il se propose d'aborder. Il étudiera « Ieschou-bar-Iossef, non pas en théologien catholique, comme le père Didon, non pas en théologien protestant, comme Albert Réville ou Edmond Stapfer, non pas en mythologue comme Strauss, non pas en poète comme Ernest Renan, non pas en historien comme Peyrat », mais en tenant compte que depuis Strauss et Renan « la science a marché, et non pas seulement la science historique, mais l'anthropologie, mais la psychologie, mais la psychologie pathologique ». Voici déjà réfutée une objection qui pourrait être tirée de la valeur des précédents exégètes. La seconde a trait à la méthode même qu'emploie l'auteur, et qui est « la méthode des sciences naturelles, puisque la psychologie humaine... fait partie de ces sciences ». Or M. Edmond Stapfer a déclaré « qu'il ne faut pas étudier la vie morale et religieuse comme on étudie l'histoire naturelle... L'âme peut avoir des intuitions du vrai que l'observation objective ne suffira jamais à donner au savant ». A ceci M. Binet-Sanglé répond en demandant à M. Edmond Stapfer de quel droit, s'il existe un monde spirituel où l'on ne pénètre que par le procédé mystérieux de l'intuition, « il rejette les anagogies des écrivains orthodoxes, et d'une façon générale les élucubrations mystiques autres que celles des protestants, depuis le Halita-Vistara des auteurs hindous jusqu'aux vers amorphes d'Henriette Couesdon ». Il ajoute même : « S'il y avait deux manières d'étudier les hommes, l'une destinée au vulgaire, l'autre réservée aux mystiques, tous les théomanes de nos asiles seraient en droit de faire censurer les travaux des aliénistes par les facultés de théologie protestantes ».

M. Binet-Sanglé remarque ensuite que presque tous les auteurs qui ont étudié Jésus n'ont pu éviter deux causes d'erreur, que supprime la méthode dont il se réclame. La première est « la pétition de principe... Les catholiques ont posé en principe qu'il était la seconde personne de la trinité divine, les protestants qu'il était Dieu ou inspiré de Dieu... Dès lors... ils ont été conduits à rejeter, comme des erreurs de biographes ou de copistes, tout ce qui leur paraissait illogique ou scandaleux dans les actes ou les paroles du

Nazaréen ». La seconde réside en ce fait que ces auteurs furent « hypnotisés par l'étendue de la chrétienté et par la puissance de l'Eglise catholique dont ils eurent tendance à confondre l'œuvre avec celle du Nazaréen ».

Ceci posé, l'auteur compare les textes des évangiles entre eux, puis avec de nombreuses observations cliniques, qui confirment la sincérité des « biographies naïves » que sont, selon M. Binet-Sanglé, les évangiles. Les portraits qu'ils renferment, du père et de la mère de Jésus, de ses frères et sœurs, de sa tante, de son cousin, permettent à l'auteur de reconstituer son hérédité ; de la même façon sont étudiés sa constitution, son appareil digestif, vaso-moteur, etc. C'est ainsi que la description de la « sueur de sang de Gethsémani » résume, pour M. Binet-Sanglé, « tous les symptômes de l'hématidrose... l'épouvante provocatrice, la crise d'angoisse et l'agitation prémonitoires, l'hallucination concomitante, l'abondance de l'exsudation sanguine ».

On ne sera donc point surpris de la conclusion de l'auteur, rédigée à la façon d'une observation clinique :

Né... au fond d'une province montagneuse,... sauvage, dans un pays de bon vin, à une époque où l'alcoolisme sévissait sur la peuplade juive,... fils d'un pieux charpentier et d'une dévote, frère d'un ascète rabougri et crasseux qui, suggestionné par lui, devint à son tour chef de secte et paya son fanatisme de sa vie, oncle d'un chef de secte qui eut le même sort... comptant dans sa famille sept mystiques sur treize membres ; petit de taille et de poids, délicat de constitution, ayant présenté une anorexie de longue durée et une crise d'hématidrose, mort prématurément sur la croix d'une syncope de déglutition, facilitée par l'existence d'un épanchement pleurétique, vraisemblablement de nature tuberculeuse..., ayant des idées d'eunuchisme, d'œdipisme et d'amputation manuelle... Ieschou-bar-Iossef nous apparaît déjà comme un dégénéré physique et mental.

§

Voici un très gros volume (639 p.) de MM. Antheaume et Dromard, **Poésie et Folie**, qui eût peut-être gagné à être allégé de trop copieuses citations, faciles à résumer, mais où l'on trouvera sur les rapports de l'automatisme et de l'inspiration, du génie et de la folie, les conditions mentales de la création poétique, l'exposé très complet des théories les plus récentes. Quant aux vues personnelles des auteurs, elles sont peut-être moins riches que leur exposé critique des thèses d'autrui. Un respect attendrissant de l'art empêche ces médecins de conclure, autrement qu'en réservant le problème qu'il s'agirait de résoudre :

... Par son origine essentiellement imaginative, par sa constitution faite d'associations d'ordre automatique et par son expression qui s'exhale d'une façon rythmique, le vers trahit triplement son essence inférieure au sens

biologique du mot, nous voulons dire sa situation profonde et première parmi les strates de l'évolution mentale. Ceci n'altère en rien sa suprématie....

Les rapprochements que nous avons empruntés au domaine morbide n'atteignent d'ailleurs en aucune façon la dignité de l'œuvre poétique ; car si l'on tenait à en dégager quelque vérité d'ensemble, la seule qui pourrait se déduire est que le cerveau malade travaille d'après les mêmes lois que le cerveau valide, sauf qu'à ces lois il obéit imparfaitement ou excessivement.

Nous ne pensons pas que cette conclusion puisse froisser quelqu'un...

Comment expliquer alors la production des œuvres poétiques, empruntées aux collections des divers asiles, que citent longuement les auteurs? Le fou qui compose « joue-t-il avec son délire », comme le poète ? Il est vrai que MM. Antheaume et Dromard trouvent « difficile à lire » le sonnet suivant (de la collection de la Maison nationale de Charenton) :

Tel qu'on voit, dans la saison blanche,
Langé de neige, un champ dormir,
Et l'arbre, engourdi, ne verdir
Qu'en lui sève à flots ne s'épanche ;

Comme, avant de croître et t'ouvrir,
Bourgeon, tu dors clos dans la branche,
Et sous la feuille te retranches,
Bouton, qui fleur veux devenir ;

Cœur, ainsi tu dors dans l'enfance,
Secret encor, sourde puissance :
Futurs tourments, quel doux sommeil !

Tout au monde est accord d'avance :
Champ, ton espoir c'est le soleil ;
Cœur, ton soleil c'est l'espérance.

Et ceux-ci (collection de l'Asile de Marseille), qui rappellent la manière d'un poète connu :

Dieu sauva Noé du naufrage
Quand il noya le genre humain.
« Voilà ce que doit boire un sage ! »
Dit-il, en lui donnant du vin.
Car d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchants sont buveurs d'eau.
C'est bien prouvé par le déluge.
Buvons du vin jusqu'au tombeau !

Par quoi les différencier de la production d'un esprit sain? Comment expliquer aussi que, chez certains malades, le développement de la faculté poétique est un prodrome de la maladie elle-même, et qu'inversement certains poètes, étudiés avec détail dans cet ouvrage (Le

Tasse, Nicolas Lenau, Edgard Poe, Gérard de Nerval, etc.) mêlent leur folie à leur production ? Ici encore, l'explication de MM. Antheaume et Dromard, faisant intervenir la recherche et l'usage de toxiques développant « l'excitation désordonnée d'une sensibilité déjà maladive et prédisposée aux pires égarements », est insuffisante, car n'est-ce pas plutôt parce que cette sensibilité était déjà maladive qu'elle cherchait naturellement certains poisons? Ne devient pas alcoolique ou morphinomane ou... poète qui veut !

Un dernier chapitre, consacré à l'histoire du symbolisme et à celle des critiques que suscita le mouvement symboliste, termine le livre, par une étude, d'ailleurs fort impartiale, qui tend à prouver « l'inutilité des explications morbides, invoquées par quelques médecins » et à montrer d'autre part l'incompréhension parfaite qu'eurent, du mouvement symboliste les critiques de l'époque.

§

M. Boirac, dans la **Psychologie inconnue**, tente de restaurer l'hypothèse du magnétisme animal posée par Mesmer, ruinée ensuite lorsque les expériences de Braid d'abord, de Charcot ensuite eurent montré qu'un point brillant, le bruit soudain d'un gong résonnant dans une pièce silencieuse, entraînaient la production des phénomènes attribués primitivement au rayonnement d'un fluide magnétique versé par le magnétiseur au magnétisé. M. Boirac s'appuie sur des expériences personnelles, sur d'autres, effectuées avec le célèbre médium Eusapia Paladino, et sur celles enfin de M. de Rochas. Il est fâcheux seulement, pour la « grande loi de conductibilité » (le fluide peut passer à travers un conducteur métallique, ou même humain), que croit avoir découverte M. Boirac, que ces expériences ne semblent pas avoir été effectuées, quoi qu'il en pense, avec toute la rigueur scientifique nécessaire. Il serait trop long de relever ici toutes les imprudences, si j'ose dire, commises par cet expérimentateur pressé de conclure. Toutefois il paraît au moins plaisant de voir qu'après la démonstration faite de la dextérité d'Eusapia Paladino, à cette séance célèbre où l'on s'aperçut que le médium avait su dégager ses poignets en leur substituant ceux des contrôleurs eux-mêmes, M. Boirac et ses éminents collaborateurs n'aient pas songé à employer un autre mode de contrôle; et que, par exemple, dans toutes ces expériences où le médium se plaint d'une trop vive lumière, on ne supprime pas cette cause de douleurs et de supercherie, en plaçant simplement un bandeau sur les yeux trop sensibles.

GASTON DANVILLE.

PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES

Les Névrosés de l'Histoire, par le Dr Lucien Nass (Librairie universelle).

Il est assez difficile de donner une idée nette du livre de M. le Dr Nass sur les **Névrosés de l'Histoire**. Qu'on en juge.

N. Nass débute par deux affirmations qu'il est malaisé de combattre. Il dit d'abord : « On a usé et abusé du mot névrose. » C'est incontestable; c'est en même temps encourageant pour le lecteur qui compte bien que cette fois on lui évitera de souffrir de cet abus. Il dit ensuite : « Les hommes qui sont attirés vers les choses du passé s'aperçoivent enfin qu'elles ressortissent à une multiplicité de causes dont la principale est l'état mental de l'individu et l'influence de son état physique sur cet état mental. Nous irons même jusqu'au bout de cette conception, et nous dirons hardiment : pour comprendre l'histoire, il ne suffit pas d'être un habile chercheur et un philosophe avisé, il faut être médecin. » Soit; mais cela dépend un peu du point de vue auquel on se place. Fustel de Coulanges et Taine, par exemple, n'étaient médecins ni l'autre, et il faut cependant reconnaître qu'ils rendirent à l'histoire, et surtout à la méthode historique, quelques services. Il est toutefois évident que, pour l'étude des individus et l'examen de détails des événements, le secours de l'observation médicale, avec la culture particulière qu'elle comporte et la méthode de critique rigoureuse qu'elle emploie, est d'un prix inestimable et est souvent nettement indispensable. C'est là une notion qui d'ailleurs a depuis quelque temps fait son chemin, grâce aux notables contributions apportées par les médecins érudits aux sciences historiques, et c'est en particulier, ce qui doit rassurer le lecteur en ouvrant le livre de M. le Dr Nass, de qui il attend le souci de faire un tri sévère entre les véritables névrosés et ceux qui passèrent faussement pour tels.

Or, notez le désarroi qui doit naître à la lecture des phrases suivantes qui accompagnent les précédentes dans la courte introduction :

Nous ne nous proposons point dans cette étude d'envisager le rôle que les névrosés ont joué dans l'histoire. Il faudrait reviser l'histoire universelle pour établir leur bilan complet... — Alors, on s'aperçoit du rôle immense que la névrose a joué depuis six mille ans qu'il y a des hommes... On découvre, avec quelque étonnement, que les pasteurs des peuples furent en grande partie des déséquilibrés. Même les plus intelligents, les plus prodigieusement doués présentent un ensemble de tares symptomatiques de leur dégénérescence...

On conçoit l'inquiétude qui doit naître à constater, dans un livre qui dit appartenir à la critique scientifique, cette propension à voir

des fous partout. Voyons si cette inquiétude se dissipe à l'examen des exemples choisis par l'auteur.

Le premier exemple est celui des derniers Valois. Il fallait s'y attendre. Michelet, qu'on est toujours obligé de citer quand il s'agit d'une bévue historique, avait rangé toute la famille des Valois-Angoulême parmi les dégénérés syphilitiques, à cause de la syphilis de François Ier. M. Nass, qui ne peut plus invoquer cette fameuse syphilis, dont on ne trouve nulle trace que dans les interprétations erronées de ragots successifs, en fait un bloc de tuberculeux. Pourquoi ? Je ne sais trop, car, sauf pour Charles IX, qui présenta des symptômes suspects et eut probablement des hémoptysies (1), je ne vois pas comment invoquer la tuberculose pour François Ier qui mourut d'infection urinaire, pour Henri II, qui mourut d'un traumatisme cérébral, pour François II, qui eut des accidents méningés consécutifs à une otite, pour Henri III, qui reçut le coup de poignard de Jacques Clément ! Quoi, qu'il en soit, notre auteur est catégorique : « Les Valois-Angoulême, de François Ier à Henri III, furent une race de tuberculeux. »

Si M. Nass est sur ce point affirmatif, c'est qu'il voit là une prédisposition à une névrose dont les derniers Valois furent, paraît-il, les victimes et qu'il appelle la *césarite*, après M. Lacassagne, qui inventa, dit-on, le nom et la chose. Cette césarite serait « la maladie du pouvoir », car « l'exercice du pouvoir, surtout du pouvoir absolu, n'est pas sans danger pour la mentalité d'un homme ». Et voilà pourquoi les derniers Valois, étant monarques absolus furent, de ce fait atteints de césarite, c'est-à-dire des névrosés. Mais pourquoi eux plutôt que les autres ? Probablement parce que le règne de deux d'entre eux vit des heures tristes pour la France et qu'il est plus facile d'en rejeter la responsabilité sur ceux qui étaient les maîtres du pays que d'essayer de démêler les raisons de leurs actes et la véritable signification des événements.

Certes, l'époque des derniers Valois fut une sombre période de notre histoire, mais au lieu d'employer son temps à rééditer toutes les vieilles rengaînes sur ces rois qui certes ne furent pas des aigles (2), mais se trouvèrent en présence du plus grand péril qui ait menacé la France, j'aurais souhaité voir M. Nass appliquer son talent de critique à jeter un peu de clarté sur ces heures où notre pays faillit se déchirer en deux, et où, sous prétexte de religion et de

(1) Et peut-être pour François d'Anjou, dont M. Nass ne parle pas et que quelques historiens font mourir d'une maladie de langueur. Le fils aîné de François Ier mourut d'un accident suraigu qu'on prit pour un empoisonnement et qui le fut peut-être. On ne sait de quoi mourut le 3e fils, Charles d'Orléans, mais il fut assez vite emporté.

(2) Il y en eut même un qui finit bêtement dans l'homo-sexualité, à l'instar de certains hommes d'Etat notoires d'aujourd'hui.

réforme, se dressa contre la couronne et contre l'intégrité de la nation française ce formidable mouvement protestant qu'encouragea l'étranger, comme il devait encourager plus tard le mouvement révolutionnaire qu'on a appelé avec raison la queue de la Réforme, comme il devait susciter et entretenir plus tard d'autres mouvements qui nous sont contemporains.

J'aurais souhaité le voir nous mieux préciser la psychologie de Catherine de Médicis, de cette femme qui, née à l'étranger et n'ayant trouvé en France qu'avanies et désillusions, se trouve tout à coup chargée des destinées de cette France à un moment où furent à leur paroxysme les attaques des princes lorrains, les menées du protestantisme, les convoitises de l'étranger, et alors que ses fils ne *savaient* pas assez régner! Guizot a entrevu ce que, à son sujet, l'histoire avait à faire, et Balzac a écrit un chapitre admirable que les plus grands historiens tiendraient à honneur de signer...

J'aurais souhaité qu'au lieu de nous redonner les clichés un peu usés de la Saint-Barthélemy telle qu'on la racontait à nos grands-pères, M. Nass cherchât à démêler un peu le dessous de cette sanglante affaire, qu'il nous parlât un peu des Saint-Barthélemy calvinistes qui ensanglantèrent la province telles qu'on les connaît aujourd'hui, et qu'il nous montrât le réseau protestant se resserrant de plus en plus autour de la cour de France. Il compare le massacre du 24 août aux massacres de septembre, à cet épisode de ce qu'il a improprement appelé *la névrose révolutionnaire*. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire ce rapprochement. La Saint-Barthélemy fut l'atroce aboutissant d'un affolement qui, depuis quelque temps, croissait sans cesse, comme un accès de délire au cours d'une période de détresse... et de *défense :* le signal fut donné par des chefs et la foule non prévenue et surexcitée suivit. (Or, on commence à savoir maintenant que, dans les massacres révolutionnaires, un petit nombre d'individus accomplirent la besogne et que la foule effarée regarda et n'intervint pas.) J'espère que le *Coligny* que va nous donner Charles Merki mettra là-dessus quelque lumière.

§

Un autre exemple de névrose royale signalé par M. Nass est celle de Louis XIV. C'est assez inattendu. Louis XIV, dit-il, est *le roi mégalomane*. Or, si l'on prend le mot mégalomanie dans son sens mondain, où il signifie amour du faste, de l'autorité, orgueil excessif, il est difficile, quand il s'agit d'un roi de la France du XVII^e^ siècle, d'y voir là des caractères pathologiques. Si l'on prend ce même mot dans son sens médical, il devient impossible d'appliquer à Louis XIV sa signification de délire particulier. Alors...

D'ailleurs, pour étayer son qualificatif, notre auteur emploie des

matériaux bizarres. Louis XIV est mégalomane parce qu'il mata le Parlement, parce qu'il porta une perruque, parce qu'il a eu de nombreuses maîtresses et qu'il fut autoritaire avec elles, parce qu'il « laissa tomber sa protection sur les hommes de talent et de génie qui gravitaient autour de lui » (*sic*), parce qu'il avait eu un gros appétit, parce qu'il se laissa élever une statue sur la place des Victoires par le maréchal de la Feuillade, etc., etc. Je vous jure que je n'invente rien.

On est mieux à son aise dans le chapitre qui concerne les faux Messies, et tous ceux qui généralement se font passer pour un personnage célèbre disparu. Ici, en effet, après avoir éliminé les malins qui, dans tous les temps et dans tous les pays, ont exploité la crédulité publique, on se trouve en présence d'anormaux psychiques dégénérés ou délirants; de même dans certains mouvements d'exaltation mystique, où l'excitation devient contagieuse et donne lieu à des explosions de religiosité morbide se manifestant par les pratiques de superstition les plus outrées et les plus incohérentes. C'est bien là qu'il faut prononcer le mot de névrose, bien plus que dans l'observation de ces époques de vie intense et sans contrainte, dont M. Nass nous donne un exemple dans son chapitre sur la renaissance italienne. Il y a, dans ces moments que la plupart des peuples ont traversés, comme un débordement de vitalité dont le premier phénomène est naturellement la surexcitation des besoins passionnels, de l'animalité et où l'on arrive d'autant plus vite aux pires excès que gouvernants et gouvernés obéissent à la même impulsion : il se crée comme une atmosphère d'hyperactivité et surtout d'hypersensibilité qui fait coïncider le plus souvent avec les manifestations de l'ordre le plus sensuel et le plus bestial, d'autres manifestations de l'art le plus élevé. Que M. Nass se méfie de l'accouplement de ces deux mots : névrose sociale.

Pour expliquer les effets produits sur la mentalité des Européens par le séjour dans les terres coloniales, de par l'action d'un climat qui vient modifier de fond en comble les conditions physiologiques de l'individu, et de par l'influence que peut avoir sur le caractère d'un *civilisé* cette vie nouvelle où l'autorité sur les indigènes est sans contrôle immédiat, ou même sans contrôle possible, M. Nass a imaginé la *névrose coloniale*.

Je veux bien qu'on donne à cet état particulier, résultant de cette double influence, un nom spécial, mais j'avoue que ce mot de névrose accommodé ainsi aux diverses sauces des différentes épithètes, me semble bien peu satisfaisant. Il peut avoir, médicalement parlant, une signification très précise et devient alors utile et précieux comme étiquette et comme classement, mais en en faisant un mot banal pour

désigner la moindre anomalie, même transitoire, la moindre originalité même la moins pathologique, d'une mentalité, d'un caractère, d'une manière de penser, on se prive ainsi des services qu'il peut rendre et il devient inutilisable. Dernièrement, au sortir de l'Hôtel-Dieu, le professeur Gilbert Ballet se heurta à un journaliste qui lui demanda ce qu'il pensait de certaine méthode américaine de traiter les fous. « Mais il n'y a pas de fous, répondit Gilbert Ballet, il ne peut donc y avoir de méthode pour les traiter. Il y a des gens dont la mentalité est devenue plus ou moins anormale selon les causes les plus diverses qui sont intervenues, et le traitement, comme la cause, varie le plus souvent avec chaque individu. » En effet, on a tellement usé et abusé du mot folie qu'il ne sert plus à rien aujourd'hui. Si M. Nass, au moment où il écrivait cette première ligne de son livre : « On a usé et abusé du mot névrose », avait fait suivre cette déclaration très salutaire, de la définition de la névrose, il y a gros à parier qu'il aurait été plus circonspect dans son emploi.

Le meilleur chapitre du livre de M. Nass est celui qui concerne les descendants de Charles-Quint. Il faut dire qu'il est difficile d'imaginer un spectacle plus désolant et plus tragique que celui de cette série de déments. Ici nous sommes en pleine explosion morbide, en plein délire qui se continue et s'accentue d'année en année et de roi en roi. On se souvient que ce fut l'évocation terrifiante de Charles II et de sa cour qui inspira les pages les plus belles de Paul de Saint-Victor.

ALBERT PRIEUR.

SCIENCE SOCIALE

Albert Schatz : *L'Individualisme économique*, A. Colin. — Yves Guyot : *Sophismes socialistes et faits économiques*, Alcan. — Georges Sorel : *La Décomposition du marxisme*, M. Rivière. — Victor Pouget : *La Confédération générale du travail*, M. Rivière. — Victor Greffuelhes : *L'Action syndicaliste*, M. Rivière. — Memento.

Il ne se passe guère de mois ou de semaine que ne paraisse quelque gros bouquin sur le Socialisme; bien juste est-il donc que le pauvre Individualisme ait son tour. Ces frères ennemis sont d'ailleurs inséparables et chacun d'eux doit bien rire en dedans quand l'autre croit orgueilleusement triompher. Leurs antrustions en conviennent volontiers aux heures de franchise, ou d'habileté; M. Fournière proclamait récemment que le socialisme vainqueur donnerait une extension inouie à toutes les personnalités, et voilà que M. Albert Schatz, dans sa copieuse et sérieuse étude sur **l'Individualisme économique et social**, s'efforce de prouver que toutes les aspirations modernes sont conciliables avec la doctrine qu'il prône. Eh sans doute! tous ces vocables différenciés en isme n'existent que dans notre esprit ; la réalité vivante est autrement synthétique, et tout homme

est à tout instant à la fois socialiste et individualiste, comme réaliste et idéaliste, matérialiste et spiritualiste, etc. C'est seulement en tant que tendances psychologiques profondes que ces doctrines signifient quelque chose ; il y a des gens qui sont toujours prêts à faire le bonheur des autres, même à coups de trique, surtout à coups de trique, et ce sont les socialistes ; et il y a d'autres gens qui ne s'occupent que de leur propre précieuse personne, en ajoutant : « Que chacun en fasse autant et tout le monde sera heureux », et ce sont les individualistes. Chez les uns comme chez les autres se trouvent de braves cœurs et de piètres bonshommes. Pendant tout le XIXe siècle, ils se sont battus comme des chiffonniers. Pour foudroyer leurs adversaires, les individualistes avaient inventé un tas d'engins biscornus, la théorie de la rente, la loi de la population et de la production, mais les socialistes, s'emparant prestement de cette artillerie à deux faces, les en avaient à leur tour mitraillés sans merci. Aujourd'hui nous rions de toutes ces pétarades et Karl Marx nous semble aussi grotesque que Ricardo. Toutefois les passions qui animent ceux qui se réclament de ces deux bonzes n'en sont pas moins vivantes et puissantes. Plus que jamais il y a des gens qui ne veulent pas être embêtés et d'autres qui veulent embêter tout le monde, et comme il en sera toujours ainsi, on peut être sûr que le duel des individualistes et des socialistes n'est pas à son dernier acte. C'est pourquoi il faut en prendre son parti, et les laisser poursuivre leur interminable querelle sans croire que tous les individualistes sont d'abjects bourgeois ventrus, ni que tous les socialistes sont de sinistres jobards infatués, et même sans se donner trop de mal pour soupeser leurs arguments; cela n'a aucune espèce d'importance.

§

Voilà par exemple M. Yves Guyot qui, dans ses **Sophismes socialistes et faits économiques**, s'efforce de prouver, en assez mauvais style d'ailleurs, ce qui est fâcheux pour le succès de ses idées, que le marxisme n'a pas le sens commun. Croyez bien que cela ne diminuera pas d'une calorie le beau feu dont brûlent ceux qui ne jurent que par *Das Kapital*. C'est que ceux-ci se moquent pas mal des camouflets que la réalité donne à leur catéchisme ! Que sur tous les points les prédictions du Grand Homme se soient cassé le nez et ses systématisations muées en verbosités pures, que l'étalon-heure du travail soit une niaiserie, et la loi d'airain une fausseté, et l'accroissement du prolétariat une autre, et la concentration des capitaux une autre, et la catastrophe fatale une galejade, cela n'empêchera pas que le collectivisme soit une force, nous le voyons, et par conséquent ne soit éminemment respectable comme toutes les choses puissantes. Ce n'est pas à dire que les Yves Guyot soient blâmables,

au contraire! Il est très bon de savoir dans quel sens s'exercera la force qu'on a devant soi, et les citations que contient le livre dont je parle sont tout à fait suggestives ; les lois « urgentes » que demande le nommé Deslinières, auteur d'un livre sur *le Collectivisme*, n'y vont pas par quatre chemins : 1° donner des armes à l'exécutif pour éviter tous désordres dès leur naissance ; 2° supprimer la liberté de presse et de réunion ; 3° mettre tous les Français majeurs en réquisition permanente ; 4° droit de réquisition aussi sur toutes choses ; 5° confiscation contre quiconque refuserait d'obéir et séjournerait plus de trois mois à l'étranger, etc., etc. Voilà du moins qui est plus clair que le sur-travail et le vampirisme. Ce qui est difficile, c'est seulement de savoir ce qui, dans ce fatras menaçant, peut être légitime et approuvable. Rien n'est absolument mauvais dans le social et peut-être y a-t-il *somesoul of goodness*, comme disait Shakespeare, même dans les déclamations et les imprécations des marxistes.

§

Le dit marxisme doit être une doctrine bien importante, à voir la quantité d'exégètes qui s'anathématisent pour préciser en quoi il consiste orthodoxement. Bernstein et Kautsky s'étaient déjà excommuniés l'un l'autre et voilà, nous dit M. Georges Sorel dans sa **Décomposition du marxisme**, qu'aucun des deux n'avait raison. Le marxisme, d'après ce nouveau et d'ailleurs très savoureux glossateur, ne consisterait ni à refondre la société comme les utopistes Cabet ou Fourier, ni à la chambarder comme les terroristes Blanqui et Bakounine, mais simplement à la concevoir dans l'attitude d'une lutte des classes et à faire l'éducation de la catégorie laborieuse pour qu'elle se substitue à la fraction capitaliste. Va pour cette explication qui ne sera sans doute pas la dernière ! Quant à la façon dont se fera cette substitution des travailleurs aux capitalistes, les exégètes diffèrent encore ; il paraît que la « catastrophe » dont Karl Marx épouvantait les bourgeois de son temps ne doit être prise qu'au sens mythique, un peu comme l'effroi, par exemple, de la fin du monde qui a présidé à la naissance de la société chrétienne. Façon de parler, d'ailleurs, car cette substitution sera violente et c'est même par cet appel à la violence que le néo-marxisme se distingue de l'ancien socialisme assagi dans les fauteuils ministériels. Le syndicalisme révolutionnaire, qui a M. Georges Sorel pour théoricien, prône la grève générale dont ne veulent plus ni M. Guesde ni M. Jaurès. Soit ! C'est là un système très intéressant et que j'aurai l'occasion d'apprécier quand paraîtront, de cet auteur, les *Réflexions sur la violence* impatiemment attendues.

§

On peut d'ailleurs, et d'ici là, en avoir une idée avec deux petits

livres: **la Confédération générale du travail**, d'Emile Pouget, et **l'Action syndicaliste**, de Victor Griffuelhes. C'est un socialisme nouveau qui monte tout à fait digne d'attention et même d'approbation. Rien de plus louable que la soif d'indépendance de ses membres, leur désir de ne faire appel qu'à eux-mêmes, leur éloignement pour tout ce qui sent l'embrigadement politicien. Même leur attitude combattive n'est pas sans un bon côté; sans doute la paix sociale est le but à atteindre, mais le *si vis pacem para bellum* est aussi exact dans le monde industriel que dans le domaine international; de même que les nauséeux pacifistes vous feraient prendre en horreur leur chlorotique déesse, les gens d'œuvres ne font trop souvent qu'accroître les malentendus, les froissements, les haines. Que de mal a fait le patronage des patrons! Les ouvriers ne veulent pas être patronnés, et ils ont raison. Ils ne demandent ni la charité, ni la philanthropie, ni quoi que ce soit qui exige leur reconnaissance, et ils ont raison. Des hommes libres doivent se regarder en face, et il est excellent que les ouvriers traitent les patrons d'égaux à égaux et de rivaux à rivaux. Mais autre chose est la menace de grève, autre chose est la grève à tout prix et à propos de bottes. Une fois que les ouvriers auront fait leur éducation et appris à penser par eux-mêmes, ils sèmeront là les panacées de sabotage et de grève générale, lesquelles, tout Code pénal à part, sont pures sottises, et dignes de politiciens; quel est l'homme, même inculte, qui ne se rend pas compte que dans l'hypothèse, d'ailleurs stupide, d'un arrêt général de la production, c'est lui, le pauvre diable, qui crèverait le premier, et bien avant le patron, l'exploiteur, le bourgeois? Un 1er mai n'est qu'une farce, d'ailleurs de bonne guerre; ce n'est pas une machine de guerre. Mais la grève ordinaire, elle-même, en est-elle une? Il est permis d'en douter et M. Georges Sorel devrait porter sur ce point son coup d'œil pénétrant. Le progrès général, l'amélioration du sort commun, la hausse des salaires, etc., tout cela tient à la science, à la laboriosité, et non à la politique tant réformiste que chambardiste; croit-on que les salaires ont attendu la loi de 1865 pour monter, et qu'ils ne seraient pas montés sans grèves? La loi et la force sont à peu près aussi efficaces pour hausser les salaires que pour accroître la population; il y a, dans les deux cas, une harmonisation entre les divers éléments en présence qui se fait inconsciemment, presque automatiquement. Le jour où les intéressés l'auront bien compris, on se sera beaucoup plus approché de la paix sociale que si on avait établi partout la participation aux bénéfices et l'arbitrage obligatoire. Il faudrait que beaucoup d'ouvriers aient la sagesse, l'énergie et le bon sens de certains d'entre eux, les Keufer, les Deherme, les Roguenant; ce jour-là, ils lâcheraient d'un cran et même de plusieurs les compagnons Pouget et Griffuelhes, et même le savant et taraudant Sorel.

Memento. — Dicran Aslanian : *Les Principes de l'évolution sociale*. Alcan. Savant essai de synthèse conciliatrice de la liberté et de la nécessité. — Adolphe Prins : *L'Evolution et la conception matérialiste de l'univers*, Liège. Vue originale : l'évolution considérée comme restauratrice de l'idéalisme et alliée du spiritualisme. — Abel Faure : *L'Individu et l'esprit d'autorité*, Stock, avec épigraphe : L'éducation doit cultiver les différences, ce qui est peut-être excessif, car un peuple de paradoxaux serait à vous réconcilier avec les Joseph-Prudhommes ; ce livre est en effet une étude sur nos systèmes d'éducation « du moyen âge à la loi Falloux », tous hostiles à l'individu, tous fabricateurs d'automates. — Edward Montier : *L'Age enclos dans un collège libre* (le petit séminaire d'Yvetot). Plon. De très fines et très curieuses notations psychologiques. Malgré le talent de l'auteur et la couleur sympathique dont il peint ses anciens maîtres, on se demande si cette éducation, d'une puérilité d'ailleurs charmante, est bien celle qui convient aux jeunes gens de notre temps. — X. : *Petit cours de morale administrative* ou *mémoires et réflexions d'un ancien proviseur*. « La Solidarité ». Autre son de cloche, amusant d'ailleurs. — Edouard Daveluy : *La Serbie*, Gilles, Bruxelles. — Nasclès Kasasis : *La Macédoine et les Roumains*. Stock. Heureux Koutzo-Valaques, on se les arrache. — Rivet : *L'Industrie du Chapeau en Equateur et au Pérou*, Guilmoto, car il paraît que les panamas ne viennent pas de Panama. — G. Normandy : *La Question catalane*. Bloud. Les fêtes de Montpellier lui donnent un regain d'actualité, mais le royaume de Don Jayme d'Aragon est bien mort ; il n'y a pas de séparatisme catalan et on ne veut à Barcelone qu'un régionalisme « raisonné, progressif et méthodique ».

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Hector Espaullard : *Notes historiques sur le plateau d'Avron*, Champion, 4 fr. — Jean de Foville : *Gênes*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — Prince Scipion Borghese : *De Pékin à Paris, la moitié du Monde vue d'une automobile*, Hachette, 12 fr. — Georges Ducrocq : *Du Kremlin au Pacifique*, Champion. — George Moreau : *L'Envers des Etats-Unis*, Plon, 3 fr. 50.

Sous le titre très modeste de **Notes sur le plateau d'Avron**, M. Hector Espaullard a recueilli à peu près tout ce qu'il est possible de rencontrer d'indications et de documents sur le pays et les alentours, principalement au point de vue historique. Le château d'Avron (XVIIe siècle), qui était le seul édifice de la région, avait succédé à un vieil hôtel du XVe siècle, « défendu de murailles et entouré de fossés qu'enjambait un pont-levis ». C'était une splendide habitation seigneuriale du temps où les bourgeois enrichis commençaient à poser à la noblesse, mais qui disparut à la Révolution, saccagé et démoli par la bande noire. Il n'en a subsisté que des plans et une gravure d'Israël Silvestre, et jusqu'en 1845 quelques bribes des bâtiments annexes. La notice contient encore d'intéressants détails sur le rôle joué par le plateau d'Avron au moment du siège de Paris en 1870 ; des notes sur le fief et le château de la Garenne de Villemonble ;

les divers lotissements et divisions territoriales, etc. Mais en somme, c'est surtout un recueil de pièces d'archives, et l'endroit ne prend guère d'intérêt que par la proximité de la capitale. Le plateau d'Avron, Villemonble, Neuilly-sur-Marne, Ville-Evrard sont de ces petits pays galeux des environs de Paris où il n'y a rien à voir ; où les bourgeois en mal de villégiature se font construire des « campagnes » pour leurs dimanches, — toutes tracées sur le même modèle et dont la vue seule, lorsqu'on y passe, suffirait à donner le spleen. Les notes présentes, pour consciencieuses qu'elles soient, ne seront agréables ainsi qu'aux habitants de la région, lorsque dans un siècle ou deux ils s'inquiéteront de rechercher leurs lettres de noblesse.

§

Sur **Gênes**, M. Jean de Foville, de la Bibliothèque Nationale, a écrit un des volumes les plus remarquables de la collection consacrée par la librairie Laurens aux « Villes d'art célèbres », — et à vrai dire sur un endroit que l'on ne s'attendrait nullement à rencontrer dans la série. — Gênes en effet est essentiellement une ville de trafic, le grand port maritime de l'Italie du Nord ; mais c'est également une ville ancienne, où l'on n'a pas trop démoli et dont les vestiges d'art attestent la grandeur passée. On y peut flâner de longues heures, explorer ses églises, parcourir ses palais, ses musées et ses rues ; contrairement à nos villes du nord, aujourd'hui si pauvres en œuvres d'art, la prospérité séculaire de Gênes s'atteste par des monuments nombreux et si l'on n'y rencontre pas des édifices aussi célèbres que ceux de Venise ou de Florence, on peut affirmer néanmoins que son intérêt artistique est très supérieur à sa réputation. — C'est d'abord la série des églises, — San Giovanni di Pri, San Donato, San Matteo, San Stefano, San Agostino — qui contiennent toutes des œuvres remarquables ; Saint-Cosme et Saint-Damien, près la tour des Embriaci, au milieu de maisons énormes du XVI^e^ siècle ; Santa Maria di Castello, qui possède une admirable porte de sacristie et, dans une loggia attenante à l'édifice, une délicieuse *Annonciation*, peinte au XV^e^ siècle par Juste d'Allemagne ; c'est enfin la cathédrale, San Lorenzo, qui paraîtrait sans doute une piètre bicoque à côté des monuments gigantesques de Reims ou d'Amiens, mais dont les portes sculptées ne dépareraient pas la plupart de nos églises de France et s'adaptent précieusement à l'architecture italienne ; où s'ouvrent de merveilleuses chapelles comme celle de Saint-Jean-Baptiste, et où le trésor recèle nombre de pièces fameuses. C'est au portail de San Lorenzo que se trouve la curieuse statue dite du « rémouleur », tout à fait dans le goût des statues de Chartres. — Vient ensuite la série nombreuse des palais : — palais Grillo-Cattaneo, palais Saint-Georges, multiples palais des Doria, palais Spinola, palais Pallaviccini, palais

Reggio-Podesta, palais Brignole-Durazzo, palais Balbi, palais Carega-Cataldi — permettant de suivre, à travers les siècles, l'évolution de l'architecture génoise ; puis des vestiges délicieux comme la porte Sant'Andréa, le portail du XVI^e siècle, Via degli Orefici ; le portail de la place San Matteo ; un dessus de porte, Piazzetta San Sepulcro, — portails de vieux palais et de maisons patriciennes — et des coins pittoresques comme la porte des Vacca, la porte du Vieux Môle, la cour et l'escalier de l'Université, la loggia de la villa Paradiso. Est-ce tout, enfin? Non. Il reste les galeries de peinture dont Gênes possède des collections admirables, où l'on retrouve, à côté de noms presque inconnus, qui signèrent pourtant des œuvres intéressantes, ceux de Murillo, de Rubens, de Van Dyck, de Mignard. L'école génoise en fournit des séries nombreuses et M. Jean de Foville lui a consacré des chapitres très informés. L'influence de l'art flamand au XVII^e siècle y apparaît incontestable, et il est agréable d'avoir, pour visiter ces collections, un guide aussi susceptible de les faire distinguer et comprendre. L'œuvre du Moyen-Age avait été surtout de bâtir des murailles, des tours et un port. La grande époque de Gênes fut celle d'André Doria, qui a son tombeau à San Matteo, et dont il subsiste entre la gare et les quais du port marchand, à Fanolo, un palais admirable, peint à fresque au dehors et au dedans. — Il faut ajouter du reste qu'on retrouve dans la ville, comme à Vérone et, paraît-il, dans toute l'Italie du Nord, la décoration polychrome appliquée à l'extérieur des édifices et, dit M. de Foville, « sous le soleil de ce climat, ces trompe-l'œil ne semblent plus d'un goût aussi mauvais qu'on le pourrait croire ». — Il est vrai que la polychromie fut abondamment employée à l'époque grecque et que de notre France du Moyen-Age, il subsiste encore des débris, peu nombreux à vrai dire, de décoration picturale, appliquée par exemple aux façades et aux portes des cathédrales.

§

C'est tout de même une traversée peu ordinaire que celle entreprise en automobile, **de Pékin à Paris**, par le prince Borghèse et Louis Barzini sous les auspices du journal *le Matin*. — *Le Matin*, on le sait, aime beaucoup ces tours de force ; actuellement encore il organise une course de New-York-Paris en passant par le détroit de Behring, — sans doute à la nage ; et cela fait d'autant mieux une réclame avantageuse que somme toute il n'y risque pas grand'chose. — La traversée de Pékin-Paris représentait un parcours de 16.000 kilomètres, avec des difficultés incroyables ; 12.000 kilomètres sur des routes non empierrées, ou même sans routes, et des montagnes à franchir, des lacs à traverser, de la boue et du sable jusqu'aux oreilles. C'est ce voyage que raconte M. Louis Barzini

d'une plume alerte, parfois attendrie, parfois un brin narquoise, et je dois dire que si je n'éprouve pas une grande admiration pour une telle équipée, j'ai pris plaisir cependant à en suivre au jour le jour les circonstances et les étapes. Cinq automobiles étaient parties de Pékin, mais celle-ci devait toujours tenir la tête. Au départ, il fallut alléger la machine de 500 kilogrammes pour la faire remorquer par des coolies sur la route de Kalgan. Enfin, poussée, tirée, portée, cahin-caha la machine passe les monts de Nankow, la Grande Muraille, et après une dernière ligne crénelée roule en Mongolie, — où, entre autres bizarreries, elle croise des caravanes de chameaux attelés à des carrioles. C'est ensuite le désert de Gobi, Oudde, qui n'est guère qu'un poste télégraphique ; la lamaserie de Tuerin, dans un paysage d'une désolation fantastique ; Ourga, — où plutôt les trois Ourga, car il y a une ville chinoise, une mongole et une russe, — où les voyageurs sont chaleureusement accueillis à la banque russo-chinoise. Plus loin, l'automobile s'empêtre dans la boue et l'on a bien du mal à s'en tirer ; on finit cependant par atteindre la frontière sibérienne, mais en Transbaïkalie, l'auto est entraînée par la chute d'un pont. On passe le lac Baïkal, Irkoutsk, Nijni-Oudinsk, Tomsk, Kolywan, puis Perm et Kazan ; c'est désormais l'Europe, Nijni-Nowgorod, Moscou, Pétersbourg, et il n'y a plus qu'à rouler vers Paris, où l'accueil à la place du Trône fut, paraît-il, enthousiaste. — Maintenant, qu'il y a-t-il de prouvé par ce voyage ? Peut-on aller de Pékin à Paris en automobile, ou réciproquement ? Oui, à la rigueur, et si l'on fait abstraction des pannes, des enlisements et des culbutes dont le détail serait trop long à donner. Mais une telle expédition reste une gageure et d'ici que l'Asie septentrionale ait des routes carrossables, nous préférerons toujours prendre un bon paquebot ou le chemin de fer. — Il reste à signaler dans ce récit intéressant des notations précieuses comme celles qui concernent le désert de Gobi et l'impression presque angoissante que produit l'absolu silence, — donnant « l'idée d'un vide fabuleux, extra-terrestre, la sensation angoissante d'être suspendu au-dessus des abîmes de l'espace, le cauchemar d'une solitude infinie ». Ailleurs c'est la sensation singulière que provoque la rencontre des *obo*, superpositions de pierres, autels dressés par les caravanes avec, au sommet, un crâne de bœuf ou de cheval comme un hommage rendu à la mort, et au pied desquels se trouvent des bandes de papier, des banderolles décolorées par le temps. C'est aussi l'effarement des populations, traduit par l'attitude pétrifiée d'un brave gardien de lamaserie, que déroute l'apparition fantastique de l'automobile, tandis que d'autres braves gens rencontrés en plaine s'esclaffent à l'infini à l'aspect de cette voiture fumante, ronflante, qui détale toute seule. « C'est un poêle, à cheval sur un moulin, qui se sauve à toutes jam-

bes », disait autrefois Théophile Gautier d'un bateau à vapeur. — Mais j'en passe, car le livre est copieux et il faut bien laisser aux lecteur le plaisir de la découverte. J'ajouterai cependant que l'illustration a été particulièrement soignée pour cet ouvrage, qui honore grandement les services de la librairie Hachette.

§

De M. Georges Ducrocq, dont nous avons eu déjà un petit livre délicieux sur *la Pauvre et douce Corée*, voici encore un volume d'impressions : **Du Kremlin au Pacifique**, fait de courts tableaux alertement brossés, bien en couleur, de sensations fugitives et prenantes, quelquefois précieuses, toujours pittoresques, et où se retrouve le charme singulier de la forêt sibérienne, les beaux paysages du lac Baïkal, les gens et les choses d'Extrême-Asie. C'est la première fois qu'on nous donne sur ces pays un peu de littérature, des impressions pittoresques, et il convient de remercier M. Ducrocq, qui a su si bien traduire, du Kremlin à Vladivostock et à Port-Arthur, ses sensations de route et les présenter sous une forme attrayante et suggestive.

§

Le manque de place m'a fait retarder jusqu'ici de parler du livre très averti que M. George Moreau a consacré à l'**Envers des Etats-Unis**. Après les grands enthousiasmes suscités par les entreprises des Yankees, il n'est peut-être pas inutile d'en citer la conclusion :

Les adeptes du beau veulent arriver d'emblée au septième ciel, écrit l'auteur ; mais on n'est pas supérieur à son siècle parce qu'on a rompu en visière avec lui et les tentatives d'originalité quand même restent surtout outrecuidantes lorsqu'elles ont lieu de parti-pris. La terre de M. Roosevelt est un pays comme les autres, à cette différence près que chaque citoyen est un grand homme appelé aux plus hautes destinées et que tous les royaumes du vieux pays sont séniles et décrépits à côté de la jeune Amérique. Mais déjà la question sociale s'est posée aux Etats-Unis dans les centres populeux. Les ouvriers mécontents se sont mis en grève et il existe un parti fortement organisé qui se dresse menaçant en face des rois de l'argent. — Qu'adviendra-t-il ? — Sur bien des points, l'horizon est menaçant et cette cause, qui va peut-être bouleverser le vieux continent, modifiera aussi profondément les conditions industrielles de l'Amérique du Nord. Il est un problème qui préoccupe énormément le cabinet de Washington : c'est le rôle que doivent jouer les Etats-Unis dans le concert des puissances. Leurs tendances impérialistes sont faites pour chatouiller agréablement, certes, l'orgueil des marchands et des industriels, qui trônent dans leurs bureaux. Mais les équipées coûtent cher. Il y faut des flottes, des troupes, toutes choses dont l'Amérique s'était passée jusqu'à présent. Il y a en outre la question des noirs, très nombreux aux Etats-Unis ; c'est par millions qu'il faut compter aujourd'hui les Américains qui ont peu ou prou du

sang noir et leur caractère en est profondément affecté. — Dernière tare enfin, l'alcoolisme, qui exerce là-bas, sur les deux sexes, des ravages terribles. Rien ne craque encore, pour plusieurs raisons ; énergie puissante, force acquise, possibilité de fournir une activité qui compense la mauvaise influence, vie au grand air, etc. Mais lorsque 250 millions d'hommes lutteront sur un territoire devenu relativement moins vaste, que se passera-t-il ? Il est certain qu'avec une population considérable, les Etats-Unis seront infiniment moins à craindre qu'ils ne le sont à présent. Ce sera notre revanche, à nous, Européens, de voir tomber ce colosse poussé trop vite et dont la maturité développera à n'en pas douter des maladies organiques. Le jour du démembrement viendra et l'on peut prévoir la scission en plusieurs parties de cet empire trop vaste, et leur assujettissement aux mêmes charges militaires que les antiques nations du vieux monde. L'Europe alors regardera ce naufrage d'un œil anxieux et poussera un soupir de soulagement...

Le fait est qu'on nous a assez vanté l'avenir et la richesse et les facultés extraordinaires des Yankees ; il serait temps d'en revenir.

Memento. — On trouvera, dans le dernier numéro de la *Correspondance Archéologique*, un travail de M. H. Cordier sur *la mort de Louis XVIII* (documents concernant les funérailles), et des lettres de peintres français (1774-1857) ; dans les *Notes d'art et d'archéologie*, une bibliographie des travaux de l'abbé Bouillet ; dans *le Tour du Monde*, le voyage du prince Borghèse, de *Pékin à Paris en automobile*, dont il est question d'autre part, et un article de M. A. Gayet sur *la Prochaine disparition du temple de Philæ et des nécropoles de la Haute-Egypte*. — *Le Tour de France*, en fascicules trimestriels, annonce un prochain numéro sur *l'Alsace*.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les catégories de délinquants. Cour d'assises de la Seine, audience du 20 février 1907. — *Les ouvriers jurés*. Circulaire de M. Briand, ministre de la Justice (janvier 1908).

Le 20 février 1908 comparaissaient devant le Jury criminel de la Seine douze signataires d'une affiche portant comme titre : *Gouvernement d'assassins*. Cette affiche était revêtue de soixante-dix-sept signatures.

Au début de l'audience, Me Jacques Bonzon, défenseur de l'un des accusés, déposa des conclusions dans lesquelles il demandait qu'il fût sursis jusqu'à ce que des poursuites aient été engagées contre les autres signataires de l'affiche. M. l'avocat général Peyssonnié répliqua par ces paroles : « On nous reproche d'avoir poursuivi douze « auteurs de l'affiche, en négligeant soixante-cinq auteurs qui re- « connaissent avoir collaboré à la rédaction de cette affiche.

« Nous avons poursuivi ceux qui sont les dirigeants, les véritables « inspirateurs, les auteurs responsables, les meneurs, oui, les me- « neurs, et, par conséquent, ceux qui sont les vrais coupables. Nous « avons négligé les autres, les comparses, *le menu fretin.* »

Et l'avocat général annonçait qu'à l'avenir il en serait toujours ainsi.

Me Bonzon protesta énergiquement contre cet aveu. « Le ministère « public, dit-il en terminant, prétend faire un choix parmi les délin- « quants, capturer les grosses pièces, et négliger le menu fretin; à « l'entendre, il me semble que j'ai devant moi non pas un avocat « général, mais un simple pêcheur à la ligne. »

Il y a là plus qu'un incident d'audience; les paroles du ministère public contiennent une déclaration d'une extrême gravité, puisqu'elles avouent que le parquet est décidé à abandonner le principe de la justice égale pour tous.

Choisir parmi les délinquants pour les poursuites à exercer, c'est établir des **catégories de délinquants**; c'est faire dépendre de l'arbitraire la mise en mouvement de l'action publique.

Jusqu'ici il était convenu qu'en présence de tout crime ou de tout délit, l'action publique devait fonctionner automatiquement; que le Jury, les Juges avaient le droit d'acquitter, mais que le Parquet n'avait pas le droit de ne pas poursuivre.

La règle était si absolue que, l'action publique ayant été mise en mouvement par une plainte, les poursuites continuaient malgré le retrait de la plainte. Le Parquet répondait: « L'existence d'un crime « ou d'un délit nous a été signalée; l'ordre public est intéressé à ce « qu'une sanction intervienne; quand même le préjudice porté au « plaignant serait réparé, la vindicte publique doit suivre son « cours. »

Ainsi le parquet ne « jugeait » pas; il constatait l'existence d'un fait constituant d'après lui une infraction à la loi pénale, et en déférait l'auteur, quel qu'il fût, à la juridiction compétente. Avec la nouvelle théorie, le parquet, sortant de son rôle de poursuivant, se fait juge. Parmi les complices il choisit; il décide que celui-ci mérite d'être poursuivi et que cet autre ne doit pas être puni; et cela sans débats, sans avoir à donner les raisons de son choix: *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.*

Il est facile de voir que les conséquences d'une telle théorie aboutissent fatalement à la négation de la justice.

Les citoyens ne sont plus égaux devant la loi pénale. Pour le même acte, les uns seront poursuivis, les autres ne seront pas inquiétés. C'est la porte ouverte à toutes les injustices.

Prenons un exemple. Le parquet est saisi d'une affaire de mœurs où de nombreuses personnes sont impliquées. Il pourra donc choisir

parmi les complices ceux qui seront poursuivis. Tout individu sans importance, ou ennemi du pouvoir, sera qualifié « grosse pièce » et renvoyé devant les tribunaux; au contraire celui qui aura l'avantage d'être protégé par une haute situation ou une parenté puissante sera rangé dans le « menu fretin » que le Parquet néglige. *De minimis non curat prætor*, comme disait encore M. l'avocat général Peyssonnié.

Je reconnais que le Parquet se trouvait fort embarrassé par la tactique qu'il devinait et qui avait été suivie par les antimilitaristes dans un cas analogue. Pour répondre aux poursuites dirigées contre les signataires peu nombreux d'une affiche, ils avaient fait immédiatement placarder la même affiche revêtue de plusieurs milliers de signatures, en annonçant qu'ils continueraient, se constitueraient ainsi complices en nombre considérable de l'acte reproché à leurs camarades et demanderaient à être poursuivis comme eux. Ils prétendaient qu'ils seraient cent mille. Le gouvernement s'émut devant ces enrôlements volontaires. Les prétoires n'auraient jamais pu contenir cette armée d'antimilitaristes. Une amnistie fut votée. C'était un expédient habile, mais ce n'était qu'un expédient.

Le Parquet a donc cru qu'il pouvait déjouer cette tactique en choisissant parmi les complices. Son moyen est inadmissible. Le système des exemples qui consiste à frapper durement quelques-uns, pour effrayer les autres, est un système employé dans les crises révolutionnaires, cher aux cours martiales, mais il faut reconnaître qu'il n'a rien de commun avec la justice, qu'il en est même le contraire, le principe qui doit dominer l'exercice de la justice étant l'égalité de traitement pour tous sans exception.

Il est exact que, dans les crimes et les délits collectifs, les responsabilités, les culpabilités sont inégales; qu'il y a, comme le disait M. Peyssonnié, les meneurs et ceux qui suivent docilement. Mais c'est au Jury qu'il appartient de faire cette distinction, de juger la culpabilité de chacun ; pour ce départ, le ministère public ne peut se substituer à lui. Le ministère public a pour fonction non pas de juger, mais de poursuivre et il doit poursuivre tout le monde ou ne poursuivre personne.

Si cent mille individus se rendent solidaires d'un écrit que les lois déclarent criminel, il sera matériellement impossible de poursuivre ces cent mille individus, dira-t-on ; alors c'est l'impunité assurée par la multiplicité de la faute ?

Il se peut; mais ce résultat montre l'inutilité et le danger des lois qui créent des délits et des crimes d'opinion. Car on conviendra bien que des paroles dont cent mille personnes acceptent la responsabilité constituent une opinion. On peut ne pas partager cette opinion, la réprouver même; il faut reconnaître cependant qu'elle existe.

Et, quels que soient les arguments employés, les sentiments invoqués il est bien évident qu'en poursuivant une parole répétée par cent mille bouches, ce n'est pas une série d'actes individuels qu'on poursuit, mais bien une pensée collective, c'est-à-dire une opinion.

§

A la fin de janvier dernier, M. Briand, ministre de la Justice, adressa aux premiers présidents des Cours d'appel et aux procureurs généraux une circulaire relative à l'inscription des ouvriers sur les listes du Jury. En voici les passages principaux :

Aux termes de l'art. 5 de la loi du 21 novembre 1872, « sont dispensés des fonctions de jurés... : 2° ceux qui ont besoin pour vivre de leur travail manuel et journalier... ».

Cette disposition a été formulée dans l'intérêt des ouvriers des villes et des campagnes et en vue de leur permettre éventuellement d'éviter une charge qu'ils ne seraient pas en état de supporter. Mais elle n'est pas destinée à les exclure des fonctions de juré ; à la différence des « domestiques et serviteurs à gages », visés par l'art. 4, ils sont aptes à ces fonctions, et ils ont, le droit, sinon l'obligation, d'être jurés. En conséquence, et à moins qu'ils ne se trouvent dans un des cas d'incapacité ou d'incompatibilité prévus par la loi, ils doivent être portés, au même titre que les autres citoyens, sur les listes annuelles du jury.

Cependant, un usage contraire s'est établi, et les commissions chargées de dresser les listes préparatoires et définitives s'abstiennent en général d'y faire figurer des ouvriers. Le jury se recrute ainsi non sur l'ensemble des citoyens, mais parmi certaines catégories ; il ne réalise donc pas complètement la justice populaire qu'a voulu instituer la Révolution.

Il est indispensable de revenir à une conception du jury plus démocratique, en même temps que plus conforme aux intentions du législateur. Les verdicts rendus n'en auront que plus de force et d'autorité.

La mesure d'exclusion usitée à l'égard des ouvriers est devenue de moins en moins justifiable au fur et à mesure du développement de l'instruction populaire, qui les met pleinement à même de remplir les fonctions de juré, et elle a perdu toute raison d'être, au moins en ce qui concerne les ouvriers qui résident en dehors des villes où siègent les cours d'assises, depuis qu'en vertu de la loi du 19 mars 1907, il est alloué une indemnité de déplacement.

Les ouvriers portés sur les listes annuelles dressées en vertu de la loi du 21 novembre 1872 n'en seront pas moins libres de décliner les fonctions de juré lorsqu'ils seront appelés par le sort à les remplir ; leur droit à la dispense demeurera entier, et ils pourront demander à être exemptés desdites fonctions par la Cour d'assises sans avoir de motifs à donner à l'appui de leur requête, et à la seule condition de justifier qu'ils sont des travailleurs tirant leurs moyens d'existence de l'exercice journalier d'un métier manuel.

Cette circulaire qui, en fait, crée les **ouvriers jurés** doit être approuvée sans réserve. On doit simplement s'étonner d'une chose,

c'est qu'il ait fallu un temps aussi long pour s'apercevoir que la loi de 1872 n'excluait pas les ouvriers des listes du jury. Leur introduction infusera un sang nouveau dans le vieux jury bourgeois qui, par moments, semblait vraiment radoter. Comme l'écrit le garde des sceaux, le jury actuel ne réalise pas complètement la justice populaire qu'a voulu instituer la Révolution, puisqu'il n'est recruté que parmi certaines catégories de citoyens. Et il suffit d'avoir siégé une fois dans le jury pour avoir vu que les verdicts se ressentent de la situation sociale de ceux qui les rendent.

Pourquoi les jurys sont-ils si indulgents pour les crimes contre les personnes et si impitoyables pour les crimes contre la propriété ? parce qu'ils sont composés en majorité de propriétaires.

Le juré appelé à juger un caissier infidèle, un incendiaire, s'il est patron ou propriétaire, se mettra immédiatement dans la peau de la victime. Il songera que lui aussi a une caisse et un immeuble ; qu'on pourrait voler l'une, incendier l'autre, et qu'il doit les défendre en frappant durement, pour l'exemple. Envisageant la cause de ce point de vue particulier, il sera inaccessible aux arguments qui pourraient ébranler un juré non prévenu, le déterminer à l'acquittement ou à l'indulgence.

L'ouvrier juré apportera dans les délibérations son bons sens, sa connaissance de la vie du peuple, sa pitié et son esprit de justice.

Il sera peut-être plus indulgent pour les attentats contre la propriété ; non qu'il approuve le vol ; — il est au contraire foncièrement honnête, et, à ce point de vue, son âme renferme plus de scrupules que celle d'un financier ou d'un lanceur d'affaires ; — mais parce qu'il sera capable d'accueillir, dans certains cas, les motifs d'indulgence. Par contre, il sera sans doute plus sévère pour les attentats contre la personne, sa raison simple et saine repoussant les arguties par lesquelles on tente d'innocenter les pires méfaits en les déclarant « passionnels » ; comme si tous les crimes n'étaient pas passionnels, n'étaient pas tous inspirés par la jalousie, l'avarice, l'envie, la colère, la haine ou l'une des passions qui tourmentent l'humanité.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue du mois : M. H. Grappin, à propos de Gustave Flaubert, parle de l'imagination et de « la morale » dans l'œuvre d'art. — *La Revue Hebdomadaire :* M. Paul Adam, sur « le public et l'inventeur ». — *Le Feu, Vers et Prose*, poèmes de Mme Paule Lysaine et de M. Léo Larguier. — Memento.

Avec *la Science dans l'Esthétique de Flaubert*, M. Henri Grappin traite un sujet d'une extrême séduction. Je vous renvoie à **La Revue du mois** (10 février) pour apprécier la méthode de ce savant travail. Elle ne manquera de séduire les dévots de Flaubert,

ceux qui voient en son œuvre, outre la perfection graphique, le premier et décisif tribut au vrai conçu dans la généralité, dont un écrivain ait apporté le témoignage depuis l'*Adolphe*. C'est par l'imagination que Flaubert y est arrivé. Remarque infiniment précieuse et juste, à mon sens, et je vous prie de suivre M. Henri Grappin qui la développe ainsi après l'avoir formulée :

Ruskin donnait, en art, un premier rôle à la faculté imaginative. Il ne la définissait pas simplement comme une vague puissance d'images et de rêves, il la caractérisait comme un *pouvoir de synthèse*. L'imagination réalise une création homogène, elle seule le peut, elle seule compose, au sens profond du mot, elle seule organise une vie et fait l'ordre d'où naît la beauté. C'est exactement de même façon que Flaubert interprète son rôle dans l'élaboration de l'œuvre. L'imagination lui est apparue comme la véritable puissance architectonique, comme la catégorie du général, en opposition avec l'activité bornée et impuissante de la sensibilité. La meilleure condition, pour créer une œuvre véritable, c'est encore de l'imaginer, de faire tout de tête, car « en imaginant, on reproduit la généralité ». *Madame Bovary*, en un sens, n'a rien de vrai, l'histoire a été « totalement inventée », il n'en a pas pris un fil à son existence, et il s'en réjouit : si l'œuvre paraît vivante, l'illusion vient précisément de ce qu'elle est faite d'imagination et a pu, de la sorte, être impersonnelle et générale. Si vous attachez votre attention à des faits réels, vous aurez quelque peine à élever votre œuvre jusqu'à la généralité nécessaire, vous aboutirez à quelque création contingente et restreinte. C'est pourquoi il est, par exemple, funeste d'écrire immédiatement après avoir vu ; c'est pourquoi il ne faut pas croire que l'observation soit tout : elle n'est qu'une qualité secondaire, un début, un point de départ. Cet empirisme brutal, qui croit qu'en se gorgeant de réalité, en bourrant des carnets, on arrive à faire de l'art, inspire à Flaubert quelque pitié : « Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! Je me fous bien de ça ! » Est-ce que Monsieur Henri Monnier est plus vrai que Racine ? Et que signifie le Naturalisme de Zola, et le Réalisme de Champfleury ? Et l'expérimental ? Et Claude Bernard ? Flaubert ne s'est pas laissé prendre à ces pastiches de science. Il n'a pas cru que l'assimilation dût se faire en ce sens-là, il n'a jamais pensé que la République, comme Zola en avait fait la menace, dût périr un jour si elle n'arborait pas « l'Etendard du Naturalisme ».

Cette doctrine, qui s'asservissait à la notation du réel sans oser le dépasser, le comprendre, l'organiser, il crut toujours que, en dépit de ses apparences, elle était finalement moins scientifique que la sienne propre. Avec un discernement très sûr, il jugea que ce disciple de Claude Bernard et de Taine, qui avait pour Coran l'*Introduction à la médecine expérimentale*, et qui, au surplus, avait la conviction d'être en accord avec les idées du maître de Croisset, n'était, en réalité, qu'un romantique et poussait le vrai mouvement de rénovation à l'erreur et à la faillite. Et ce n'était point mal jugé. Il n'a pas cru le moins du monde à la littérature photographique, aux instantanés d'art, au document humain, à toutes ces puérilités par lesquelles une certaine littérature se fatigue à mimer les gestes de la science

au lieu de se soucier d'en interpréter l'esprit. Il a pensé que toutes ces précisions, ces soumissions au fait, loin d'être des attitudes scientifiques, étaient peut-être, bien plutôt, la négation de la science, et qu'un certain idéalisme nettement professé et pratique représentait sans doute la meilleure et la plus neuve des méthodes. Il n'eut pas peur du mot, et se confessa idéaliste sans embarras. Il en donnait d'assez bonnes raisons : « Dès qu'il y a interprétation dans l'œuvre d'un peintre, l'artiste a beau s'en défendre, il fait fonction d'idéaliste. Bref, on n'est idéal qu'à la condition d'être réel, et on n'est vrai qu'à force de généraliser.

Sans doute, en ce qui concerne Zola, dans ce qui précède, je fais mes réserves. Mais, quand M. H. Grappin parle ensuite de la « littérature à thèse », qu'il a magnifiquement raison de condamner en elle un compromis indigne entre l'art et la morale ! Les œuvres d'imagination ne sont point des manuels à l'usage du lecteur pour le guider : il faut qu'il soit ému, rien autre que cela, et le don d'émouvoir, l'écrivain le tire de sa sincérité, uniquement :

Le bourgeois, pourtant, veut qu'un livre soit moral. Mais qu'est-ce que la moralité, sinon la *conscience* ? C'est cela qu'on n'a plus, la conscience, et ce qu'il faudrait essayer d'avoir. Le savant est moral quand sa recherche est sincère, désintéressée, respectueuse de la réalité à connaître ; et de même il faut, et uniquement, que l'artiste ait une probité de profession, qu'il ait ce que Flaubert appelle « du caractère », faute de quoi « les œuvres d'art, quoi qu'on fasse, seront toujours médiocres ». Eh oui, sans doute, la littérature présente n'est pas morale ; si elle l'était, on ne verrait plus « le plagiat, le pastiche, l'ignorance, les prétentions exorbitantes » ; l'art de contrebande et de faux monnayage n'aurait pas crédit, et le vrai, beau se rencontrerait plus souvent. Un livre moral, c'est un livre vrai, pas autre chose. Un livre obscène n'est tel que parce qu'il manque de vérité : « ça ne se passe pas comme ça dans la vie ». Il ne faut donc pas s'attacher au sens mesquin et trivial de ces mots *moral*, *immoral*, il faut être au-dessus de tout cela. Etre moral, c'est être impartial, et en ce sens on peut bien dire que « l'honnêteté est la première condition de l'esthétique », ou encore que « la morale n'est qu'une partie de l'esthétique, mais sa condition foncière ». Lui aussi, Flaubert, a le sens ordinaire de la morale et répugne à mettre ses doigts dans les fumiers ; tout comme un autre, il sait trouver que les œuvres de Zola, avec des mérites qu'il loue, renferment « de longues pages malpropres » dont l'odeur l'incommode ; mais l'immoralité vraie, funeste, ce n'est pas là, cependant, qu'il la dénonce, c'est avant tout dans la conscience de l'artiste qui n'apporte pas à sa fonction tout l'amour de vérité et le désintéressement de culte qu'elle exige.

§

D'un vigoureux article de M. Paul Adam : *le Public et l'inventeur*, paru dans **la Revue hebdomadaire** (15 février), je détache le passage ci-après où l'on remarquera quelques lignes qui ont une valeur autobiographique. L'auteur s'y montre tout entier, ardent, lyrique, doué d'une divination prodigieuse :

Supposez qu'on eût moins ri des aéronautes cherchant le dirigeable, il y a vingt-cinq ans. Ils eussent plus vite trouvé le secours de bienfaiteurs illustres comme MM. Deutsch de la Meurthe et Lebaudy. Peut-être posséderions-nous, après vingt ans d'expériences, une flotte volante de premier ordre qui réduirait à rien toutes escadres ennemies exposées à recevoir du ciel les dangereuses fioles pleines de telles cordites ou cheddites. Nous aurions gardé Fashoda et l'empire africain, cause prochaine de salaires pour notre prolétariat qui fabrique les denrées d'exportation bientôt agréables aux Soudanais, aux Abyssins, à tous les moissonneurs du caoutchouc. L'Egypte achèterait plus encore de nos produits. Nos ingénieurs y gagneraient comme nos entrepreneurs pour construire les barrages dont nos amis de Londres se réservent l'édification et les bénéfices. Mais il y a vingt ans, lorsque je soutenais devant une société instruite, après dîner, la vraisemblance des théories permettant la direction des aérostats, on me riait au nez, on me traitait de « poète », on me renvoyait à mes romans. En vain je dépliais les épures du moteur à explosion, lequel engendra par digression l'industrie des automobiles ; en vain je décrivais, dans mon volume, les *Lettres de Malaisie*, les aéronefs prochaines et je récitais le passage, mes interlocuteurs faisaient chorus pour m'accabler de leur « bon sens ». Faute de commanditaire, je dus renoncer à ce rêve devenu maintenant le miracle objectif, tangible et sensible. N'allez pas croire toutefois que mes contradicteurs de naguère accueilleront mieux le prophète de l'innovation latente. La même ironie les excitera.

Il est vrai que la France, en dépit de cette routine, engendra l'automobile, le submersible et le dirigeable, tandis que les Etats-Unis, où toute chimère enrôle aussitôt ses fanatiques, obtiennent leurs succès dans le perfectionnement et l'usage plus que dans l'invention.

§

J'emprunte à la revue **le Feu** (1er février) ces vers signés d'un nom tout à fait nouveau, je crois, dans les lettres : Paule Lysaine. Pour des premiers vers, ils sont timides à l'excès. Leur charme vient de là peut-être. J'en sais les défauts plus certainement, mais j'en sais aussi qu'ils sont fort atténués par la juvénile sincérité d'accent du poète :

COMME AUTREFOIS

Viens avec moi, mon cœur, dans les bruyères roses,
Tout le cher souvenir d'autrefois s'y repose,
Nous le retrouverons, peut-être, en le cherchant
Sous la voûte des pins, dans le soir approchant,
Quand, las d'être trop beau, le soleil se recueille
Avant de s'endormir dans le soir qui s'effeuille...
Nous aimions cet instant d'émouvante douceur
Et ce calme parfait, t'en souviens-tu, mon cœur ?
Comme jadis, vois-tu, l'Estérel se dessine
Sur un ciel flamboyant, mais la mer s'illumine
Pour nous seuls maintenant, puisqu'il nous a quittés !
Puisqu'il s'en est allé — pauvre cœur attristé ! —

Joyeux, vers d'autres joies... vers moins d'amour peut-être !
Et nous ne verrons plus, ô mon cœur, notre maître,
Et nous pourrons pleurer, sans que les chères mains
Viennent sécher nos yeux et bercer nos chagrins !
Tu souffres, pauvre cœur, la route est longue encore
Et morne à parcourir ! l'avenir incolore
Ne nous exalte plus.... et longtemps désormais
Il nous faudra souffrir sans nous plaindre jamais,
Pour ne pas attrister — car nous sommes sans haine —
La joie du doux ami qui nous fit tant de peine...

§

Voici, maintenant, un très bel et pur poème de M. Léo Larguier, que publie **Vers et Prose** (tome XII, décembre à février) :

LE SOMMEIL AU JARDIN

Qu'elle vienne à minuit, qu'elle soit grasse et rousse,
Et que ses bras obscurs embaument l'ombre douce.

Choisis la plus pesante et la plus moite nuit,
Celle où l'orage couve au ciel où rien ne luit.

Fais-la venir. Ecoute-la dans l'ombre ardente,
Rire en se dépouillant de sa robe, odorante

De toutes les odeurs de la femme, en été.
Son grand corps, de la nuque à l'orteil velouté

Prends-le... Puis sors tout seul dans ton jardin nocturne,
Et sur le banc de bois couche-toi, taciturne.

Et sous les pampres noirs qui pressent le volet,
Dors jusqu'au matin vif, sanglant et violet.

§

Memento. — *Vers et Prose*, volume particulièrement intéressant de la belle revue de M. Paul Fort d'où l'on trouvera le début des « aventures de Bécot et de Falourdin », roman de M. Paul Leclercq, un très scrupuleux styliste, observateur et fantaisiste ; un beau poème de M. Gustave Kahn : « La Jetée » ; des articles de M. Jean Moréas et de M. Ch. Maurras ; « Ile-de-France », des ballades lyriques de M. Paul Fort ; une étude de M. de Visan sur « l'Œuvre de M. de Souza » et un article ému de M. A. Salmon sur Mécislas Goldberg.

Le Censeur (29 février). — « La duchesse de Raguse », par M. G. Stenger. — « Le Divorce et M. Paul Bourget », par M. A. Valensi. — Les articles de MM. J Ernest-Charles, E. Maulde. — Des poèmes de MM. J.-E. Poirier et R. Déran.

Le Correspondant (10 février). — « Une paroisse parisienne (Saint-Gervais) pendant la Révolution », par M. P. Pisani. — « La Bataille de Rezonville » d'après des documents allemands, par M. le Lt-Colonel Rousset.

La Grande Revue (10 février). — « L'antimilitarisme », par M. Ch. Humbert. — « Le Fossoyeur », par M. E. Moselly. — « Réflexions d'un

catholique », de M. G. Desvallières. — « La Poésie est un art », par M. R. de Souza.

La Phalange (15 février) publie le discours-programme que son directeur, M. Jean Royère, prononça au banquet de la Revue. — « Onirocritique » par M. G. Apollinaire. — Une nouvelle de M. Louis Lormel et son portrait. — Des « pages » de M. Louis Carco. — Un beau poème de M. A. Mockel : « L'Inutile volupté », — et des vers de MM. Guy Lavaud, A. Léger, L. Norac.

La Revue de Paris (15 février) commence la publication de la *première* « Tentation de Saint-Antoine », de Flaubert. — Lire un très curieux « Lully », de M. Romain Rolland.

La Revue (15 février). — « Ma première confession », inédit de feue Mme Jules Michelet.

La Revue des Lettres et des Arts (1er février) publie des œuvres de MM. Frapié, P. Hepp, Camille Mauclair, Lucien Rolmer, V. Moulinas, F. de Miomandre, J. Reboul, etc.

A paru pour la première fois :

Pan, « revue libre, paraissant tous les deux mois ». On y lira des notes de M. Louis Thomas sur l'Allemagne, un poème de M. Sicard : « La vieille ville » ; un article de M. J. Royère : « L'équivoque de la perfection », et maintes pages valables.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Fabre d'Eglantine : Stendhal et *L'Orange de Malte* (*L'Intermédiaire*, 30 janvier et 20 février ; *La Dépêche*, 2 mars). — Autour du Maître de Victor Hugo (*Le Petit Temps*, 1er mars). — Nouvelles du jour (*Le Chroniqueur de Paris*, 27 février).

L'Orange de Malte est un titre bien connu des stendhaliens, qui savent aussi quelle en est l'origine. Ainsi s'appelait une comédie perdue de Fabre d'Eglantine, comédie chère à l'auteur de *Lucien Leuwen*. Mais est-elle perdue sans retour? Ne peut-on du moins espérer d'en retrouver quelque trace? Peut-être. Et c'est ce qu'explique dans **la Dépêche** M. Remy de Gourmont, complétant et coordonnant les renseignements donnés par **l'Intermédiaire** :

Au moment de gravir les marches de l'échafaud, dit un des historiens de Fabre d'Eglantine, il aurait jeté au hasard, dans les groupes des spectateurs, quelques manuscrits, en criant d'une voix émue : « Mes amis, sauvez ma gloire! » Plusieurs de ces pièces, ajoute M. d'Almeiras, furent recueillies par des curieux et l'une d'elles, *l'Orange de Malte*, tomba sous la main de deux auteurs dramatiques qui la refirent sous le titre de *l'Espoir de la Faveur*. » Là-dessus, un collaborateur de *l'Intermédiaire* s'est levé et a déclaré : Je connais quelqu'un qui paraît bien avoir lu ou entendu cette comédie, c'est Stendhal. Et il citait un passage de *Rome, Naples et Florence* où le sujet de *l'Orange de Malte* est nettement indiqué en deux lignes : « Un évêque voulant engager sa nièce à être la maîtresse d'un prince, tout en lui faisant des remontrances. » Cet intermédiairiste était

sur la bonne voie, mais il est resté à moitié chemin. S'il avait consulté le *Journal* de Stendhal, il eût trouvé un document grâce auquel le premier chercheur venu peut mettre la main sur ce qui reste de *l'Orange*, probablement la pelure, c'est-à-dire une médiocre imitation. Stendhal écrit à la date du 7 avril 1805 : « Maisonneuve parlait de *l'Orange de Malte* de d'Eglantine dont les deux pièces d'hier sont une imitation. La pièce de d'Eglantine était du plus grand génie. J'ai senti, en l'entendant esquisser, que le genre comique était mes premières amours. Dans la pièce de d'Eglantine, il y avait une maîtresse de roi et un évêque. L'évêque venait persuader à la jeune personne de différer son mariage, et lui faisait un tableau du bien que pouvait faire une femme vertueuse ayant toute influence sur un prince; arrivait la maîtresse régnante qui tonnait contre les femmes qui se livraient surtout par intérêt; cela était du plus grand comique. Maisonneuve nous dit qu'il en avait parlé six ou sept fois à fond avec d'Eglantine, une fois entre autres depuis dix heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Il me semble que d'Eglantine est le plus grand génie qu'ait produit le dix-huitième siècle en littérature. *L'Espoir de la Faveur* inclinant toutes âmes à la bassesse, de quelque caractère qu'elles soient, et cet espoir se trouvant ensuite déçu, est un excellent moyen de développer le courtisan. Voilà la griffe du lion. Maisonneuve croit que la pièce n'a jamais été écrite, Dugazon que les trois premiers actes existent.

Si donc l'on rapproche de l'anecdote citée par M. d'Almeiras l'analyse de Stendhal, ses renseignements, les mots soulignés par lui-même, on arrive nécessairement à cette conclusion : Deux pièces rappelant le sujet de *l'Orange de Malte*, tel que le connaissait Maisonneuve, collaborateur de Fabre d'Eglantine, ont été jouées à Paris le 6 avril 1805. L'une de ces pièces avait pour titre, *l'Espoir de la Faveur*. Reste à trouver l'auteur ou les auteurs, ce qui n'est qu'un jeu pour les érudits de la littérature théâtrale.

Maintenant, il est singulier que l'on ait joué le même soir deux pièces ayant le même sujet. S'il n'y a pas erreur de rédaction, il faudrait en conclure que *l'Orange de Malte* était connue de plusieurs personnes et qu'elle avait à ce moment une sorte de célébrité mystérieuse. Il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là le *Philinte* de Fabre d'Eglantine passait pour un chef-d'œuvre pas très loin du *Misanthrope* de Molière. La moindre de ses dépouilles était tenue pour une chose précieuse dont les adaptateurs se disputaient la restauration et le succès probable. Il est fâcheux que Stendhal, si indiscret d'habitude, ait été si sobre de renseignements sur les deux pièces en question. Enfin, si on les retrouve, on pourra voir du moins quel parti les auteurs ont tiré du sujet si piquant imaginé par Fabre d'Eglantine. Stendhal rapproche *l'Orange de Malte* de *la Vérité dans le vin*. C'est aller loin dans l'éloge, car la pièce de Collé est un incontestable chef-d'œuvre, malgré quelques gaucheries. Acceptons ce jugement, puisque, aussi bien il nous est impossible de le contrôler. On sait que Stendhal fut poursuivi toute sa vie par ces syllables hermétiques « l'orange de Malte ». Il écrivit lui-même sous ce titre un roman inachevé qui est devenu *Lucien Leuwen*. S'il y renonça, au dernier moment, c'est qu'il ne croyait peut-être pas la pièce de Fabre d'Eglantine définitivement perdue. Ayons le même espoir, pour la gloire de ce poète charmant, pour l'auteur d'*Il pleut, il pleut, bergère!*

§

On publie la troisième ou quatrième édition *définitive* des œuvres de Victor Hugo, ce qui prouve au moins qu'il y a encore des gens qui croient au définitif. C'est une maladie tenace. Cela indiquerait aussi qu'il y a beaucoup de bourgeois qui font relier les œuvres complètes de Victor Hugo, comme leurs grands-pères faisaient relier celles de Voltaire. La gloire littéraire, ce n'est pas d'être lu, c'est d'être relié. Les préfaces de cette nouvelle édition mériteraient cependant d'être parcourues. C'est ce qu'a fait un rédacteur du **Petit Temps** qui y a trouvé des renseignements peut-être inédits (sait-on jamais) sur l'envers du théâtre de Victor Hugo, sur la préparation et la mise à la scène de ses œuvres. Voici les anecdotes concernant *le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia* :

Dans l'historique du *Roi s'amuse*, nous trouvons d'intéressances notes sur les recherches de Hugo pour le personnage de Triboulet ; et il reconstitue la vie de ce bouffon, puis en établit la psychologie. Muni de ces documents, il se mit à écrire.

Il commença *le Roi s'amuse* le 2 juin 1832 et le termina le 23 juin, avec deux jours d'arrêt seulement. Il avait trouvé la dernière scène du premier acte le 5, tout en se promenant au jardin des Tuileries. Cette scène l'avait tellement absorbé qu'il ne vit pas tout d'abord ce qui se passait autour de lui ; le public était chassé du jardin parce qu'on allait fermer les grilles. Il se renseigna. Il apprit qu'une insurrection avait éclaté à l'occasion des funérailles du général Lamarque.

Le 5 et le 6, Hugo voulut observer l'émeute ; le 7, il reprit son travail, et le 23, il l'achevait ; le mois suivant, il écrivait *Lucrèce Borgia*.

Au mois d'août, les directeurs de théâtre préparaient leur saison prochaine. Taylor fut un des premiers à rendre visite à Victor Hugo. Le commissaire royal pouvait espérer que sur deux drames le poète en accorderait au moins un au Théâtre-Français. Taylor se mit en grand frais d'éloquence, rappelant la bataille d'*Hernani*, insistant sur les puissants moyens d'action dont il disposait : une belle distribution, une grande publicité, une brillante mise en scène, et puis il invoquait leurs amicales relations. Il fut émouvant et ému.

En effet, on fit superbement les choses, conte l'annotateur actuel, M. Gustave Simon. La réparation et l'arrangement des décors coûtèrent 4.200 fr. ; quant aux costumes, on rafraîchit de vieux pourpoints qui avaient servi dans *Henri III*, dans *Charles IX*, dans *Othello*, dans *Louis XI* et même dans *Hernani*. Ce petit travail de rapiéçage imposa une dépense de 2.055 fr. 65 ; or le costume de François Ier au premier acte valut à lui seul 526 fr. 50 ; celui de Saltabadil ne coûta que 98 fr. Pour 7.000 fr., on monta *le Roi s'amuse*. Heureux temps !

Dans une lettre inédite, Mme Victor Hugo raconte la défaite que fut la première représentation :

Toute la fin ne fut qu'une mêlée où les applaudissements ne se rendirent pas, mais furent écrasés... La toile baissée, M. Ligier s'approcha de l'auteur:

— Faut-il vous nommer ? demanda-t-il.

La question était évidemment un conseil.

— Monsieur, répondit froidement M. Victor Hugo, je crois un peu plus à ma pièce depuis qu'elle est tombée.

La pièce, suspendue le lendemain, fut interdite peu après :

« Le ministre secrétaire d'Etat au département du commerce et des travaux publics, vu l'article 14 du décret du 9 juin 1806, considérant que, dans des passages nombreux du drame représenté au Théâtre-Français le 22 novembre 1832 et intitulé *le Roi s'amuse*, les mœurs sont outragées, nous avons arrêté et arrêtons :

« Les représentations du drame intitulé *le Roi s'amuse* sont désormais *interdites*.

« Fait à Paris, le 20 décembre 1832.

« Comte d'Argout. »

Il y eut procès, que Hugo perdit. Le poète avait reçu, en 1823, en même temps que Lamartine, une pension de 2.000 francs ; il écrivit — la lettre inédite jusqu'ici est fort belle — à M. d'Argout qu'il y renonçait, et il n'alla plus jamais la toucher...

Vingt-cinq ans plus tard, nouvelle histoire.

Le drame de Victor Hugo avait été mis en musique par Verdi sous le titre de *Rigoletto*. Or, en 1857, au Théâtre-Italien, on annonce les répétitions de *Rigoletto*. Victor Hugo avait sans doute donné son autorisation ? En aucune façon. On ne la lui avait même pas demandée, et l'eût-on sollicitée qu'il l'aurait refusée.

Hugo et les représentants de Verdi sont d'accord pour interdire par huissier ces représentations. Mais, coup de théâtre, c'est le cas de le dire : le directeur passe outre. Paul Meurice avertit Victor Hugo en lui racontant les faits :

« Jeudi.

« Il s'est passé lundi un fait tout à fait inouï et que personne n'eût pu prévoir... Mais pour que ma lettre vous parvienne, je supprime les commentaires et les épithètes. — Je vous écrivais dimanche que Calzado n'oserait, avant le jugement, afficher et représenter *Rigoletto*. Dimanche, en effet, pas d'affiche du Théâtre-Italien, quoiqu'il soit d'usage d'afficher dès le dimanche le spectacle du mardi. Lundi, je sors à midi. Je vais aux affiches, et qu'est-ce que je vois ?

THATRE ITALIEN

—

PAR ORDRE

Première représentation de **Rigoletto**

Opéra en 3 actes

Paroles de M. Piave, musique de Verdi

« Je me suis arrangé de façon à me procurer une de ces affiches. C'est un monument, ça, c'est de l'histoire. Auguste vous portera cette affiche. Elle vous coûte assez cher pour qu'au moins vous la possédiez. — Par ordre ! »

Le succès fut énorme. Et Victor Hugo perdit, encore une fois, son procès ! Il y a, dans le volume qui va paraître, de bien curieux détails inédits sur

cette affaire de *Rigoletto*. Quelle amusante leçon ! *Le Roi s'amuse* interdit *par ordre* de Louis-Philippe, *le Roi s'amuse* (*Rigoletto*) joué *par ordre* de Louis-Bonaparte. L'auteur victime dans les deux cas, aussi bien de l'*interdiction* que de l'*autorisation*, et l'arbitraire gouvernemental s'exerçant en sens contraire !

Enfin ce volume contient *Lucrèce Borgia* et toute la documentation relative à ce drame. Mlle George et la Porte-Saint-Martin obtinrent l'œuvre. Harel, comme tous les directeurs, avait promis une admirable mise en scène ; Victor Hugo se souvenait encore des décors du *Roi s'amuse*, qui étaient de véritables arlequinades, et il avait quelques raisons de se défier des pompeuses promesses ; Harel donnait un gage de sa bonne volonté en signant un traité très avantageux pour l'auteur. En voici les clauses :

« Les droits de l'auteur seront de 10 p. 100 sur la recette, déduction faite du onzième pour les hospices.

« Ce droit de 10 p. 100 ne souffrira aucune réduction, même la pièce de M. Victor Hugo n'étant pas jouée seule.

« M. Harel comptera en outre à M. Victor Hugo :

« 1° Mille francs lors de la remise du manuscrit ;

« 2° Mille francs, si les vingt-six premières représentations produisent soixante-mille francs, déduction faite du onzième. Deux mille francs si elles produisent soixante-quinze mille francs, ou enfin trois mille francs si elles produisent cent mille francs.

« M. Victor Hugo pourra signer autant de billets qu'il le jugera convenable pour les trois premières représentations.

« Pour chaque représentation suivante, il aura le droit d'en signer pour cinquante-neuf francs.

« 29 décembre 1832. »

Et par-dessus le marché, il eut Juliette.

§

Le **Chroniqueur de Paris** est un fort amusant journal hebdomadaire. Instructif aussi. On y apprend des tas de choses :

Que M. Jules Lemaître gagne mille francs par jour à découvrir que Racine était un poète dramatique du XVIIe siècle qui fit plusieurs tragédies curieuses, ce qui, — c'est moi qui parle — intéresse prodigieusement les gens à automobile. Il y en a depuis Saint-Thomas-d'Aquin jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. Le pétrole monte comme un encens. Les gens à fiacre et à pattes sont proscrits comme inélégants....

Que MM. Rostand et Bataille vont faire des *Faust* que M. Catulle Mendès pourra comprendre ;

Que Sarah Bernhardt a offert sa collaboration à M. Bataille, qui hésite. Elle se chargerait des coupures ;

Qu'un ami de la maison disait l'autre jour, en sortant du *Gaulois* : « Je viens de féliciter M. Arthur Meyer de ce qu'il a bien voulu continuer le sang des Stuart » ;

Et beaucoup d'autres choses.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre des Arts : *Quand on tenait la poule...*, comédie en un acte de M. Ernest Gaubert (15 février). — Odéon : *Electre*, tragédie en trois épisodes, un prologue et un épilogue, traduite d'Euripide par M. A.-Ferdinand Herold (13 février). *L'Avare chinois*, comédie en 4 actes et 6 tableaux, d'un auteur chinois inconnu, corrigée sous la dynastie des Ming par Tsan-Tsine So, traduite et adaptée par Madame Judith Gautier, musique reconstituée d'après les documents chinois par M. Benédictus (17 février). — Bouffes-Parisiens : *Aux Bouffes... on pouffe !* revue en 3 actes et 7 tableaux, de MM. Rip, Wilned et Paul Fargue, musique nouvelle et arrangée de MM. Philippe Moreau et Willy Redstone (20 février). — Une anecdote sur M. Jean Moréas. — Une lettre. — Memento.

M. Ernest Gaubert n'est pas un auteur dramatique ordinaire. Il a fait représenter au Théâtre des Arts un petit acte : **Quand on tenait la poule...**, dont le sujet aurait certainement fourni à plus d'un de ses confrères l'occasion d'une longue pièce, en trois ou même quatre actes. Je n'ai pas besoin de dire que je l'approuve d'avoir su se borner, et laisser ainsi à sa petite comédie tout son intérêt. C'est une constatation que je n'ai pas souvent l'occasion de faire dans l'exercice de mes fonctions de critique dramatique. *Quand on tenait la poule...* c'est un coin de l'histoire de deux amoureux que la vie a séparés et qui se retrouvent dans une soirée. Elle est mariée, mère de famille ; lui, autrefois un timide débutant, est devenu un peintre à la mode, presque célèbre. Le passé les ressaisit, comme on dit dans les romans, et ils ne sont pas longs à être presque dans les bras l'un de l'autre. Ils y seraient complètement si la jeune femme, en s'appuyant contre un meuble, ne faisait tomber la poupée de sa fille, ce qui la rappelle à ses devoirs conjugaux et rompt le charme. A ce moment, une théâtreuse, venue faire un cachet dans la soirée, traverse la scène. Elle devine ce qui vient de se passer. « Quand on tenait la poule, il fallait la plumer », fredonne-t-elle. C'est la morale de la pièce. Il paraît que l'incident de la poupée a été ajouté après coup. Primitivement, la scène se dénouait par l'entrée de la petite fille se jetant dans les bras de sa mère. Je n'ai pas regretté le changement. Les enfants au théâtre sont choses ridicules.

J'ai vu jouer à l'Odéon une excellente traduction de l'**Electre** d'Euripide. Je dis excellente parce que j'ai toute confiance en M. Ferdinand Herold, humaniste consommé, et que j'ai reconnu dans le style de la pièce, harmonieux et rythmé comme des vers, ses qualités de poète. Quant à aller m'en rendre compte moi-même, n'y comptez pas. D'abord je ne sais pas le grec. Ensuite, rien n'est plus loin de moi que ce théâtre d'instinct et de superstition mythologique, qui n'a rien d'humain. J'ai même peine à goûter, tant ma répugnance est forte, la peinture de mœurs qu'il peut offrir. Je ne cacherai même pas, au risque de faire une transition un peu vive, que j'englobe dans la même antipathie notre grand Corneille, si national et si admiré. Cet héroïs-

me de théâtre, ces sentiments ampoulés, ce culte d'un point d'honneur qui va jusqu'au reniement de tout amour familial ou sentimental, tous ces grands mots et tous ces grands gestes m'ont toujours déplu souverainement. Est-il rien de plus répugnant que le fameux Horace se réjouissant à l'avance de la tuerie, et de plus ridicule que le vieil Horace, avec ses palabres chauvines? Notre grand Corneille? Si vous voulez, je vous dirai mon opinion. C'est un Déroulède supérieur, un Déroulède qui a du ton. Je ne sais pas si tous les gens qui l'admirent sont sincères. Je crois plutôt qu'il y a dans cette admiration une grande part de préjugé, d'imitation. Au fond, ce théâtre ampoulé ne les touche en rien, n'ayant rien de nous. Seulement, ils n'osent pas le dire, même à peine le penser. Tout cela n'empêche pas qu'il y ait de fort beaux passages dans *Electre*, aux rares instants où elle consent à être un peu humaine. M. Grétillat a été excellent dans le rôle d'Oreste et Mlle Van Doren également, malgré son physique peu tragique, dans le rôle d'Electre. Mais, voyez-vous, la tragédie, — je fais une grande exception pour Racine, — c'est plus fort que moi. Quand je la vois jouer, je pense toujours à un dessin de Daumier, où des cabots chauves, au nez retroussé, vêtus en romains et coiffés d'un laurier, vocifèrent, avec un accent de province qu'on croit entendre :

CÉSAR. — Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir!
BRUTUS. — César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir!

Je me suis heureusement rattrapé d'*Electre* avec **l'Avare chinois**. L'aimable et jolie chose dans ses moindres détails. Si elle reparaît sur l'affiche, ne manquez pas d'aller la voir. Vous nous en saurez gré, à Mme Judith Gautier pour nous l'avoir révélée, à M. Bénédictus pour la musique dont il l'a ornée, et aussi un peu à moi pour vous l'avoir signalée. C'est l'histoire d'un malheureux que le vol d'un trésor enrichit soudainement, mais que sa lésinerie laisse, au milieu de sa fortune, aussi pauvre qu'auparavant. On passe, en l'écoutant, du drame au comique, de l'émotion à l'ironie, et du premier tableau au dernier, c'est fin, coloré, pittoresque et attachant. Les décors sont charmants, et la pièce est jouée par des acteurs simples, qui savent la valeur d'un geste, d'une attitude, d'un accent de voix, et qui ont su être, d'aspect et de ton de vrais chinois (1). Les beaux songes que doit avoir Mme Judith Gautier, à connaître tant d'autres petites merveilles, que le temps a laissées si neuves et si vivantes. Un mois après avoir vu *l'Avare chinois*, je les lui envie encore.

La revue des Bouffes Parisiens, **Aux Bouffes... on pouffe!**

(1) Ce sont MM. Mosnier, Desfontaines, Darras, Alexandre, Villé, Fabre, Dullin, et Mlles Cécile Didier et Ludger.

que je me faisais un plaisir de voir, ne m'a pas transporté. On y entend pourtant d'amusants artistes, MM. Hasti, Milo de Meyer, Mlles Cernay et Février, et surtout Mlle Mistinguett, dont le nom est à lui seul toute une vision de drôlerie, de fantaisie et de verve. Il s'y trouve aussi quelques scènes vaguement cocasses, comme celle de l'atelier de M. Rotin, l'illustre sculpteur, dont les chefs-d'œuvre sont surtout des « déchets d'œuvre » et celle d'un jeune benêt de provincial, qui, passant rue de la Paix, devant la montre d'une couturier qui a inauguré les mannequins vivants, prend le magasin pour un « gros numéro » et s'y empresse. Il est accueilli par la première, qui lui demande ce qu'il désire. « Je veux celle-ci ! » répond-il d'une voix déjà amoureuse, en désignant la demoiselle qui fait valoir dans la montre le chic d'une robe dernier modèle et qu'on fait aussitôt approcher et se retourner en tous sens. « Combien ? » interroge-t-il. « Quatre-vingts francs ! — Diable ! dit-il en aparté. C'est plus cher qu'à Châteauroux. » La première, qui a vu sa grimace, lui ajoute alors que tout le travail est fait à la main, que la maison se charge des retouches, qu'il en aura pour une année. Tout à la main, des retouches, une année ! « Mon Dieu ! ce qu'on est vicieux à Paris ! » murmure le bénêt. Le quiproquo continue ainsi, la première parlant de la robe, le provincial entendant la demoiselle. On fait passer le mannequin dans un salon voisin, pour ôter la robe et en faire un paquet, pendant que le bénêt, resté seul et décidé à jouir des plaisirs de la capitale, se met placidement en caleçon, en plein magasin. La scène se dénoue ensuite au petit bonheur, avec moins de drôlerie. Il y a aussi la scène des époux Silvain, de la Comédie-Française, exilés de leur théâtre et obligés d'aller exercer le grand art sur des scènes de troisième ordre, — les couplets de la petite fille de Belleville (c'est Mademoiselle Mistinguett) désespérée d'être « moche », ce qui la fait dédaigner du « photographe » et la rend la risée de son quartier, — et l'inévitable allusion à Madame Tinayre, dont le petit garçon vient raconter l'histoire de la croix et peindre les « consœurs » de sa maman. Ecoutez-le un instant, si vous en avez le loisir. C'est sur l'air de : *Vas-y donc, Mélina* :

Toutes les connaissances
De maman, ce jour-là,
Vous font des conférences :
On s'croit à *Fémina*.
On y cause, on y fume ;
Chaqu'mardi, voyez-vous,
Toutes les femm's de plume
Taill'nt des bavett's chez nous.
Madam' Lesueur
Se met en sueur,
Madam' Mendès
Nous remplit d'ais,
Louise Abbéma
Parl' de Sarah,
Et y a aussi
Madam'Lucy
D'larue-Mardrus,
Qui fait le trus'
Des mots en us,
Et l'éternell'

Madam' Aurel.
Puis un p'tit vieux,
C'est très curieux,
Qu'on nomm' chez moi,
J'sais pas pourquoi,
Mam' Dieulafoy.
On lit des vers,
C'est beau, mais cher,
Pour moi, je n'sais
Jamais d'qui c'est.
Il y en a tant!
C'que j'sais pourtant,
C'est qu'lorsqu'on bâille,
C'est du Noailles.
Tout's ces dam's-là,
Ecriv'nt des tas
D'chos's qu'on n'lit pas.
Ell's font dans *Fémina*, *Fémina*,
Des romans féminins, féminins,
Quel talent!
Mes enfants!
Chaqu' roman *d'Fémina*, *d'Fémina*
Est très beau, mais il n'a, mais il n'a
Pour lecteur
Qu'son auteur!...

Evidemment, comme esprit, ce n'est pas extraordinaire. Mais entendre chanter les louanges de nos modernes précieuses, — les auteurs en ont oublié, qui vont être malades de jalousie, — cela fait toujours plaisir.

J'ai oublié de dire qu'*Electre* était précédée, aux matinées du jeudi, d'une conférence de M. Jean Moréas, qui a été, paraît-il, très applaudie. Ayant été à l'Odéon en soirée, je ne l'ai pas entendue, et n'en puis rien dire personnellement. Pour compenser, je vous raconterai un petit propos sur l'auteur des *Stances*, que m'a rapporté un ami auquel il a été dit. M. Jean Moréas dînait ce soir-là dans un restaurant du boulevard Montparnasse, en compagnie du jeune directeur d'une revue très littéraire, tous les deux ayant une conversation des plus animées. Au cours du dîner, l'entretien s'échauffa si fort, à la grande curiosité de tous les clients, qu'il dégénéra presque en désaccord, et M. Jean Moréas, quittant son interlocuteur, se rapprocha d'un de ses voisins de table, un compatriote, avec lequel il se mit à parler grec. A ce moment, mon ami, qui avait fini de dîner, était à la caisse, où il soldait son addition, tout en continuant à regarder le poète. Remarquant cela, la caissière lui dit alors en confidence : « Oh! je le connais bien, ce monsieur, celui qui a une décoration. Il est de mon pays. C'est un Auvergnat. »

Toujours à propos du vers : *Quand la poitrine est plate on est plus près du cœur!* j'ai reçu la nouvelle lettre suivante :

15,2,08.

Monsieur.

Un lecteur assidu du *Mercure*, et qui se complaît chaque fois à l'originalité de vos critiques, permettez-moi de le dire très sincèrement, vient apporter sa petite contribution au lot de renseignements qu'a motivés un passage interrogatif d'un de vos récents articles.

Je trouve dans mes notes :

« Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé,
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate,

Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,
L'amour, entre tes os, rêvant sur une patte.

MÉRY. »

Cette communication me permet de vous écrire et de me dire votre serviteur.

EMILE PROUZARD.
28, rue Amiral-Courbet, Saint-Nazaire.

Ces lettres commencent à m'amuser. J'en recevrai peut-être une, un jour, de M. Hébrard, m'offrant de faire la critique dramatique au *Temps*. Cela doit joliment vous poser dans le monde du théâtre, et à en juger par ce que fait M. Adolphe Brisson, le talent et l'intelligence ne sont nullement indispensables. Ce serait même plutôt le contraire.

MEMENTO. — Théâtre Montparnasse : *C'est la loi*, drame social en un acte, de MM. Max du Veuzit et George Lomelar (8 février). *Yoritomo*, Un drame au Japon, pièce en 1 acte de MM. Bonis Charancle et Romain. *Passion perverse*, L'invertie, pièce d'avant-garde en 4 actes de M. Bonis Charancle (29 février). — Théâtre Fémina : Représentations de la Renaissance du Beau. *Le Nirvanâ*, poème dramatique en 1 acte de M. Paul Vérola, musique de scène de M. Tiarko Richepin (17 février). — Ambigu : *La Bête féroce*, pièce en 5 actes et 8 tablaaux, de MM. Jules Mary et Emile Rochard (14 février). — Cluny : *Les Tribulations d'un gendre*, vaudeville en 3 actes de MM. Grenet Dancourt et Eugène Héros (20 février). — Théâtre Molière : *L'Homme de Proie*, pièce en 3 actes, de MM. Maurice Lefèvre et de La Porte. *Le Forçat innocent*, pièce en un acte de M. Clément Rochel (21 février). *La Bonne entente*, comédie en un acte, de M. Maurice Lefèvre. *Un malade par procuration*, vaudeville en un acte, de M. Octave Bernard (29 février). — Grand-Guignol : *L'Angoisse*, pièce de MM. Pierre Mille et C. de Vylars. *Les Bâtons dans les roues*, pièce en 2 actes de M. Robert Dieudonné. *Le Cyprin*, pièce de M. Charles Martel. *Les Nuits du Hampton-Club*, pièce en 3 tableaux de MM. Mouezy-Eon et Armont. *Les Donadieu*, pièce de MM. Maurice de Féraudy et Jean Kolb (22 février). — Théâtre de l'Œuvre : *Hypathie*, drame antique en 2 parties et en vers, de M. Barlatier, musique de scène exécutée sous la direction de M. Eugène Laperrière. *Acquitté*, pièce en un acte de M. Camillo Antona-Traversi, traduite de l'italien par M. Lécuyer (25 février). — Châtelet : *La Revue du Châtelet*, revue en 3 actes et 28 tableaux, de MM. Henry de Gorsse et George Nanteuil, musique nouvelle et arrangée de M. Marius Baggers (1er mars).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

SCHOLA CANTORUM : *Euryanthe*, de Weber. — OPÉRA-COMIQUE : *Ghislaine*, de MM. Guiches et Frager, musique de M. Marcel Bertrand. — *La Habañera*, poème et musique de M. R. Laparra.

Par une curieuse rencontre, quelques jours après la *Symphonie* en *do majeur* de Schubert aux Concerts Lamoureux, la Schola em-

pruntait la salle Gaveau pour y donner une importante sélection d'**Euryanthe.** Les ancêtres jumeaux du romantisme musical, qui devait remplir tout le XIXe siècle, surgissaient ainsi côte à côte, évoqués du mirage brumeux d'une gloire presque centenaire, mais pour nous surtout « consacrée » par l'histoire ou la tradition. Tout ce que je disais de Schubert, il y a deux semaines, pourrait à bien peu près s'appliquer à Charles-Marie de Weber (1786-1826), son aîné de dix ans, et qui le précéda dans la tombe, y précédant de neuf mois Beethoven. Et ici, souligné sans doute par la diversité des genres exploités, le contraste est plus saisissant encore entre de tels *contemporains*, plus tranché qu'à l'égard du « pur musicien » Schubert. L'œuvre entier de Beethoven en paraît reculer comme dans un « passé classique », tandis qu'avec le « romantisme » de Weber semble rayonner l'aube des avenirs que nous vécûmes et que nous poursuivons. C'est une ère nouvelle que semble soudainement proclamer ce mélos inconnu jusqu'alors, dont la seule *harmonie* est la moelle et l'essence. A l'examen des prodromes et des suites, on y reconnaît la libération à la fois la plus profonde et la plus nette constatable dans l'évolution sonore depuis Monteverdi et avant Claude Debussy. Certes, aussi bien là que pour la libération debussyste ou monteverdienne, cette soudaineté n'est qu'apparente, mais, quoique plus ou moins longuement préparés dans l'un ou l'autre cas, ce sont trois faits de même ordre et de portée semblable qui marquent des points de repère, des tournants décisifs dans le développement de l'art musical. D'une façon générale, en effet, l'insensible et séculaire évolution de l'*harmonie* apparaît liée à une évolution sensorielle, qui semble résulter d'un instinct indépendant peut-être de tout art, et qui, à tout le moins, s'accomplit longtemps comme en marge de la musique professionnelle embastionnée de scolastique. On s'explique ainsi la réalité de certaines « ambiances harmoniques », variables selon les époques et tangibles respectivement dans chacune, et leur répercussion éventuellement tardive ou circonspecte néanmoins dans les œuvres de l'art savant. L'assaut livré au *contrepoint* par l'*homophonie*, avec les débuts de l'opéra florentin (vers 1600), fut la première attaque ouverte contre la docte et vénérable forteresse. L'ennemi, à la vérité, était d'ores et déjà dans la place, et la polyphonie vocale de notre XVIe siècle est basée sur une harmonie consonante ; mais cette « homophonie » révolutionnaire déniait précisément le principe même de la « polyphonie ». Au lieu ou en face de ses combinaisons intellectuelles, elle intronisait dans l'art la simple « mélodie accompagnée » des chansons et danses populaires, et le génie de Monteverdi fut d'y réaliser avant tous la prime émancipation de « l'harmonie dissonante naturelle ». L'assimilation et l'exploitation artistique de ces ressources occupèrent les deux siècles postérieurs.

On y voit se préciser le concept de « tonalité » et s'affirmer celui de la « modulation » corrélative, d'où découle un élément d'unité spécifique qui permet et détermina, dans les « formes », une variété, souplesse et liberté croissantes, sans danger pour une cohérence intrinsèquement assurée. On peut suivre l'évolution libératrice à la trace dans la musique instrumentale, — surtout d'abord chez les clavecinistes anglais, italiens et français, — et, parallèlement, au théâtre ; on y éprouve peu à peu l'efficacité grandissante d'un lyrisme incarné par une inspiration toujours plus consciemment harmonique; on y rencontre, entre autres moins illustres, Couperin, Scarlatti, Rameau, Gluck et enfin Mozart. Mais, avec celui-ci, on découvre que cette évolution aboutit pas à pas à la création de « formes » non moins stéréotypées que jadis, encore qu'autres, armature imposée de la sonate, du quatuor ou de la symphonie dans la musique pure, et des airs « de bravoure », *da capo* ou « de concert » à deux compartiments dans l'opéra. On s'aperçoit que la « polyphonie » n'a pas perdu grand'chose au change ; que la candeur du bonhomme Haydn saupoudre de charme et d'humour l'abstraction de ses combinaisons intellectuelles, tandis que le finale de *Jupiter* en magnifie la plausible et désinvolte puissance. On remarque que cette harmonie, d'abord rénovatrice, est devenue prétexte à théories conventionnelles et dogmatiques, codifiées par des magisters praticiens y perpétuant l'antique contrepoint sous le manteau du « style sévère », et légiférant les accords, enchaînements, modulations autorisés dans le « style libre ». Bref, on constate ici derechef, coïncidant avec l'ère *classique* allemande, la cristallisation nouvelle d'une musique « savante », de plus en plus étrangère à son origine oubliée, d'harmonie désormais fixée, — et on constaste en même temps l'avènement d'une « mélodie classique », fruit de cette culture spéciale et fermée, correspondant aux éléments harmoniques ou rythmiques assimilés et dorénavant abstraits, de contour, période, mélismes et couleur reconnaissables jusque dans les ultimes productions de Beethoven, sans compter le néo-classicisme subsidiaire. Au milieu de ce concert quasiment « de musique de chambre », la mélodie de Weber semble résonner tout à coup comme la voix d'un cor jaillie du fond des bois dans la nuit. A son appel, on dirait que tout un monde endormi se réveille, peuple enchanté de la nature invisible, gracieux fantômes de légendes, de cette légende anonyme que crée ingénument la muse populaire. Et le chant qui s'élève alors est aussitôt compris de tous. On n'a pas besoin de l'apprendre ; rien qu'à l'entendre, on le sait par cœur, et on le chante au village comme à la ville, à l'atelier comme au salon. L'apparition du *Freischutz*, en 1821, fut une sorte de coup de tonnerre dans le ciel « classique », et son retentissement dans les masses dénonce l'émanation profondément populaire de la mélodie

weberienne. Elle répondait évidemment à une « ambiance harmonique » méconnue, sinon peu ou prou dédaignée par les mandarins polyphonistes, ou entravée dans son action par les conventions scolastiques. Et, en effet, cette mélodie nouvelle s'accuse dès l'abord impropre, à priori, à la trituration thématique particulière au classicisme. Sa personnalité harmonique est trop concrète et trop incisive pour s'y prêter sans gêne et sans dommage. Idoine à rénover intimement la matière expressive des « formes » régnantes, elle y ressemble pourtant quelque peu à une intruse, elle détonne en cet organisme élaboré sans elle, à moins que, pour s'y adapter, elle ne se défigure, comme étranglée par l'adéquat carcan de la « mélodie classique ». C'est ainsi que le romantisme de Schubert apparaît fréquemment travesti. L'inspiration de Weber se divulgue plus inassimilable encore que celle de son jeune émule, et c'est aussi pourquoi l'emploi des formes de son temps est le point faible de son œuvre. Plus fâcheusement peut-être que chez aucun de ses contemporains, nous en ressentons aujourd'hui une impression de suranné décevant parfois à l'excès, mais que domine inconsciemment un sentiment de disparate, de discordance incoërcible dont l'antithèse, à notre insu, nous choque presque autant dans l'admirable *Sonate en la bémol* que dans les « airs d'opéra » les plus beaux et les plus célèbres. C'est que, entre la forme et son contenu, l'incompatibilité est *essentielle*. Grâce à cette incompatibilité féconde qui dénude brutalement, à la barbe de Beethoven, la caducité des moyens propres à la « mélodie classique », tout le génie de Weber est dans sa *mélodie*, dans sa « mélodie romantique », issue d'une harmonie naturelle, reçue des lèvres du peuple et dévoilée à son instinct. Il paraît délicat d'apprécier sûrement ici le rôle de l'artiste innovateur dans cette évolution du sens harmonique qu'on voit une fois de plus renouveler l'art musical. Weber trouva-t-il son bien tout fait dans une ambiance préalable, ou y provoqua-t-il l'explosion de pressentiments plus ou moins vagues? Il est remarquable que cette métamorphose de l'inspiration mélodique fut à peu près unanime en Europe au commencement du dernier siècle. On peut s'en expliquer la popularité de notre opéra-comique et du mélodisme italien au théâtre; l'exploitation du folk-lore autochtone ou exotique au concert; le succès immédiat des lieder de Schubert et des romances ou ballades analogues. A la distance où nous sommes, cependant, on n'y éprouve nulle part aussi péremptoirement que chez Weber la sensation de ce que nous qualifions « romantisme », — et cela, nulle part aussi profonde, authentique et précise où que ce soit *avant Richard Wagner*. Cette constatation nous révèle à soi seule la portée de l'œuvre de Weber dans l'évolution musicale. De quoi que sa mélodie puisse être redevable à l'ambiance contemporaine, qu'il ait, à l'instar de Monteverdi

peut-être, appris ou non du peuple le secret rédempteur, c'est de Weber que date l'ère de libération décisive où l'harmonie gouverna désormais souverainement la musique et permit à l'*art* affranchi de devancer enfin la muse populaire, avec Claude Debussy, en déchiffrant spontanément *la nature*. Le mélos de Weber, c'est déjà l'art de Wagner, non seulement en puissance, mais en acte, et *Euryanthe* (1823) se démontre plus près de *Lohengrin* (1847) que même *le Vaisseau Fantôme* (1842). C'est ici, un quart de siècle à l'avance, l'identique syntaxe harmonique et modulatrice, le même langage sonore, et çà et là, les mêmes mots disant les mêmes phrases dans l'homonyme éclat de pareilles sonorités lumineuses. Et, comme avec François Schubert, on peut mesurer le génie de celui qui, malade et presque agonisant, terminait le radieux *Obéron* (1826), et puis mourait six mois avant quarante ans révolus, juste à l'âge où Wagner commençait à peine son *Rheingold* (1853). Lequel des deux l'emporterait en gloire, si le second n'avait vécu plus vieux?

§

Ay! — Salada! — El disloque! Beuh! — Bon profit! — *Que jaleo!* — Cette conversation mouvementée, sur quoi se lève le rideau, peut n'être pas très claire, évidemment, à qui ne sait pas l'espagnol; mais du moins en comprend-on tout de suite que çà se passe en Ibérie, malgré les deux mots de français dénotant l'intention de l'auteur de se servir aussi de notre idiome. Le livret de **la Habanera** n'est pas chiche de ce jargon couleur locale assez déconcertant parfois. Il s'émaille de *navaja*, de *novio*, *novia*, *cuarto*, *canalla*, *burracho*, *bruto*, de *Callar! Valgame Dios! Paloma mia! Sangre de Dios!* lesquels, pour un bon public parisien, réclameraient un dictionnaire, et qui nonobstant s'enchevêtrent, secondés de quelque latin, en rimes d'une intrépidité à l'occasion fort peu banale:

... C'est vrai, père, il n'est plus.....
Prends sa main, tiens, tiens... — Qu'elle est froide!
Il est mouillé... — Père, il a plu
Partout de son sang... Ah!... — Roi de
La terre, roi du ciel! — Moisson
D'or! — Sang divin! — Jésus! — *Virgen!*...
— Priez pour lui... — Recevez son
Ame... — *De Profundis!* — *Amen!*...
— Du courage... — On te vengera...
— Sois fort pour les consoler, Ra-
Mon!...

En dépit de Pindare évoqué par ce « Ramon » coupé en deux, ce versificotage paraîtra sans doute à certains pour le moins surérogatoire en l'espèce, car la musique fait excellent ménage avec la prose.

Il suffirait à dépouiller de tout caractère artistique la lettre du poème au détriment de son esprit. Celui-ci est des plus rudimentaires, dénué de la moindre psychologie un peu intime, alors qu'il s'agit là de conflits purement sentimentaux dénoués par l'hallucination, la mort et la démence. Il en résulte un spectacle brutal, déchiqueté, superficiellement pittoresque et macabre, où quatre aveugles et un spectre assaisonnent le « vérisme » à la mode italique d'un Maeterlink de Grand Guignol et d'un Edgar Poe d'Ambigu. Spectacle adroit pourtant à quelques égards, mais des moins nobles; d'une adresse concertée de gros effets, malagme de chahut, de clair de lune, de cimetière et de pathologie. Spectacle court, à la fois, et trop long parce que languissant et vide dès que s'interrompt un instant le mimodrame du geste violent ou de la fantasmagorie funèbre. La musique seule eût pu soutenir l'intérêt du dernier tableau, dans les tombes. Mais la musique de M. Laparra est la sœur de sa poésie — sans toutefois l'originalité qu'y distillent rimes, enjambements et charabia. Poncive dans le pathétique, criarde ou terne ailleurs, quelconque imperturbablement, elle serait « wagnérienne » en ce sens qu'elle est subordonnée passivement au mélodrame qui s'alourdit de son poids mort. Décors, interprétation, mise en scène furent ce qu'ils sont d'habitude à l'Opéra-Comique. Et c'était presque une tristesse de voir tout cet art gaspillé au profit d'un ouvrage qui en contient si peu, encore que l'auteur ait ici, avec ses vers et sa musique, pincé les cordes des deux lyres.

Si ce spectacle obtient quelque succès, c'est à M. Albert Carré qu'il en devra l'aubaine au dam des muses galvaudées. **Ghislaine**, qui l'accompagna, ne pourrait pas en dire autant. Un vieux décor de *la Fille de Roland* lui fut offert pour cadre et l'encadra tant bien que mal. Une interprétation décente, assurément, la servit moins mal qu'assez bien. Un joliment joli petit ballet constitua le désuet intermède d'une histoire puérile et honnête à souhait, mais pas très limpide, de quoi des vers de mirliton palliaient heureusement la longueur et facétieusement le tragique. M. Marcel Bertrand, qui para de sons ce poème, a respiré jusqu'à ce jour les roses de vingt-trois printemps. Il a le temps de cueillir des lauriers, et peut-être en récoltera t-il quelques rameaux dans son automne. Son âge excuse, en l'expliquant, le défaut d'originalité de son art. Il s'y trahit sous l'influence alternative ou mélangée de Saint-Saëns et Wagner. On peut choisir de plus récents modèles. Ceux-là du moins ne sont plus dangereux pour la jeunesse, surtout dans l'amalgame hétérogène, et on ne trouverait guère école de sincérité plus sûre. Aussi est-ce la qualité dont on est agréablement frappé d'abord en écoutant *Ghislaine*, et grâce à quoi on y croit découvrir par moments autre chose déjà que de simples promesses. Sans doute, on reconnaît bientôt son illusion.

Cependant les promesses restent, justifiées par un talent réel en son inexpérience et ostensiblement inhabile aux ficelles. Il vaut mieux, à vingt ans et en 1908, accoucher d'un décalque probe, quoique naïf, du duo de *Tristan et Isolde* que s'exercer aux trucs illustrés par les Massenet, Xavier Leroux et Cie. Peut-être en déchaîne-t-on moins aisément les bravos d'un auditoire dominical, mais c'est aussi probablement pourquoi il y a, dans *Ghislaine* au falot poème, dix fois plus de « musique » que dans *la Habanera*, sa roublarde voisine. M. Marcel Bertrand fera bien toutefois d'être un peu moins indifférent en matière de livret, et, d'autre part, de se payer la partition de *Pelléas*, car, depuis que Wagner écrivit son *Tristan*, que Saint-Saëns admirait jadis, la musique a mûri de tout un demi-siècle. Il serait regrettable que la sincérité de M. Marcel Bertrand s'en aperçût trop tard.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Les « Vues de la Tamise » de Gaston Prunier (galerie Allard, 20, rue des Capucins). — Première Exposition de la Société d'Art Français (Cercle de la Librairie). — Exposition Vuillard (chez Bernheim jeune, 15, rue Richepanse). — Exposition G. Chenard-Huché (galerie Graves, 18, rue Caumartin). — *Ecrits pour l'art*, par Emile Gallé (Librairie Renouard). — *La Morale des Ligues*, par Mécislas Golberg (Librairie Léon Vanier). — Memento.

L'aboutissement définitif à soi, dans la conscience, l'apogée, voilà l'instant heureux que marquent, dans la vie productive de Gaston Prunier, ces **Vues de la Tamise**. Récemment nous lui reprochions de s'attarder un peu à des constatations acquises et certaines — dont il avait, du reste, été pour nous l'initiateur — et notamment à ces paysages des extrémités de la Ville où la nature et la foule se rencontrent sans s'associer. C'est qu'avec impatience nous l'attendions à l'instant, précisément, où s'accomplirait dans son œuvre l'accord entre deux termes extrêmes, entre l'agitation du monde humain et la grandeur des forces naturelles. Notre reproche n'était pas juste puisqu'à l'heure où nous le formulions la série londonienne, qui résout victorieusement l'équation, était déjà prête, mais notre impatience était légitime puisqu'elle correspondait au vœu de l'artiste lui-même : son vœu et notre désir, les voici réalisés dans cette œuvre harmoniquement diverse où, par une seule émission de beauté, s'expriment simultanément la nature, énorme et gracieuse, un peuple avec les témoignages de sa vie longue, de son activité incessante, et l'intelligence ailée de sensibilité d'un peintre qui sait voir et qui sait dire sa propre vérité.

Jean Dolent écrit à Gaston Prunier :

Belleville, 25 février 1908,

Mon cher ami Gaston Prunier,

Je connais les artistes de jadis et de ce temps qui ont bien vu Londres jusqu'à cet inoubliable petit : Félix Buhot, et leur souvenir qui ne vous a pas opprimé ne m'a pas donné de trouble. On disait autour de nous : « C'est bien ça. » Et je vous dis : « C'est bien *vous*. » Tous les deux, nous nous entendons si aisément, ayant un même dédain, peut-être une même méconnaissance de l'effet. La signification de votre œuvre est un sens personnel du pittoresque caractéristique. On me sait gré d'avoir gardé la prudence des mots : on m'écoute, on m'entend, on me croit, paraît-il, dans la mesure limitée de mon degré de compréhension et de mes facultés expressives. Surprise délicieuse ! Un tel paiement, pour si peu de vertu...

Je vous serre la main,

JEAN DOLENT.

§

Et les groupements d'artistes et les expositions, en dépit de la mauvaise humeur des marchands — pas tous — de tableaux, se multiplient. Il faut pleinement approuver (sauf, peut-être un exclusivisme national, ou nationaliste, qui lui-même, après tout, pourrait se justifier) les principes d'union et d'action adoptés par la **Société d'Art Français**. Des artistes se choisissent entre eux, s'appellent, se joignent, et, sur de mutuelles sympathies, fondent l'espoir d'une durable unité collective : c'est la vraie méthode ; on peut rêver la fédération d'un certain nombre de groupements analogues : ce sera le vrai Salon. Par définition il exclut le système dangereux du jury, et les éléments très divers dont il sera composé lui permettront de donner une expression générale de l'art vivant. D'autres groupes seront internationaux, ou étrangers ; la Société d'Art Français, comme on a pris soin de nous en avertir au catalogue, « a été fondée pour montrer par des expositions d'œuvres anciennes et modernes la permanence de notre tradition artistique ». — Elle réunit dès le premier jour un peu plus de quarante peintres et sculpteurs, tous jeunes, parmi lesquels nous reconnaissons avec joie des noms aimés, quelques-uns toutefois, celui de Charles Guérin, par exemple, sur des esquisses ou des ébauches qui représentent insuffisamment leurs auteurs. Mais Gaston Prunier et Emile Bourdelle, vice-présidents de la Société, Mlle Emilie Charmy, Eugène Martel, Charles Lacoste, Pierre Laprade, Adolphe Beaufrère, Emile Roustan, Mlle Marie Bermond, Simon Bussy, Paul Deltombe, Tristan Klingsor, Alcide Le Beau, Gabriel Roby, Louis Sue, Paterne Berrichon Alexandre Urbain, inaugurent le nouveau Salon par des œuvres importantes, intéressantes, — « françaises » ? Traditionnellement « françaises » ? Ce dernier point reste discutable.

Il serait assez difficile de définir l'art français contemporain par

une formule qui ne convînt qu'à lui. Me tromperai-je tout à fait et me taxera-t-on, moi aussi, d'hyperbolisme nationaliste ? J'ose dire que, l'art français d'aujourd'hui, c'est — l'Art, dans les innombrables directions qu'il prend selon la diversité des préférences individuelles, plus distantes entre elles que si des frontières les séparaient.

Ce n'est pas un médiocre honneur, pour la jeune Société, que d'avoir su réunir cette merveilleuse collection de Constantin Guys. C'est la plus abondante, la plus intéressante qu'on ait vue jusqu'à ce jour. Combien je voudrais pouvoir m'y arrêter un peu longuement !...

§

Est-ce devant les grands panneaux « décoratifs » — le sont-ils ? — que j'ai pris le plus de plaisir dans l'**exposition Vuillard?** On ne discute pas l'habileté dont ils témoignent, mais elle est dans l'arrangement plutôt que dans la composition. Cette ample plénitude des harmonies de volumes, le principe essentiel de la grande décoration, manque. L'artiste, qui nous séduisit par tant de notations subtiles et si délicieusement nuancées des plus délicats rapports n'aurait-il pas fait là une entreprise pour laquelle il n'était point désigné ? L'illustration de la vie par l'expression directe d'elle-même, enjolivée grâce au don, spécial, de surprendre et de dire le charme perpétuel et discret de la relation des tons, des formes, emplit des cadres restreints et ne les déborde pas. Dans des proportions plus vastes, je crois que nous avons le droit de demander au peintre l'effort d'une transposition spirituelle ou sentimentale, le surgissement des aspects plastiques vers une signification idéale, surtout impérieusement exigée par l'emploi des formes humaines. *L'Allée*, *la Meule*, *le Lilas* ne satisfont point à cette exigence, à ce besoin, et c'est sans doute pourquoi ces trois panneaux, où pourtant on retrouve toutes les qualités de l'artiste, nous imposent la sensation de tableaux de chevalet exagérés bien plutôt que de compositions décoratives. Si l'artiste *moderne* parvient, et déjà de magnifiques exemples nous permettent tous les espoirs, à créer la forme *moderne* de la grande décoration, ce ne sera point par l'amplification matérielle des thèmes familiers à des observations quotidiennes et dans lesquels il ne devrait chercher que les éléments de préliminaires études : il n'aura maîtrisé la nature que pour la réinformer selon son intelligence et sa sensibilité, — ainsi que toujours firent tous les très grands, — et *moderne* signifie « contemporain de tous les temps »... — Combien je préfère aux vastes panneaux les petites études à la gouache, au pastel, à l'huile, exposées auprès d'eux, plus vibrantes, plus complètes, — plus grandes qu'eux! C'est là le Vuillard que nous connaissions, que nous aimons à reconnaître.

§

« Il était parti pour devenir un écrivain, il est revenu un peintre, » dit M. A. Alexandre dans la préface du catalogue de l'**exposition G. Chénard-Huché**. L'originalité de ce changement de direction, c'est qu'il fut sans compromis, total et net. Il n'y a pas de peinture moins littéraire que celle de M. Chénard-Huché. Son art est tout objectif. La sincérité totale qu'on ne peut lui dénier permet qu'on ne s'arrête pas à critiquer ce qu'il a d'un peu immédiat. Un observateur si franc dépassera certainement les premiers aspects; avec la même précision dans ses indications, avec le même sens juste des rapports, il cherchera plus loin, plus profond, ses effets ; il les trouvera en lui-même. J'aime, dès aujourd'hui, la décision de son regard ; par des moyens auxquels on reprochera sans doute de n'être pas nouveaux — mais est-ce que l'impressionnisme aussi n'est pas un poncif ? — il exprime fortement les différences atmosphériques de paysages parisiens, provençaux, bretons, hollandais, comme son œil les a infailliblement perçues.

§

Les **Ecrits pour l'art** d'Emile Gallé — qu'on nous donne en nous promettant et pour faire attendre sa Vie et sa *Correspondance* — aident ceux qui n'ont pas connu le délicieux artiste nancéien à se le figurer dans la sincérité de ses beaux instincts, dans l'activité nerveuse de sa nature éprise de la vie et jalouse de l'exprimer, selon le cœur et selon l'esprit, avec intensité. Il y a là des lignes précieuses. Gallé ne s'arrête pas toujours aux aspects jolis des choses. Si, dans son style un peu papillotant, on retrouve parfois ce désir d'éblouir qui peut compromettre telles de ses compositions, les pages ne manquent pourtant pas, qu'on citerait volontiers, où la pensée s'élève et l'expression se calme, où parle un homme qui savait sur son art, et même sur l'art général, d'importantes, vérités. Il en devait la découverte à de constantes méditations, et c'est ce qui donne à sa parole cet accent personnel, si émouvant. Qu'on lise, par exemple, le chapitre consacré à l'*Art expressif*, à propos de la statue de Claude Gelé par Rodin, et ces notations sur la floriculture et la botanique, où l'artiste nous explique, souvent avec de grands bonheurs d'expression, les principes auxquels il a obéi, logiquement, selon la compréhension de la nature que son tempérament lui imposait, en « stylisant » les motifs ornementaux que lui offraient la forêt et le jardin. Sujets d'ardentes discussions, peut-être ; occasions de précieux profits, sûrement.

§

J'avais jusqu'à ce jour évité les caricatures de M. Rouveyre. Il ne

me semblait pas essentiel qu'il en fût traité dans la chronique d'art et ne suffisait-il pas qu'elles eussent en telles ou telles autres rubriques trouvé des amateurs ? Mais voici que ces *Carcasses* me persécutent sous une fôrme imprévue, le livre — **La Morale des Lignes** — que nous décoche de sa tombe encore fraîche le malheureux Mecislas Golberg. Et, vraiment, l'inutilité de ces méchantes griffades s'aggrave ici de tant de prétention que le silence à leur sujet ne semble plus permis, si pénible qu'il soit d'atteindre par la même critique l'écrivain récemment et prématurément décédé et le caricaturiste. Le pauvre Golberg nous explique avec une gravité admirable la philosophie de M. André Rouveyre, sa « Géométrie de l'Ame », nomme à propos de lui, à égalité, Callot, Goya, Daumier... Tout cela est bien ridicule. M. André Rouveyre est un petit croqueur, sans cœur et sans cerveau, un négatif qui fait son effort pour distinguer les stigmates des mauvais désirs, les traces des défaites intérieures dans la physionomie de tels notables passants : quand il pense avoir trouvé ce qu'il cherche, il fait, il croit faire de la psychologie platisque. Cela n'est point du tout plastique. Pour la psychologie, qui voudrait être féroce, elle n'est que rosse, et de ses « portraits d'âmes », tous laids et grotesques, je dirais qu'ils sont des calomnies — oh ! calomnies exceptionnelles, car il n'en restera, tout à l'heure, rien — si je ne me rappelais à propos que les portraitistes ne font jamais, en réalité, que leur propre portrait.

Memento. — Très inutile exhibition des peintures et des sculptures rapportées de l'Algérie, de la Tunisie et des Indes par MM. Henri Avelot, Paul Berthier, Henri Dabadie, Henri d'Estienne, Joseph Garibaldi, Mme Marie Gauthier, MM. Ch.-Léon Godeby, H.-Casimir Gourse, Ernest Marché, G. de Mellanville, Emile Pinchon, Joseph de la Nézière, Joseph Pinchon, Léon-Henri Ruffe (rue Richepanse). Notons néanmoins les noms de ces boursiers coloniaux de la section des beaux arts avec l'espoir de les louer bientôt comme je voudrais et ne puis le faire aujourd'hui ; sans doute sont-ils tous très jeunes.

Expositions d'œuvres récentes de Félix Borchardt (chez Devambez, 43, boulevard Malesherbes), Gustave Loiseau (galeries Durand-Ruel), Mmes Charmy, Funke, MM. Agard, Deborne, Hallon, Jack, Le Petit, Paviot, Torent (galerie B.- Weill), Manzana-Pissaro (galerie G. Druet).

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Jean Fournel : *Avec ceux d'Argelliers*, Montpellier, Editions Languedociennes. — Laforêt : *Gaubi d'Enfant*, Avignon, Seguin. — Une villa Médicis en Provence.

M. Jean Fournel vient de faire, sous ce titre, qui claque comme un drapeau : **Avec ceux d'Argelliers**, l'historique de la récente crise du Midi.

Dès son premier chapitre, il nous introduit chez l'initiateur du mouvement, ce Marcellin Albert, qui connut une délirante popularité, puis éprouva combien la foule est versatile. Il nous le représente dans sa petite maison d'Argelliers écrivant à un journal : « Je ne suis qu'un vigneron, un paysan vigneron, et tous les titres que l'on me donne, Apôtre ou Rédempteur, n'empêchent pas que je suis plutôt habitué à tenir le manche de ma charrue que la plume et à parler plutôt à mes camarades d'Argelliers, ouvriers de la terre comme moi, qu'à des journalistes. » Il recueille quelques-unes de ses paroles : « Si un choc se produit, les clefs qui ouvriront les portes des prisons ne pourront jamais rouvrir les portes des tombeaux... Je ne fais pas de politique, le Midi en meurt... Je ne suis l'homme d'aucun parti, je suis l'homme de la terre... Nous, paysans du Midi, nous sommes attachés à notre terre par des racines aussi profondes que celles de nos vignes... J'attends un collaborateur puissant, la Misère... »

Puis M. Jean Fournel nous fait connaître quelques-uns des quatre-vingt-sept membres du comité d'Argelliers et il nous décrit la salle du café d'Albert dans laquelle siégeait « ce conseil supérieur de la viticulture méridionale ». Le seul ornement de cette pièce était, dans un cadre fané à filet d'or, un télégramme de Mistral : *Vivo la terro maire e l'abitant que la boulego! Plus de poulitico! Unioun en Lengo-d'O!*

Au chapitre suivant nous entrons dans la période des meetings. Le premier de ces « défilés d'hommes, de femmes et d'enfants qui vont émerveiller la France, étonner le monde, troubler la quiétude des parlementaires, jeter l'épouvante dans les préfectures et ressusciter une race » a lieu à Capestang, au son des clairons, au roulement des tambours. Les manifestants sont quinze mille. Huit jours après, à Lézignan, ils sont vingt-cinq mille ; à Narbonne, cent mille ; à Béziers cent cinquante mille ; à Perpignan, cent quatre-vingt-cinq mille ; à Carcassonne, deux cent cinquante mille ; à Nîmes, deux cent quatre-vingt mille ; enfin, le 9 juin, à Montpellier, sept cent mille : « Dans l'atmosphère lumineuse d'une journée de juin, dans les sonorités prolongées de milliers et de milliers de clairons, et les roulements continus d'une multitude de tambours, dans le cliquetis de cinquante mille drapeaux ondulant sur plus de sept cent mille têtes, sous le féerique pavois tricolore des boulevards, sous les inscriptions des blanches banderolles qui jettent dans l'air leur salut de bienvenue, dans l'harmonie des hommes et des choses, Marcellin Albert s'avance, pâle, le sourire figé par l'émotion, le chapeau à la main... » Ce jour fut l'apothéose de Marcellin Albert et M. Jean Fournel n'en parle pas sans mélancolie : « Encore une heure et ce sera fini pour Marcellin Albert d'entendre l'acclamation qui consacre et de jouir de l'ex-

plosion d'admiration que suscite le pouvoir mystérieux de l'homme sorti des rangs les plus obscurs. Saluons donc une dernière fois l'Albert des foules triomphales. »

Nous voici dans la période des démissions, de la grève de l'impôt, des sabotages administratifs et M. Jean Fournel note très justement que la grève des municipalités fut plutôt une erreur de tactique. Au lieu de réduire et de supprimer le pouvoir municipal, il fallait le maintenir et l'élargir, en l'affranchissant de la tutelle des préfets.

Mais les événements se précipitent. On les connaît. C'est l'invasion du Midi par les troupes, l'arrestation de Ferroul, les fusillades de Narbonne, la mutinerie du 17e, l'emprisonnement du comité d'Argelliers, enfin l'entrevue de Marcellin Albert et de Clemenceau, qui marque la fin de la popularité de l'Apôtre.

Le livre de M. Jean Fournel se clôt sur une protestation contre l'étude historique que M. Maurice Le Blond a consacrée, de son côté, à *la Crise du Midi*. M. Le Blond a fait de son livre une sorte de plaidoyer pour le gouvernement et il n'a pas été difficile à M. Jean Fournel de démontrer l'insuffisance de son érudition en matière de viticulture méridionale, comme son incompréhension de la réelle grandeur d'un mouvement populaire tel qu'on n'en avait pas vu d'aussi beau depuis les Croisades et d'autant plus émouvant qu'il n'était guidé par aucune foi religieuse ou politique, mais, simplement, par l'amour de la terre et la force de la nature.

§

Le félibre-charretier Laforêt, de Pont de Crau, près d'Arles, publie, grâce aux soins de l'*Escolo Mistralenco*, son premier recueil de vers : **Gaubi d'Enfant.**

Laforêt n'est pas allé chercher loin son inspiration. Il l'a trouvée à son foyer et, ainsi qu'il nous le déclare lui-même dans une courte préface, c'est la paternité qui l'a rendu poète et ce sont ses enfants qui lui ont dicté chaque jour les sujets de ses poèmes. Sans instruction et — ceci, chez un poète tel que lui, est une qualité de plus — Laforêt s'est servi, tout naturellement, de la langue qu'il parlait, de la langue de son berceau et de son métier, qui « seule, nous dit-il, possédait des termes assez expressifs, assez familiers pour crier mes sentiments ».

Aussi trouvons-nous dans son livre un double parfum de vérité : celui d'un cœur sincère et celui d'un langage sans fard. Les joies, les peines, les misères, les appréhensions, rien n'est caché, rien n'est déguisé, rien n'est gonflé de fausse littérature. Nous prenons ici les sentiments sur le vif et ce recueil consacré à la *Grâce Enfantine* est lui-même le plus beau témoignage de cette grâce et la meilleure preuve qu'elle opère toujours sur nous.

Qui peut lire sans émotion ces poèmes de l'humble bonheur familial, ces berceuses, ces strophes tantôt gaies et tantôt sérieuses ou angoissées, comme la vie? Qui peut ne pas être touché par des poèmes comme *Jour de Campos*, ou *Mounte rèste*, ou *Papa*, ou la *Tetado*, ou *Presounié*, ou tant d'autres? Un grand charme s'en dégage, fait de vérité et d'humanité. On en jugera sans doute à travers la traduction de ces deux pièces, que je choisis parmi les plus courtes :

PRISONNIER

Il a voulu s'endormir mon pouce dans sa main — qui n'en fait pas le tour! je sais bien que demain, — longtemps, longtemps avant que le soleil ne pointe, — même avant que le coq matinal ne chante —, je serai certainement, au travail, attelé. — Et dire que la peur de le faire pleurer, — la crainte qu'en bougeant le rêve qui le berce — troublé un seul instant, ne fuie à tire-d'aile — me tient là, immobile, à côté du berceau. — Bel ange! qui me garde là sans s'en douter! — Si je veux m'en aller, la menotte se serre ; — un œil s'entr'ouvre, se referme — un souffle de repos passe sur son front pur — et, sur sa bouche mignonne, un sourire apparaît. — Il sourit! C'est qu'il sent, cependant qu'il sommeille — un regard qui le couve et un cœur qui le veille; — et, pour ne pas troubler son paisible sommeil, — je reste prisonnier de ses doigts de velours.

OÙ JE DEMEURE

Près du Pont de Chamet, à mi-côte — et vis-à-vis de pins toujours verts — vous reconnaîtrez la maison aux langes étendus — qui, toujours dans la cour, bument le grand soleil.

Une grille l'entoure, un tilleul fort et dru, — un tout petit jardin, quelques plants de salade ; — en suivant de la Crau la route empierrée — d'Arles, en se promenant, on y arrive sans peine.

C'est là que, chaque soir, ma journée terminée, — en berçant le petit qui s'endort les mains jointes, — je sens se dissiper mes fatigues cruelles.

Ma femme, à son travail toujours très occupée, — parle : lange... manger... linge... lessive.. — Et moi : chevaux... charrettes... fouet... cordeau!

De tels poèmes suffiront, je crois, à donner le désir de connaître les autres, parmi lesquels *le Fouet* est une pièce de belle allure et déjà populaire en Provence :

Laissons parler de sa charrue — au paysan, fils de la terre : — chacun parlera d'or, parlant de son métier : — le berger de ses brebis, — le montagnard de ses garrigues — et l'amoureux de son amie. — Moi, qui suis charretier, je parlerai du fouet!

J'en parlerai avec plaisir, — avec bonheur, reconnaissance, — comme d'un vieil ami, comme d'un gagne-pain, comme fait l'enfant en émoi — en vous parlant de ses jouets — comme un père de sa nichée — comme l'ancien soldat de ses vieux compagnons.

Car je sens, à ses claquements répétés, — un regret de choses envolées avec mes jeux d'enfant, mes rêves de jeune homme. — Mieux que rien

autre, il me rappelle — mes nuits à la belle étoile — sur la charrette berceuse. — Sa poésie rustique a quelque chose d'émouvant !

Rustique, émouvante, comme elle est pure, — tout imprégnée de nature — avec un bruit mêlé d'essieu et de grelots ! — Son claquement qui réveille — a si souvent, dans la ramure, — effrayé des volées de moineaux, — puis, il a si souvent salué le soleil !

§

Dans le *Provençal de Paris*, M. Emile Solari a émis l'idée de la création d'une **Villa Médicis en Provence** et, aussitôt, tant à Paris que dans le Midi, des polémiques se sont engagées sur le point de savoir quelle ville aurait l'honneur et le bénéfice de cette institution. M. Emile Solari proposait Aix-en-Provence et il donnait de son choix d'excellentes raisons. Mais les partisans d'Arles se sont levés et l'un d'eux est allé chercher à la rescousse l'aimable Paul Arène qui, dans un article, daté de 1891, préconisait déjà la fondation d'un prix d'Arles :

Pourquoi un prix d'Arles ?

Eh ! mon Dieu, parce que l'Etat ne peut pas envoyer à Rome tous les élèves des Beaux-Arts et qu'un séjour dans *Arles*, qui est tout près, en France, et ressemble à Rome un tout petit peu, pourrait rendre service aux malchanceux des loges, lesquels, faute de grives romaines, se régaleraient, soyez-en sûrs, des merles de la Montagnette.

Parce que, sans que les Arlésiens y mettent la moindre snobie, et pour ne parler ni de la mélancolique grandeur de son paysage, ni du pittoresque de ses costumes et de ses mœurs, Arles se trouve posséder de merveilleux débris antiques, comparables, sinon égaux en beauté, à ceux que, sur la foi de Joanne ou de Bædeker, nous allons admirer en Italie.

Parce que, à côté de ses arènes grandioses, à côté de son théâtre dont les colonnes de grâce si pure se dressent toujours sur l'azur, de son palais des Empereurs, de ses Alyscamps ombreux semés de tombeaux vides, de son Saint-Trophime, un chef-d'œuvre de l'art roman, *Arles*, par mille détails rencontrés au coin de ses rues blanches, sous les platanes de ses placettes, depuis l'obélisque de granit qui fut la spina d'un cirque jusqu'à la geôle glorieuse où l'on gardait le Roi-Lion, élève l'âme, évoque le Rêve et qu'il serait bon pour un artiste de se recueillir là, ne fût-ce que six mois en sa vie, dans ce silence de ville morte que trouble seulement la voix grondante du grand Rhône.

Ajoutez qu'Arles, toujours sans y mettre de malice, a su, en dehors de ses mérites personnels, s'arranger pour être *un centre* du coin de terre le plus riche en nobles monuments qu'il y ait, avec l'Italie et la Grèce. A côté d'Avignon, de Marseille, de Saint-Remy, de Nîmes, du Pont-du-Gard, de Saint-Gilles, d'Aigues-Mortes, de Saint-Chamas, d'Orange enfin !

Tout cela doit-il rester presque ignoré, négligé, parce que nous l'avons chez nous, et serait-ce une mauvaise idée que de fonder le *Prix d'Arles ?*

Après avoir laissé parler les défenseurs d'Arles, M. Emile Solari est revenu à son idée et le numéro du 1er mars du *Provençal de*

Paris nous apporte un nouveau et chaleureux plaidoyer en faveur d'Aix-en-Provence. Je le citerai pour montrer les arguments qu'on oppose à ceux de Paul Arène, de Maurice Faure, d'Horace Bertin et de quelques autres :

Quand on aura suffisamment comparé les deux villes à toutes sortes de points de vue — (même stratégiques et militaires, comme on l'a fait) — quand on aura dénombré les populations — (le nombre sera-t-il un argument? Alors, vive Londres!) — il faudra bien en venir aux seules choses intéressant vraiment la formation des jeunes artistes dont il s'agit et qu'il ne faut pas oublier : *la ville,* ses monuments y compris, ses maisons, la *race* et la *campagne* environnante, le tout formant, avec les préoccupations des habitants, l'indéfinissable atmosphère où un artisan d'art puisse étudier et progresser.

En ce qui concerne le premier point, je ne crains pas la comparaison. Avec suffisamment de souvenirs antiques assimilés, Aix possède des merveilles d'art *français*. Ses rues ont un aspect où savent se joindre, chose rare, le pittoresque et la distinction. Celle-ci — que tous les centres du Midi ne possèdent pas — se retrouve dans la race.

Je n'entreprendrai pas d'attaquer la réputation conquise par les filles d'Arles. Je l'exalterais plutôt. Il y a là une glorification de la beauté provençale tout à fait justifiée. Je dirai seulement que cette beauté n'est pas cantonnée seulement là. Un peu partout, de Valence à la mer, elle se retrouve, et les Aixoises, en particulier, sont aussi belles que les Arlésiennes. Elles ont, avec d'aussi beaux yeux noirs et d'aussi généreuses formes, toute la distinction de leur ville.

Quant à la campagne où se sont développées cette race et cette cité, elle est incomparable par les ressources qu'elle offre en sujets d'étude, en « motifs ». Je l'ai dit, je le répète et tous ceux qui la connaissent me donneront raison. Elle possède l'infinie variété du désert au bocage, depuis les bords de son ruisseau, la Torse, et de sa rivière, l'Arc, jusqu'à sa montagne, le mont de la Victoire. De là-haut, on voit la mer qui est à sept lieues et qui étend jusqu'aux collines aixoises l'influence de ses vastes harmonies bleues.

J'ai sous les yeux une lettre de Cézanne adressée à mon père et datée de Talloires, en Haute-Savoie. Le peintre dit : « Le lac est très bien, avec de grandes collines tout autour, on me dit de mille mètres, ça ne vaut pas notre pays, quoique, sans charge, ce soit bien — mais, quand on est né là-bas, c'est foutu ! rien ne vous dit plus. »

Je ne veux rien ajouter à cette conclusion naïve et forte. La ville, la race et la campagne d'Aix offrent tous les aliments aux feux sacrés de l'art. Nulle part, ailleurs, les artistes français en formation ne trouveront réunies tant de choses leur donnant le goût et les moyens de créer des œuvres d'art français souples et puissantes. C'est, n'est-ce pas, le premier point à considérer puisqu'il s'agit de donner plus de jeunesse, de science, d'enthousiasme et de force à l'art national.

Que sortira-t-il de ce débat? Observons qu'il se livre autour d'une chose dont la création n'est même pas décidée. Avant donc que de

discuter sur le choix de la ville, il faudrait faire aboutir le projet d'une villa Médicis en Provence, projet des plus utiles et des plus intéressants, car il sortirait peut-être nos artistes de la convention et de la superstition gréco-romaine. A ce point de vue, Aix vaudrait mieux qu'Arles, à cause de son passé provençal et français et de sa campagne incomparable. Mais rien n'empêcherait, une fois l'institution créée, de décider qu'un séjour de quelques mois serait fait dans les principales villes de Provence, comme nos artistes vont de Rome à Florence et à Naples.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ANGLAISES

H. F. A. Wheeler et A. M. Broadley : *Napoleon and the invasion of England.* 32 s., John Lane. — G. C. Macaulay : *James Thomson,* 2 s., Macmillan. — Edmund Gosse : *Ibsen,* 3 s. 6 d., Hodder and Stoughton. — E. F. Benson : *Sheaves,* 6 s., Heinemann. — William de Morgan : *Somehow Good,* 6 s., Heinemann. — Memento.

C'est devenu un lieu commun de dire que l'inspiration patriotique n'a jamais produit que des œuvres d'art de qualité très inférieure. Entre la guerre et la beauté, il existe un désaccord inconciliable et l'on aurait tort de croire que les grandes crises nationales produisent ou sont capables de produire une grande littérature. Sans doute la littérature patriotique dont elles sont l'occasion est un genre dont les manifestations sont nombreuses, mais elle n'est jamais ni noble ni raffinée. Les très intéressants documents qu'ont réunis sous le titre de **Napoleon and the Invasion of England,** MM. H. F. B. Wheeler et A. M. Broadley viennent encore à l'appui de cette thèse. La menace d'une invasion française, au début du XIX^e^ siècle, impressionna très profondément la nation anglaise, et les preuves de l'inquiétude que créa cette menace dans toutes les classes de la nation abondent dans les deux volumes que nous examinons aujourd'hui. On ne peut guère qualifier d'artistiques les manifestations graphiques de cette période. Ce sont des vers détestables, des caricatures grossières et féroces, des pamphlets stupides et ineptes dont on s'étonne qu'ils aient pu amuser et faire rire, Et cependant, pour que ces feuilles aient été si nombreuses, il faut bien croire que les contemporains de Pitt et de Fox, de Nelson et de Cornwallis, y prenaient plaisir et que ces brutalités leur plaisaient. Les odes de Pyl et les ballades de Dibdin, les caricatures de Gillray et de Rowlandson doivent nécessairement révéler un important aspect de la psychologie de la nation anglaise à cette époque et montrent combien le populaire au moins était ignorant des choses du continent, quelle idée grotesque le peuple se faisait des « barbares, mangeurs de grenouilles ». Ni gazetier ni pamphlétaire ne paraît savoir au juste qui est Buonaparte et ils se

contentent de l'étiqueter Corse avec des épithètes grossièrement ou absurdement injurieuses. Les caricaturistes eux-mêmes n'avaient jamais dû voir un portrait ressemblant de « Sa Majesté Consulaire », et les traits qu'ils prêtent à leur épouvantail sont grotesques sans être drôles. Si les documents qu'ont rassemblés les érudits compilateurs doivent donner une idée complète de la littérature et de l'image relatives à leur sujet, il faut conclure que le public qui se délectait à de pareilles choses était d'une mentalité singulièrement peu raffinée, et la preuve en est encore que John Bull est toujours représenté sous l'aspect d'un individu fort vulgaire ou même d'un pugiliste avec des jurons et des invectives crapuleuses à la bouche. Dans une caricature, par exemple, il est figuré sous la forme d'un chien qui pisse et pète au nez de Bonaparte, singe costumé en général. Souvent aussi, un Londonien de corpulence ignoble et de traits repoussants présente à ses concitoyens la tête sanguinolente de Bonaparte au bout d'une fourche. Les recueils de M. John Grand-Carteret relatifs à la période révolutionnaire et à l'Empire donnent une idée un peu moins bestiale de la plèbe française, qui garde quelque idéal et quelque enthousiasme dans ses accès les plus violents. Toutefois, ces deux volumes constituent une mine précieuse de documents graphiques fort bien reproduits et les faits relatés sont soigneusement vérifiés. C'est un ouvrage qui n'existait pas sous cette forme et dont il faut savoir gré aux auteurs et à l'éditeur, qui l'a superbement présenté.

§

Après avoir eu en France des imitateurs nombreux, dont entre autres St-Lambert et Roucher, James Thomson est depuis longtemps fort oublié. Dès 1759, cependant, ses poèmes des *Saisons* étaient traduits en prose par Mme Bontemps, et en 1802, en vers, par M. Poullin, sans compter de nombreuses autres versions, et bien qu'il soit mort avant cinquante ans, il jouit d'une célébrité considérable et exerça une influence énorme dans son pays et à l'étranger. Pourtant, la prééminence qu'on lui reconnaissait au moins parmi les poètes originaires d'Ecosse, lui fut enlevée par Burns. Walter Scott et Byron l'éclipsèrent longtemps aussi ; ni les *Saisons*, ni le *Château d'Indolence* n'eurent beaucoup de lecteurs au XIXe siècle, et la plupart des gens, même en Angleterre, ignorent que Thomson est l'auteur du *Rule Britannia*. Pourtant, au XVIIIe siècle, Thomson fut lu autant que Gray ou que Pope, pour le moins, et, toute question de popularité mise à part, il a conservé dans la littérature anglaise une place prépondérante ; maints passages de ses poèmes ont gardé une durable beauté, et figurent plus qu'honorablement dans les anthologies. Sans aucun doute, la récente monographie que Mr G. C. Macaulay a consacrée à **James Thomson** vaudra au poète de nou-

veaux lecteurs qui ne regretteront pas de feuilleter ses œuvres restées classiques. Mr Macaulay, bien que traitant son sujet avec un peu trop de solennité, est d'une érudition impeccable et d'une sûreté parfaite de jugement. Il a eu, même, la bonne fortune de pouvoir préciser certains points de détails demeurés obscurs jusqu'ici malgré les nombreux travaux consacrés à Thomson. Son ouvrage est une précieuse adjonction à la série des *English Men of Letters*, cette collection de premier ordre que publient les éditeurs Macmillan.

§

Sous la direction de Mr W. Robertson Nicoll, les éditeurs Hodder et Stoughton publient une intéressante série de *Literary Lives* qui n'est pas limitée seulement à des écrivains anglais. Il y a déjà paru un volume sur Renan et son œuvre dont l'auteur est le Dr William Barry. A présent, c'est Mr Edmund Gosse qui, après y avoir donné jadis une étude sur Coventry Patmore, publie un ouvrage de plus de deux cent cinquante pages sur **Ibsen**, avec plusieurs portraits. Mr Edmund Gosse connut Ibsen il y a plus de trente-cinq ans et publia dès 1873, dans une revue anglaise, un article sur l'illustre norvégien, dont il a pu apprécier l'œuvre dans la langue originale. Mais l'examen de ce volume n'est pas de notre compétence, et nous devons nous contenter de le signaler.

§

Mr E. F. Benson est un romancier très fécond. Depuis 1893, il a publié une vingtaine de volumes, qui ne sont ni sans charme ni sans mérite, des livres qui se lisent avec plaisir, qui parfois vous laissent un souvenir durable et plaisant, mais ne donnent jamais l'impression d'œuvres dont les générations futures feront leurs délices. On ne peut pas lire que des chefs-d'œuvre, et d'ailleurs les plus grands romanciers, Meredith ou Thomas Hardy, ont mis quarante ou cinquante ans à écrire moins de romans que n'en a produits Mr E. F. Benson en quinze ans. Combiner une histoire d'amour et un mariage entre un tout jeune homme et une veuve de quarante ans, placer ses héros dans un cadre idoine et les entourer de personnages amusants ou intéressants, telle est la tâche que, dans **Sheaves**, son dernier roman, Mr Benson a particulièrement bien réussie. Le style, quand on n'y sent pas trop l'effort, est agréablement coulant, et le livre offre une lecture entraînante.

§

Joseph Vance, le premier roman que Mr William de Morgan a publié il y a deux ans, et qui était son début à un âge où beaucoup d'écrivains ont terminé leur carrière, eut un retentissement considérable. Le second, *Alice-for-Short*, eut un succès non moins consi-

dérable et en voici un troisième, **Somehow Good**, qui ne manquera pas de plaire autant. Pas plus que les précédents, il ne passera pour un chef-d'œuvre ; il a les mêmes défauts comme aussi les mêmes qualités : défaut de construction, défaut d'intrigue, longueurs, etc., qualités d'observation, d'ironie et de bonne humeur, et en somme un charme particulier à l'auteur, un charme auquel on cède volontiers et dont on obtient un véritable plaisir. Il semble qu'avec Mr William de Morgan on retourne à Dickens et à Thackeray, avec toute la différence que comporte un demi-siècle d'intervalle.

Memento. — Dans la nouvelle collection continentale à deux francs que publie Mr Fisher Unwin vient de paraître un cinquante-et-unième volume qui n'est autre que *Molly and Olly*, une des remières œuvres de Mrs Humphry Ward, parue en 1881.

Mr H.-G. Wells vient de publier un nouvel ouvrage, *New Worlds for old*, dans lequel est exposée et critiquée, d'une façon claire et lucide, en langage accessible à tous, la doctrine socialiste avec ses conséquences pratiques.

Dans *The Nineteenth century and after*, Sir Edward Sullivan publie un article sur Charles Van Lerberghe.

Mr Henry James donne, dans le *Harper's Magazine*, la première partie d'une nouvelle intitulée *Julia Bride*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES POLONAISES

Stefan Zeromski, *Dzieje Grzechu* (*Histoire d'un péché*), Gebethner i Wolff. — Gustaw Danilowski, *Jaskolka* (*l'Hirondelle*), *ibid.* — La *Chimera*. — Memento.

Il y a deux mois, les tragiques aventures de Mlle Ewa Pobratynska faisaient le sujet continuel des conversations dans le monde littéraire, artistique et même tant soit peu intellectuel de Varsovie. On s'arrachait des mains l'édition du matin de la *Nouvelle Gazette* où Stefan Zeromski publiait en feuilleton son nouveau roman, l'**Histoire d'un Péché**. Le public lettré se passionnait. On parcourait le feuilleton, dont le malin journal ne donnait chaque jour qu'une courte tranche, pour tenir les lecteurs en haleine, curieux, avides, sans cesse en éveil. Deux camps parmi les lecteurs se formèrent : les uns se prosternaient béatement devant le génie du maître-écrivain; les autres s'en prenaient personnellement à l'auteur et lui faisaient grief de la boue et du sang dans lesquels il traînait avec une sorte de joie féroce la belle, l'adorable, l'exquise Ewa. Et en dehors de ces deux camps, même parmi les lettrés, rares étaient ceux qui admiraient — avec mesure, et critiquaient — avec justesse.

Il est vrai qu'il était difficile de se faire un jugement, alors qu'on n'avait sous les yeux que les bribes d'un roman, un des plus pas-

sionnants et des plus sensationnels qui furent jamais écrits en langue polonaise.

Dzieje Grzechu est l'histoire de l'amour, de la volupté et de la mort. La belle et fine Ewa Pobratynska aime un jeune et beau savant, Luc Niepolomski (le savant est marié et intente un procès en divorce contre sa femme). L'impatience sensuelle des deux amoureux, aidée des circonstances (Luc manque d'être tué en duel par le jeune comte Szczerbic qui s'est permis certaines allusions), les pousse dans les bras l'un de l'autre sans attendre la décision définitive du Vatican (le procès est perdu en première instance). Abandonnée momentanément par Luc, qui est allé à Rome pour y surveiller son procès, Ewa, désemparée, accouche d'un enfant, fruit maudit d'un amour béni ; le crime et la folie la guettent : elle noie son enfant dans une mare, vole un peu d'argent chez les gens qui lui ont loué la chambre, et s'enfuit. A l'aide du comte Szczerbic, oisif et artiste, doux et fin, elle parcourt l'Europe en quête de Luc. Elle ne le trouve nulle part, arrivant partout et toujours en retard. Des malentendus surviennent. Pendant ces chassés-croisés à travers l'Europe, Luc passe quelque temps à Rome, y travaille à l'ambassade autrichienne pour gagner sa vie, vole quelques documents dans les archives, est emprisonné, puis relâché, rentre à Varsovie, où il apprend de la bouche du « philosophe » Horst, amoureux d'Ewa (tout le monde en est amoureux), la prétendue « fuite » d'Ewa avec le comte Szczerbic, se sauve fou de douleur à l'étranger, fait connaissance d'une richissime étudiante à Genève, obtient enfin — grâce à l'argent de la jeune fille — le divorce (la sainteté du Vatican fléchit devant la sainte finance) — se marie avec la riche demoiselle et s'en va quelque part en Australie ou Nouvelle-Zélande. Quant à Ewa, n'ayant pas trouvé son Luc à Rome, elle s'en va à Nice, avec Szczerbic, mais, fidèle à son premier amant, reste inflexible à toutes les supplications amoureuses du comte. Elle sauve la vie au poète Jasniach en lui ôtant son revolver de la main et lui donne les moyens de gagner beaucoup d'argent à Monte-Carlo, s'en va avec le poète, qui se meurt d'ailleurs des nerfs et de consomption, en Corse, y devient sa garde-malade, puis, reprise par son ancien amour, le quitte et part à la recherche de l'Autre. A Genève, elle apprend par hasard de la bouche d'un étudiant polonais, bonne bête, imbécile et musclée, l'histoire du mariage de Luc et, par dépit, par besoin de vengeance, la force l'ayant abandonnée, « tombe » pour la première fois entre les bras du jeune homme, fou de désir. Le même jour elle s'enfuit à Paris. Là elle rencontre le comte Szczerbic, amoureux fidèle et désespéré, file avec lui pendant quelque temps la quenouille des amours platoniques et exquis, quitte Paris, en route vers Vienne, est assaillie dans l'hôtel d'une petite ville autrichienne par Pochron, bandit de haute marque,

polonais et international, qui la guette depuis des années, et violée, subjuguée par la force de cette brute et par sa puissance mâle, devient son esclave et l'esclave de la bande à laquelle appartient Pochron et que domine l'esprit du mal lui-même, le néfaste « comte » Plaza-Splawski. C'est la débâcle. Sur la pente la belle Ewa glisse rapidement de plus en plus bas. Elle tue le comte Szczerbic au moment de l'étreinte suprême, poussée au crime par les soufflets de Pochron (il s'agit de dévaliser le comte) et par un sentiment sourd de vengeance (Szczerbic, ayant blessé en duel Luc, accéléra la chute d'Ewa), s'enfuit de Vienne, où la retient Pochron, et, n'ayant pas trouvé à Cracovie son poète qui vient justement de mourir, à bout de ressources, se livre à la prostitution, s'en tire pour un moment à l'aide du comte Bodzanta, fondateur imaginé d'un phalanstère utopique, devient sa maîtresse (c'était fatal), retombe entre les mains du sinistre Pochron, glisse de plus en plus dans les bas-fonds de la galanterie, et enfin, rongée de syphilis, devenue ignoble et abrutie, reçoit en pleine poitrine une balle de Pochron au moment où elle couvre de son corps Luc Niepolomski, attaqué par les cambrioleurs de la bande de Pochron, dont elle fait d'ailleurs elle-même partie. Entraînée avec les agresseurs dans le poste de police, elle essaie encore de défendre Pochron contre les coups des policiers et se meurt enfin entre les bras de Niepolomski qui accourt pour la sauver et au moment de sa mort « son plus ancien sourire virginal, sourire de bonheur », refleurit sur ses lèvres exsangues...

Dzieje Grzechu est l'histoire de l'amour, de la volupté et de la mort; c'est aussi celle de la femme et de la vie. La femme est un être faible et passif. La possédera qui saura la dominer. En son cœur et sa chair la force brutale d'un Pochron aura toujours raison de la sensibilité morbide d'un Szczerbic. Le lendemain du viol, Ewa, brisée d'une douce fatigue, effleure à son réveil d'un baiser les lèvres sensuelles de son terrible maître. Cependant le nom doux de son premier amant reste pour toujours gravé dans le recoin le plus secret de son âme. *Tota mulier in utero.* Celui qui l'a possédée le premier la possédera toujours. Elle se venge d'un amant en en prenant un autre. Elle naît en l'amour, elle vit par l'amour et pour l'amour, elle se meurt de l'amour. Elle peut devenir un fauve, mais elle est toujours une proie. Sortie de l'ornière elle se déclasse. Si elle commence par l'amour dit illicite, elle finit dans le ruisseau.

La vie est inexorable. Si elle n'est pas le mal, du moins elle est dominée par le mal. Au fond de la vie humaine gît la souffrance. Telle a toujours été la philosophie de Zeromski, telle est aussi celle de Kasprowicz. Les flots de la douleur ont inondé la littérature polonaise qui est la plus triste parmi toutes les littératures du monde.

Le mal qui entraîne Ewa au fond du gouffre est implacable

comme le *fatum*, l'*Ananké* des anciens. On a beau lutter, la défaite est certaine. Ewa pâtira aussi bien de l'étreinte sauvage d'un Pochron que de la main bienfaisante d'un rêveur et philanthrope comme Bodzanta. On ne se libère pas de la domination du Mal: Aryman se venge toujours...

Dzieje Grzechu est un poème d'Amour ; d'amour sous toutes ses formes, toutes ses variantes. Depuis les baisers chastes des yeux et les enlacements des âmes bercées au gré des îlots d'une musique éolienne, jusqu'au viol farouche d'un mâle en rut...

Le lyrisme fut toujours le côté fort de Zeromski ; *Dzieje Grzechu* est un poème lyrique. Les états d'âme des héros (qui sont d'ailleurs toujours les états d'âme de l'auteur lui-même) sont peints et chantés avec un luxe inouï de couleurs et d'harmonie, car la parole de Zeromski est fille de la peinture et de la musique. Ce qui lui manque, c'est le sentiment de la réalité des choses. Zeromski est romantique. Il ne voit pas les hommes vivants, les individus, il ne voit que des personnifications de certaines forces et passions. Il ne voit pas la vie, il ne voit que son symbole. Tout est chez lui inattendu, sortant hors du cadre, extraordinaire. Le hasard se joue et se moque de ses héros. C'est pourquoi il étonne, il passionne, mais ne convainc pas. Nous savons très bien qu'une femme comme Ewa peut et doit même finir lamentablement, mais nous nous refusons de croire l'auteur, lorsqu'il prétend nous révéler les péripéties véritables et tragiques de sa chute.

Si le romantisme de Zeromski ajouta un charme de plus à ses œuvres antérieures, il nuit gravement à son dernier roman. Le drame de *les Sans-toits* se joue dans le souterrain de la conspiration révolutionnaire, où tout est possible, où rien n'est extraordinaire ; celui de *les Cendres*, à l'époque des guerres de Napoléon, époque du sang et de la gloire, où l'extraordinaire est devenu banal. *Histoire d'un péché* se déroule devant nos yeux au grand jour ; nous en devinons d'avance les étapes et nous ne nous laissons pas prendre au piège du hasard et de l'élément supraterrestre. Quelques détails d'une réalité crue ne peuvent pas effacer l'irréalité des hommes et des choses.

Par contre, les défauts de construction sont rachetés par la beauté unique d'Ewa, la poésie étonnante des scènes d'amour, le lyrisme des paysages et des états d'âme, et le souffle de la passion brûlante qu'exhalent les pages du livre, un des plus hardis et des plus déconcertants qu'ait produits la littérature polonaise.

§

Parmi les élèves de l'école de Zeromski, l'auteur de **l'Hirondelle** est celui qui a le plus de talent et qui exagère le moins les défauts du maître. Le lyrisme romantique est le trait dominant de

l'œuvre de Gustaw Danilowski. Sa force créatrice, comme celle de Zeromski, se nourrit du souffle de la pitié pour les souffrances humaines et du feu des revendications sociales. Son premier roman, *les Jours passés*, descendait en ligne directe de *les Sans-toits* de Zeromski, et des liens de parenté assez étroits unissent à son tour *l'Hirondelle* à *les Cendres*, malgré la distance des temps et des milieux. La belle Halszka est cousine germaine d'Hélène et de la princesse Elisabeth (*Les Cendres*) ; l'amant de Halszka, le fougueux et léger Orski est un Rafal avili; et leurs amours réciproques se ressemblent. *L'Hirondelle* est le nom de guerre d'une pauvre fille qui consacre sa vie héroïque à la cause de la révolution russe. Pour lui faciliter sa tâche, Orski, qui est alors étudiant, l'épouse fictivement (un mariage blanc), sans se douter qu'il est aimé de celle dont il vient de faire sa femme « légitime ». Le poids intolérable du mariage contracté à la légère, au moment d'une générosité où il y avait plus d'ambition que d'héroïsme, se fait sentir d'une façon douloureuse, lorsque Orski s'éprend de la belle Halszka. Mais Halszka est de celles qui se donnent à celui qu'elles aiment. Les jeunes « époux devant Dieu et la nature » s'en vont à l'étranger pour éviter le scandale et les bruits inévitables et inutiles. Dans l'intimité Orski perd beaucoup de son auréole de force et de noblesse de cœur. Halszka désabusée se laisse entraîner par les flots populaires et tombe sur la barricade le jour d'une insurrection dans les rues de Milan. Orski rentre en Pologne pour y mener une vie désœuvrée de grand seigneur qui s'amuse pour tuer l'ennui. Autour de ces personnages principaux se démène tout un monde d'individus qui travaillent à miner les fondements pourris de la structure sociale. Il y en a parmi eux plusieurs d'une beauté farouche et irréelle.

Au point de vue du style, il y a un progrès réel depuis *les Temps Passés*, mais, par contre, le premier roman de Danilowski avait plus de consistance et de fraîcheur.

§

Dans le dernier numéro (30) de la **Chimera**, son directeur, M. Zenon Przesmycki (Miriam), nous fait savoir qu'il interrompt la publication de sa revue. A vrai dire, elle était morte depuis longtemps. Les courants littéraires et artistiques auxquels a servi d'une façon belle et dévouée la *Chimera* ont vécu en Pologne. La tour d'ivoire, où Przesmycki et ses collaborateurs les plus proches ont voulu enfermer l'Art a croulé, débordée par les flots de la vie et de la révolution. Les temps nouveaux ont besoin de chants nouveaux, — dit un proverbe allemand. Les regards figés dans l'au-delà, prêtresse fidèle de l'art qui plane *au-dessus* de la vie, la *Chimera* fut incapable de nous donner ces « chants nouveaux ». Elle s'en va donc volontairement,

rendant ainsi hommage à la vie dont les nécessités l'ont fait naître et à laquelle elle n'a jamais voulu se soumettre. Et les dix volumes qu'elle nous laisse forment un monument précieux de toute une période évanouie de l'art et de la littérature en Pologne.

A la place de la *Chimera* viennent de paraître quelques revues nouvelles dont je parlerai dans ma prochaine chronique.

Memento. — *Volumes reçus :* Stefan Zeromski, *Dzieje Grzechu*, Gebethner i Wolff. — Gustaw Daniłowski, *Jaskolka*, ibid. — Adolf Nowaczynski, *Bog Wojny*, ibid. — Le même, *Car Dymitr Joannowicz*, ibid. — Aleksander Brückner, *Dzieje literatury polskiej*, ibid. — Wladyslaw St. Reymont, *Chlopi*, tomes I, II, III, ibid. — Le même, *Na Krawedzi*, ibid. — Le même, *Burza*, S. Orgelbrand S-wie. — Stanislaw Witkiewicz, *Z Tatr*, Towarzystwo Wydawnicze we Lwowie. — Zygmunt Niedzwiecki, *Nowe Erotyki*, B. Poloniecki. — Marya Konopnicka, *Przez Glebine*, ibid. — Stanislaw Przybyszewski, *Dzieci szatana*, ibid. — Stanislaw Brzozowski, *Kultura i Zycie*, ibid.

MICHEL MUTERMILCH.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Stendhal en Amérique (1). — L'Amérique découvre Stendhal. Le monde entier y viendra, et ce sera une grande confusion pour la mémoire des critiques bornés qui ne savent que le dénigrer. On se souviendra aussi et plus volontiers de tous ceux, illustres ou inconnus, qui prévirent sa fortune, depuis Gœthe jusqu'à Taine et M. Bourget, sans oublier l'énigmatique Auguste Bussière, qui donna la première et peut-être la seule bonne analyse de son œuvre.

M. Huneker connaît l'histoire des œuvres de Stendhal et sait quelle fut leur influence longtemps inavouée. Stendhal mit son empreinte sur Taine, sur Mérimée qui n'est quelquefois qu'un Stendhal émondé et ratissé, sur Nietzsche, qui lui doit tant, qui y trouva la morale de l'égotisme, sur Dostoïeswski, dont le Raskolnikow est un Julien Sorel russe, sur M. Bourget, qui lui doit *le Disciple*, *les Sensations d'Italie* et beaucoup d'autres choses encore. « Que serait M. Barrès, et où serait son culte de moi sans Stendhal, où il a trouvé, de plus, l'idée et le mot des *Déracinés?* Le mot qui a fait la fortune d'Amiel : « Un paysage, c'est un état d'âme », vient de chez Stendhal. Avant Schopenhauer, il définit la beauté une promesse de bonheur. C'est lui qui inventa le roman des petites principautés, et il fut imité par Meredith, puis par Stevenson. Fromentin emploie, adoucis, les procédés de Stendhal. Il est impossible de concevoir un Meredith ou un Henry James écrivant sans avoir longuement étudié Stendhal. *L'E-*

(1) *A Sentimental education. Henry Beyle-Stendhal*, by James Huneker (*Scribner's Magazine*, février).

goïste [de Meredith], c'est du beylisme d'une « artisterie » supérieure. En Amérique, notre plus exquis et plus capricieux artiste, Henry B. Fuller, procède sympathiquement de Beyle dans son *Chevalier Pensieri-Vani* et plusieurs autres ouvrages. Sûrement, le vice-roi d'Arcopie (1) a lu la *Chartreuse*. Dans le gracieux esprit cosmopolite d'Edith Warton la touche stendhalienne n'est pas absente. En Angleterre, après le timide et plutôt ennuyeux essai de Haywood (en tête de l'excellente traduction de *la Chartreuse*, par C.-P. Robin), Maurice Hewlet a donné une éloquente introduction à une nouvelle édition de *la Chartreuse* où il appelle Stendhal « un homme vêtu de glace et de feu ». Anna Hampton Brewister fut sans doute le premier essayiste américain qui nous présenta Stendhal dans son *Été de la Saint-Martin*. Saintsbury, Dowden, Benjamin Wells, le comte Lützow ont, dans la suite, écrit sur lui. En Allemagne, le culte de Stendhal est en progression, grâce à Arthur Schurig, L. Spach et Frédéric von Oppeln-Bronikowski.

« Ce fut une erreur de la critique de ranger Beyle uniquement parmi les hommes de lettres. Il méprisait le métier littéraire, disant qu'il écrivait comme on fume un cigare. Mais ses lettres et le témoignage de son biographe, Colomb, montrent qu'il y avait là beaucoup de pose — Stendhal fut un grand mystificateur. » M. Huneker pense qu'il méprisait moins le style qu'il n'en avait l'air. Il fut en effet fort sensible au reproche que lui fit Balzac à ce sujet. Mais il lui était difficile de se corriger. La vérité, c'est que cette méthode de narration sèche et nue est excellemment adaptée à l'expression de ses idées. C'est un psychologue. Il travaille directement sur l'âme. Esprit du dix-huitième siècle pour les idées générales et les sentiments, il procède à la fois de Montesquieu, de Montaigne, de Chamfort; sa philosophie se ressent de Condillac, Hobbes, Helvétius, Cabanis, Destutt de Tracy, Machiavel. C'est un descendant de Diderot et des encyclopédistes, un matérialiste pour qui rien n'existe en dehors de ses propres idées et de ses sensations, un épicurien dont le désir oscille entre la guerre et l'amour, l'adoration de l'énergie et l'adoration du plaisir. Qu'il ait été à la fois guerrier et psychologue, cela complique le problème. Que l'homme qui suivit Napoléon dans ses campagnes ait été un adorateur des femmes, cela est moins étrange que de le voir en même temps doué d'une aussi vibrante sensibilité. Il lit Voltaire et Platon pendant l'incendie de Moscou, qu'il décrit comme un beau spectacle, et jamais, au fort de la déroute, il n'omit un jour de faire sa toilette et de se présenter en tenue correcte à son chef, Daru. Il fut d'une honnêteté scrupuleuse à son intendance de Brunswisk; il sortit les mains nettes d'une fonction où, estime M. Huneker, il aurait pu faci-

(1) Héros d'un roman qui ne nous est pas connu.

lement et sans scandale glaner un million. Il n'en éprouva jamais aucun regret.

Passant aux qualités de l'écrivain, M. Huneker cite d'abord l'opinion de Brandès, que voici, car elle est, je crois, peu connue en France. Georges Brandès pose Stendhal en face de Balzac comme l'esprit réfléchi en face de l'esprit observateur ; en art l'un est le penseur, l'autre est le voyant. C'est la passion qui est le mobile des personnages de Balzac ; ceux de Stendhal reçoivent leur impulsion du cerveau. Beyle était un logicien et Balzac un être de la plus riche et la plus complexe nature. En face de Victor Hugo, Beyle est dans la même position que Léonard de Vinci devant Michel-Ange. L'imagination plastique de Hugo crée une immuable attitude de lutte et de souffrance. Beyle, avec son intelligence irréfléchie, mystérieuse, compliquée, raffinée, produit une petite série de portraits d'hommes et de femmes qui exercent sur nous une fascination presque magique, avec leur lointaine et énigmatique expression, avec leur sourire doux et mauvais. Beyle est le métaphysicien parmi les romanciers français de ce temps, comme Léonard est le métaphysicien parmi les grands peintres français de la Renaissance.

Voilà un jugement lui-même bien métaphysique. Revenons à M. Huneker. Il applique à Stendhal la définition de Rimbaud par M. Fénéon. Il écrit, dit-il, « au delà de la littérature ». Ses histoires sont toujours intéressantes ; elles rôdent et s'arrêtent dans les endroits les plus étranges ; mais la vision psychologique de l'écrivain ne faiblit jamais. Il s'intéresse surtout à l'esprit ou à l'âme de ses personnages. « Il se sert à la fois du microscope et du scalpel. Il écrit, comme on l'a dit bien souvent, avec indifférence ; son sens de la beauté extérieure est presque nul ; beaucoup de sa critique d'art est de simple causerie ; il a très peu le sens de la couleur ; mais il décrit une âme et ses mouvements complexes en termes précis, et tout en restant aussi éloigné que possible du symbolisme, il provoque je ne sais quelles ardentes suggestions spirituelles. Une comparaison avec un art plastique, quoiqu'il soit le moins plastique des écrivains, s'impose ici. Stendhal est un incomparable graveur à l'eau-forte. Sa phrase acide mord fortement les traits des figures ; le brutal contraste du blanc et du noir le rend capable de rendre, sans rien de l'éclatante rhétorique d'un Chateaubriand ou d'un Hugo, les plus délicats détails de la pensée et de l'émotion. Jamais de couleur, rien que la nuance ; rien que la taille et la contre-taille d'une imagination énergique. »

Nous ne pouvons donner que des fragments de cet article qui embrasse la vie et l'œuvre de Stendhal et qui, par conséquent, contient beaucoup de choses déjà fort connues. Voici un passage curieux sur Stendhal et Tolstoï : « Tolstoï doit beaucoup à Stendhal et il a re-

connu lui-même que, sans lui, il n'aurait jamais rien compris à la guerre : « Je parlerai de lui seulement comme auteur de *la Chartreuse de Parme* et de *le Rouge et le noir*. Ce sont deux grandes et inimitables œuvres d'art. Je dois beaucoup à Stendhal. Il m'apprit à comprendre la guerre. Relisez encore une fois dans *la Chartreuse* son récit de la bataille de Waterloo. Qui, avant lui, a décrit ainsi la guerre, la guerre telle quelle est en réalité ? » En 1854, on disait Balzac et Hugo ; en 1886, Balzac et Stendhal. Quelque jour on dira peut-être Stendhal et Tolstoï. L'écrivain russe, avec sa lente, patiente récolte de petits faits ne fait qu'imiter le chapelet anecdotique de Stendhal. C'est lui qui a dit que le roman ne doit être qu'un miroir promené à travers la vie. Il a aussi comparé le roman à un archet dont l'âme du lecteur est le violon. » Et cela encore, c'est du pur Stendhal, mot à mot. M. Huneker ajoute qu'il voit dans Julien Sorel et Mathilde de La Mole les prototypes des personnages immoralistes, des femmes révoltées d'Ibsen et de Strindberg. Mais Julien, d'après lui, viendrait du Valmont des *Liaisons dangereuses*.

Autres remarques : « La philosophie de Stendhal est matérialiste. Il écrivait pour les « happy few », se souhaitait une centaine de lecteurs, et aurait voulu les trouver parmi ces êtres aimables et malheureux qui ne sont ni moraux ni hypocrites. Son égoïsme ne l'empêcha pas de souffrir beaucoup de l'ennui. Son journal, ses lettres, ses mémoires, si riches en idées générales, sont un trésor pour qui étudie la nature humaine. La publication de sa correspondance fut une révélation : un Stendhal très humain et très sincère en sortit tout à coup. Son cosmopolitisme n'est nullement une affectation. Ses livres sont des mosaïques de faits et de sensations. Sa méthode est une méthode d'investigation autant qu'une méthode d'exposition. Ses héros et ses héroïnes creusent leurs idées et leurs sensations. A peu d'exceptions près, les romanciers modernes, narrateurs ou psychologues, semblent suivre le sillage de Stendhal. C'est le destin de quelques hommes de n'être une source d'inspiration que pour ceux de leur propre espèce. Shelley est le poète des poètes ; Meredith, le romancier des romanciers. L'œuvre de Stendhal est un magasin pour psychologues. Le lire, c'est accroître sa propre sagesse ; il n'est dangereux que pour les fous. Comme Schopenhauer, comme Ibsen, il ne flatte jamais le public, et maintenant, il a enfin conquis un public. Rien peut-être n'eût plus amusé cet homme charmant et cynique que la nouvelle de sa canonisation par l'église littéraire universelle. » La majeure partie du reste de l'étude de M. Huneker est employée à l'analyse des œuvres de Stendhal. Notons encore, cependant, quelques remarques curieuses : « Lamiel est la femme criminelle avec tous les stigmates décrits depuis par Lombroso. Elle est puissamment peinte avec sa cruauté, sa froideur, sa férocité. Mme de

Rénal, qui sacrifie tout à Julien Sorel, est la plus douce, la plus féminine de ses créations. Elle est du même type maternel que la madame Arnoux de Flaubert, quoique plus impulsive. Ses scènes d'amour avec Julien sont ce qu'il y a de plus original en ce genre dans toute la littérature française. Mathilde de La Mole, orgueilleuse, froide, perverse, a un sang d'héroïne dans les veines. Qui évoquerait mieux Salomé que son agenouillement devant le tête glacée de Julien ? Mais la reine des femmes de Stendhal, c'est Gina, c'est la duchesse Sanseverina. Elle est l'une des quatre immortelles créées par le roman contemporain avec Mme de Marneffe, Emma Bovary et Anna Karénine. Si Mme de Chasteller était un portrait achevé, peut-être égalerait-elle Gina en intérêt. Gina symbolise à la fois l'énergie et le charme paradoxal de l'esprit de Beyle. Il n'y a pas eu de femme plus vivante dans la littérature depuis Shakespeare. Quel livre que la *Chartreuse*, pour une longue journée ! »

Conclusion brève : « Le plus séduisant déchiffreur d'âmes qui fut depuis Saint-Simon. »

Cette étude, dont nous n'avons donné que les traits principaux, est remarquable. Elle fait le plus grand honneur à M. James Huneker et elle est en même temps fort glorieuse pour Stendhal, notre Stendhal que l'on voit monter, monter...

LUCILE DUBOIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Henri Cochin : *Tableaux flamands ;* Plon. 3 50

Baron du Roure de Paulin : *Le Juge d'Armes de France et les généalogistes des ordres du Roi ;* Daragon. » »

Eugène Fergues : *Le Dossier secret de Fouché ;* Émile-Paul. 2 50

Henry de Latorre : *A la Liberté ;* Cornély. 10 »

Littérature

Maurice Barrès : *Vingt-cinq années de Vie littéraire. Pages choisies ;* Bloud. 3 50

Joseph Bédier : *Les Légendes Epiques. Recherches sur la Formation des chansons de geste. I. Le Cycle de Guillaume d'Orange ;* Champion. » »

Thomas Braun : *Propos d'hier et d'aujourd'hui ;* Bruxelles, O. Van Oest et Cie.

Eugène Rigal : *Molière ;* Hachette, 2 vol. 7 »

Musique

Adolphe Boschot : *Un Romantique sous Louis-Philippe. Hector Berlioz, 1831-1842 ;* Plon. » »

Amy Fay : *Lettres Intimes d'une musicienne américaine*, trad. par Mme B. Sourdillon ; Dujarric. 3 50

Philosophie

Léon Bloch : *La Philosophie de Newton ;* Alcan. 10 »

Emile Meyerson : *Identité et Réalité ;* Alcan. 7 50

Emile Roques : *L'Homme. De la spéculation à la réalité ;* Masson. » »

Poésie

François Léonard : *La Multitude errante;* Ed. de la « Belgique artistique ». 3 50
J.-F.-Louis Merlet : *Feuilles au Vent;* Edit. libre. » »
Pierre Plessis : *Anxiété;* Soc. nouv. d'éd. » »
Louis Pergaud : *L'Herbe d'Avril;* « Le Beffroi ». 3 50
Maxime Rasteil : *Frissons d'Algérie;* Dujarric. 3 50
Joseph Vincent : *La Versification française;* Paulin. » »

Psychologie

Albert Sechehaye : *Programme et Méthode de la linguistique théorique. Psychologie du langage;* Champion. » »

Questions militaires

Léo Byram : *Petit Jap deviendra grand;* Berger Levrault. 3 50
Lieutenant-Colonel Péroz : *Hors des chemins battus. Vie et Aventures d'un soldat de fortune;* Calmann-Lévy. 3 50

Questions morales et religieuses

Henri Bremond : *La Littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui;* Bloud. » »
Mgr Lopez Pelaez : *Les Ravages du Livre;* Aubanel. » »
G. Revault d'Alonnes : *Psychologie d'une Religion;* Alcan. 5 »
Lucien Roure : *En Face de l'Art religieux;* Perrin. 3 50

Roman

André Corthis : *Mademoiselle Arguilles;* Fasquelle. 3 50
Conan Doyle : *Mystères et Aventures,* trad. d'A. Savine; Stock. 3 50
Renée Fauer : *Armelle et son mari;* Plon. 3 50
Maxime Formont : *Le Risque;* Lemerre. 3 50
Gérard d'Houville : *Le Temps d'aimer,* Calmann-Lévy. 3 50
Tancrède Martel : *Blanca Flour;* Ollendorff. 3 50
Max Maurey et G. Jubin : *Les Aventures de M. Haps;* Ed. du « Monde illustré ». 3 50
Georges Mitchell : *Petite Sagesse;* Ollendorff. 3 50
Léon Tolstoï : *Œuvres complètes. Anna Karénine, IV,* trad. de J.-W. Bienstock; Stock. 3 50

Théâtre

J. Barbey d'Aurevilly : *Le Théâtre contemporain, 1866-1868,* prem. série; Stock. 3 50
H. Fillay : *Pantagruel,* farce en 3 actes; Tours, Renaissance Artist. 4 »
Louis Lormel : *L'Ecuyère,* drame en 1 acte; « La Phalange ». » »
William Shakespeare : *Œuvres dramatiques,* trad. nouvelle par Georges Duval. I; Flammarion. 3 50

Voyages

Princesse G. Bibesco : *Les Huit Paradis.* Hachette. 3 50
Paul Walle : *Le Pérou économique,* Guilmoto. 9 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une Lettre de M. Augustin Filon. — Hongrie et Grande Roumanie. — Une Lettre de M. Pierre Mille à propos du Congo. — Une Lettre de M. Jean Marnold. — Un Cours de Psychologie comparée à la Faculté des Sciences de Paris. — A Bruxelles. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Augustin Filon.

7 mars 1908.

Monsieur,

Je ne réclame jamais contre une appréciation défavorable, mais je crois avoir le droit de me plaindre lorsqu'on me prête une opinion directement

contraire à celle que j'ai imprimée dans des organes aussi répandus que la *Revue des Deux Mondes* ou le *Journal des Débats*. Dans votre numéro du 1er mars, rendant compte d'un volume de M. Teodor de Wyzewa, M. Edmond Barthèlemy me nomme parmi les « bonnes âmes » qui seront contristées d'apprendre que, dans le ménage Carlyle, c'était le mari, non la femme qui était la victime. Pourquoi serais-je « contristé » de voir M. de Wyzewa répéter ce que j'ai dit dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1887, et, plus récemment, dans *les Débats*, à propos de la discussion scandaleuse qui s'était élevée au sujet de l'impuissance physique de Carlyle? Pour tous ceux qui ont étudié la question du ménage Carlyle, il est parfaitement établi que le mari et la femme étaient insupportables tous les deux.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

AUGUSTIN FILON.

§

Hongrie et Grande Roumanie.

Munich, 23 février 1908.

Mon cher Directeur,

Le débat pourrait s'éterniser, grâce à... l'innocence avec laquelle M. de Gérando suscite les rectifications et à l'impossibilité de vider de telles querelles autrement qu'en de longs articles.

J'admire la notion maghyare de *justice* qui estime *nécessaire*, cas échéant, de fausser sciemment la vérité, ainsi que le font les statistiques officielles quand elles ne déclarent que 2.700.000 Roumains, alors que M. de Gérando lui-même en concède 4 millions, en ayant soin de se référer à ces statistiques « les plus dignes de confiance ».

Aucun de nous n'est payé pour croire sur parole M. le Chancelier d'Empire, etc., etc, baron d'Aerenthal, ni aucun autre homme politique, mu forcément par la raison d'Etat plus que par l'intérêt de la vérité; et je sais pertinemment que le ministère hongrois dépense des sommes considérables (prises aussi dans le propre argent des Roumains, des Slovaques, des Croates et des Ruthènes) pour soudoyer les journalaillons étrangers qui acceptent la mission ingrate de se faire les apologistes des Maghyars et pour tâcher d'enrayer le formidable mouvement d'opinion déchaîné contre eux en Europe depuis que Bjœrnson a coupé broche aux rodomontades de M. Apponyi.

En plein Royaume de Roumanie, à Bucarest, au lycée, j'ai aussi appris la géographie de cette Transylvanie, comme celle du Banat, de la Macédoine, de la Bucovine, de la Bessarabie, mais à titre purement historique; on ne nous y enseignait pas que ces provinces faisaient « partie intégrante » de la patrie roumaine. On me la baille belle d'avancer que les Hongrois tolèrent, dans les pauvres écoles roumaines qui tombent sous leur coupe, des livres où l'on rattache la Transylvanie au Royaume frère indépendant. Le leur affirmerait-on, que les malheureux Transylvains n'auraient qu'à se regarder vivre pour être rendus à la réalité. Je saisis cette occasion de dire qu'en revanche les écoles, les églises, les feuilles politiques et les banques

hongroises en Roumanie jouissent de la plus absolue liberté et en abusent sans le moindre sentiment des convenances.

Je ne lis pas le hongrois, j'ai assez d'amis qui le font très bien à ma place. Et cela me suffit pour savoir que la dernière statistique de maghyarisation des noms de famille (moyennant une simple couronne en effet) publiée par le Ministère de l'Intérieur à Budapest (janvier-juin 1907) porte 1751 cas, dont 53 seulement de catholiques-grecs et d'orthodoxes, soit de Roumains, de Serbes et de Ruthènes réunis, et parmi eux pas un paysan.

Quant au diplomate qui a « vu de ses yeux trois villages roumains en Istrie », M. de Gérando ne nous dit pas si le même diplomate déclare, de ce fait, avoir vu *tous* les villages roumains d'Istrie. Au surplus trois villages en Istrie, contrée pauvre et nullement populeuse, où il n'y en a presque pas, représentent une autre proportion que trois villages français en Hongrie. Il existe des villages hongrois en Moldavie, des villages allemands en Dobroudja, des villages serbes et bulgares en Monténie ; cela ne change rien à la nationalité de ces provinces. Mais il en va autrement pour la Transylvanie : elle a été roumaine avant que d'être hongroise, n'en déplaise à Rohonyi, Iancso, Bertha et consorts, et elle est demeurée de majorité roumaine.

Du reste je constate le mal fondé du point de départ de M. de Gérando. Si l'expression « pays de langue roumaine » appliquée à la Hongrie n'est pas légitime, il ne saurait l'être d'aucune sorte davantage d'appeler pays de langue maghyare un pays où, toujours d'après les fameuses statistiques officielles, une minorité de 48,5 o/o de Hongrois, y compris tous les Juifs du territoire (à une couronne la naturalisation), essaie d'imposer sa langue à une majorité de 51, 5 o/o de populations de langues diverses.

Je relève enfin que la Croatie n'a jamais « fait partie » de la Hongrie, pour plusieurs raisons, dont celle-ci me suffit : que tous les Croates le nient absolument. Voir L. Léger, *la Save, le Danube et le Balkan*, p.79: « Il n'y eut entre les deux Etats qu'une union purement personnelle, ana- « logue à celle qui existe aujourd'hui entre la Hongrie et le reste de « l'Empire. » M. de Gérando admettrait-il que nous parlions d'une Hongrie « faisant partie de l'Autriche » ? Et cependant, en ce qui concerne les droits, affermis par plusieurs conquêtes et reconquêtes sur les Hongrois eux-mêmes, de l'Autriche sur la Hongrie, je renvoie à l'ouvrage définitif de M. Alb. Lefaivre : *les Maghyars pendant la domination ottomane*. Je ne saurais d'ailleurs trop recommander au lecteur français de relire sur ces matières de nationalités en Autriche-Hongrie, le manuel en quelque sorte primordial et officiel de notre sobre et érudit Louis Léger : *l'Histoire d'Autriche-Hongrie*, publié chez Hachette dans la collection *Histoire universelle*, sous la direction de V. Duruy.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL MONTANDON

6 mars.

P. S. — Depuis dix jours que j'ai écrit ces lignes, les renseignements qui m'arrivent me permettent de déclarer catégoriquement que les affirmations de M. d'Aerenthal ne valent pas mieux que les affirmations officielles hongroises : elles dénaturent sciemment la vérité et nient l'évidence.

1° Il n'a *jamais* existé, il ne *peut* exister en Transylvanie de livres scolaires rattachant cette province à la Roumanie.

2° Les *Münchener Neueste Nachrichten* (organe peu suspect d'irrédentisme roumain) publiaient le 2 mars (ce n'est pas vieux) qu'un archiprêtre, M. Dionys Bran, et un instituteur, M. Anderco, roumains, venaient d'être condamnés à sept jours de cachot et à une amende pour s'être servis dans leur école grecque-catholique d'une carte murale (gravée chez Hœlzl à Vienne, éditée chez Krafft à Sibiu) qui ne portait pas tous les *noms maghyars* des localités. Or cette carte date de 1886, époque où ces noms n'avaient pas encore tous été systématiquement maghyarisés, et le rachat d'une nouvelle carte représente pour la petite communauté un véritable sacrifice d'argent. — M. de Gérando peut aller s'en assurer : cela se passe à Szatmar, le pays même où j'eus l'honneur d'approcher son admirable père.

3° Le *paysan* roumain ne se maghyarise pas (et encore on connaît les *Ciangai* devenus hongrois au contact des Szeklers) ; mais les humbles fonctionnaires de nationalité roumaine : gendarmes, cantonniers, facteurs, etc., se voient bien obligés de maghyariser leurs noms (pour commencer) s'ils veulent conserver leur modeste gagne-pain.

M. de Gérando peut trouver des noms roumains dans *toutes* les années du *Journal officiel*.

4° Enfin on annonce que le ministère de Budapest destine aux juges, huissiers, etc., du pays un uniforme officiel hongrois pour bien donner à entendre que la justice est une fonction strictement maghyare. On s'en doutait : la livrée n'était pas nécessaire ; mais c'est le pompon, et il fait bien !

M. M.

§

Une Lettre de M. Pierre Mille à propos du Congo.

2 mars 1908.

A M. le directeur du *Mercure de France*,

Mon cher confrère,

Une note que M. Siger, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, consacre à la question de l'*Etat Indépendant du Congo* nie que les puissances signataires de l'acte de Berlin soient, en fait et en droit, autorisées à s'occuper de lui. Selon M. Siger, seule la France pourrait le faire, parce qu'elle a un droit de préemption opposable à toutes les puissances, *sauf à la Belgique*.

Je ne veux pas considérer cette dernière affirmation, qu'on pourrait discuter. Mais le droit des puissances à s'occuper de l'Etat Indépendant ne vient pas seulement de sa situation « internationale », il vient des obligations imposées à l'Etat Indépendant par l'acte de Berlin, de la façon la plus évidente.

L'acte de Berlin stipule « qu'il ne pourra être accordé, dans le bassin conventionnel, ni monopole ni privilège d'aucune espèce, en matière commerciale ».

Que cette stipulation ait été violée, c'est ce que personne ne peut plus nier.

L'acte de Berlin stipule « que les puissances exerçant des droits souverains ou une influence sur les territoires susdits s'engagent à veiller à la conservation des races indigènes ».

Or, l'Etat Indépendant, hélas ! semble avoir fait tout autre chose que de « veiller à la conservation des races indigènes ».

Toutes les puissances signataires de l'acte de Berlin ont donc le droit d'intervenir pour rappeler l'Etat Indépendant à ses obligations. Voilà toute la question, dans une coquille de noix. Et il ne s'agit pas du tout, jusqu'à présent, du droit de préemption de la France. Il s'agit de la liberté commerciale, et de la suppression de monopoles imbéciles, illégaux, odieux. Il s'agit de la « conservation » des races indigènes. Le droit des puissances signataires de l'acte de Berlin est, ici, absolu, intact, incontestable. Si elles comptent en user, ce n'est pas mon secret.

Pardonnez-moi ces réflexions abruptes, et veuillez me croire monsieur le Directeur, votre tout dévoué

PIERRE MILLE,
Président de la Ligue internationale pour la défense des indigènes dans le bassin conventionnel du Congo.

§

Une Lettre de M. Jean Marnold.

Cher monsieur Vallette,

Assurément, j'aurais pu me passer de rassurer M. P.-N. Roinard, d'autant plus que je n'y ai point réussi. Mais sa lettre, où plusieurs fois il me nommait, étant provoquée par mon article et adressée au directeur du *Mercure*, j'étais peut-être autorisé à lui répondre au lieu et place d'un destinataire par ricochet qui n'est pas de nos abonnés ni de nos collaborateurs. Je l'ai fait, sinon sans imprudence, du moins sans la moindre malice, et je proteste de tout mon cœur contre l'imputation tendancieuse dont me charge M. P.-N. Roinard. Est-ce donc « attaquer » quelqu'un qu'avouer qu'on ne le connaît pas ? J'ai confessé mon ignorance en toute et ingénue sincérité, et si M. P.-N. Roinard y éprouva quelque amertume un peu surprise, il aurait pu s'expliquer l'anodine vivacité de ma riposte à une épître où lui-même afficha le premier une tout aussi candide ignorance de l'œuvre non moins « capitale », et publiée depuis trois ans, d'un de nos plus grands musiciens, à propos duquel j'entonnai maintes fois ici le dithyrambe. M. P.-N. Roinard ne lirait-il, lui aussi, que les vieux numéros de *Mercure* où il collabora jadis ?

A vous cordialement,

JEAN MARNOLD.

§

Un cours de psychologie comparée à la Faculté des Sciences de Paris. — Pour la première fois, la psychologie comparée va être enseignée dans une de nos Facultés des Sciences. M. Georges Bohn vient d'être autorisé à ouvrir un cours sur les applications des méthodes scientifiques à la psychologie animale. Ce cours aura lieu à la Sorbonne, les jeudis, à 5 heures, à partir du 19 mars.

§

A Bruxelles. — La participation française au Salon jubilaire de la *Libre Esthétique* est des plus intéressantes. Sur la liste des peintres invités figurent les noms les plus en vue de l'art d'aujourd'hui, notamment ceux de Mmes Mary Cassatt et L. Cousturier, de MM. Renoir, Claude Monet, Degas,

A. Guillaumin, A. Besnard, Ch. Cottet, Maurice Denis J.-M. Morrice, H. Lerolle, H.-E. Cross, M. Luce, P. Signac, E. Vuillard, P. Bonnard, K.-X. Roussel, J. Pezké, A. André, G. d'Espagnat, P. Sérusier, E. Moreau-Nélaton, Fornerod, F. Jourdain, Ch. Guérin, M. Dethomas, L. Valtat, F. Vallotton; parmi les sculpteurs, MM. Rodin, A. Charpentier, C. Lefèvre, A. Bartholomé et A. Marque.

Une heureuse innovation à signaler: pour contribuer à développer le sentiment de la forme, la direction a réuni dans une salle un choix de cartons et dessins documentaires de quelques-uns des exposants, MM. Renoir, Claude Monet, Rodin, Besnard, Cottet, Van Rysselberghe, Maurice Denis, Pezké, Mme L. Cousturier, etc.

La *Libre Esthétique* a organisé, pour être données au cours du Salon, une série d'auditions de musique nouvelle. Un festival Vincent d'Indy, avec le concours du maître, et un récital de piano par Mlle Blanche Selva sont dès à présent fixés aux lundi 16 et mardi 17 mars, à 2 h. 1/2.

§

Le Sottisier universel.

RACINE MÉRIDIONAL [titre]. Le futur auteur de *Polyeucte*, etc. — URBAIN LEPAGE, *Revue de Provence*, mars 1908.

Henri Poincaré est né à Nancy en 1584... A peine âgé de cinquante ans, il est en pleine activité de production. — ALPHONSE BERGET, *le Figaro*, 6 mars.

— Et pourquoi l'eau a-t-elle continué de couler pendant sept heures? Est-il exact que certaines vannes n'ont pas fonctionné?

— C'est très exact; mais il n'y a rien là que de très normal, etc. — D'une interview à propos de l'inondation du quartier des Tuileries. *Echo de Paris*, 25 février.

Il y a deux Espagnes : l'une, l'Andalousie, l'Espagne du nord, celle de Carmen...; l'autre, celle du midi, la Castille. — Interview de M. Raoul Laparra par E. LEPAGE, *l'Eclair*, 28 février.

Le spectacle d'un cerveau sans inquiétude est appréciable à notre époque troublée, encore que, manquant d'épice, il soit tiède à nos palais fiévreux. — PIERRE HEPP, *la Chronique des Arts*, 22 février, p. 64.

Le bief de Laillé est un véritable lieu de prédilection pour un concours par sa situation pittoresque, sa profondeur... et ses quatre spacieuses rives. — *Le Nouvelliste de la Bretagne*, 23 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

Le Courrier Européen

REVUE BIMENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

GABRIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Université de Rome

BJ. BJÖRNSON, **NICOLAS SALMENON**, Ancien Président de la République Espagnole, Professeur à l'Université de Madrid. — **J. NOVICOW**

Collaborateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, actualités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, **60** centimes ; Union, **75** centimes.
Abonnement : France, un an, **12** fr. ; six mois, **7** fr.; trois mois, **3** fr. **50**.
Union, un an, **15** fr.; six mois, **8** fr.; trois mois, **4** fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son abonnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES consistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes de la LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE et de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION
23, rue Molière (Avenue de l'Opéra), **PARIS**

RÉDACTION
280, Boulev. Raspail, PARIS

Demandez un numéro spécimen gratuit

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

CROISSY-SUR-SEINE Maison de Campagne, 38, quai de l'Ecluse : Cce 2 hect. **M. à pr. 75.000 fr.** A adj. ch. not. Paris, 17 *mars* 1908. S'adr. à Me HOUDART, not. 69, boul. Haussmann.

ASNIÈRES 4 Pavillons, r. de Bretagne et r. de l'Embranchement. Rev. 1.800, 1 600, 1.500 et 1.700 fr. **M. à p. 30.000, 20.000, 20.000, et 2.000 fr.** 1 Pavillon à **Courbevoie**, 224 *r. Armand-Silvestre*. Loué 650 fr. **M. à p. 8.000.** Adj. ch. not., 24 *mars*. Me CHERRIER, not., 44, r. du Louvre.

MAISON de rapport, 66, faubg St-Martin. Cce 828m52. Rev. 29.492 fr. **M. à p. 294.000 fr.** Adj ch. not., 24 *mars*. Me ROBINEAU, not., 57, faubg Montmartre.

MAISON à Paris, q. de l'Hôtel-de-Ville, 30, et r. Hôt Ville, 45. Cce 80m. Rev. 3.900 fr. **M à pr. 35.000 fr.** Adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 24 *mars* 1908. S'adr. Me JOSSET, not., 66, r. des Petits-Champs.

VILLE DE PARIS

A adj. se 1 ench. ch. not., Paris, le 7 *avril* 1908,
BAIL d'une **Maison** au **Bois de Boulogne** route du Champ-d'Entraînement, **N° 2**, pe habit. bourgeoise. *Loyer annuel* 2 500 *fr.* S'adr. not. Me MANOT DE LA QUERANTONNAIS ET DELORME, 11, r. Auber, dép. de l'ench.

HOTEL *av. jardin*, r. **Laurent-Pichat, 4**, *angle av. Bois de Boulogne*. Cont. 824 m. **M. à pr. 400.000** fr. Adj. s. 1 ench. ch. not., 7 *avril*. S'adr. Mes *Greban*, à St-Germain, *Houdart* et **Cottin**, n., Paris, 6, r. Royale.

ST-MANDÉ **Propriété de rapport**, Gce *R. de la République*, 70 *et r. Allard*, 2. Rev. br. 8.305 fr. **M. à pr. 70.000** fr. Consign. 5.000 fr. Adj. s. 1 ench., **22 mars 1908**, 1 h., ét. Me **DIOLÉ**, notaire, à Vincennes.

Adjes à Clermont, Oise, ét. **PLIVARD**, not. par Me *Viénot*, not. *le* 19 *mars* 1908, à 3 h. **3 MAISONS A PARIS**
R. ST-MAUR, 158 *Face r. Fontaine-au-Roi* Rev. br. **7.140** f. M. à pr. **80.000** f. ANGLE avenue **REPUBLIQUE, 22** et *boul. Richard-Lenoir*. Rev. br. ANGLE env. **12.550** f. M. à pr. **165.000** f. rue **JOUFFROY, 16** et *r. des Fermiers*. Rev. br. **14 390** f. M. à p. **190.000** f. S'adr. Me **Viénot** et **Plivard**, not. et p. visiter s. les lieux.

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicule in-8° raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

VIII° ANNÉE — 1908

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient :

1° Des articles originaux ;

2° Des revues générales ;

3° Des analyses et comptes-rendus ;

4° Une revue des périodiques français et étrangers ; les sommaires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique ; des comptes-rendus des sociétés philosophiques et scientifiques ;

5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes ;

6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

PRIX DE L'ABONNEMENT..... { France..... 2 fr. » ; Union postale.... 25 fr. »

PRIX DU NUMÉRO : des années 1900-1903... 3 fr. ; à partir de 1904.. 2 fr. 50

PRIX DE LA COLLECTION { 1re année 1900-01, 1 vol. in 8° raisin de 800 pages... 16 fr. » ; 2e — 1902 1 — — — ..... 16 fr. » ; 3e — 1903 1 — — — ..... 16 fr. » ; 4e — 1904 1 — — — ..... 25 fr. »

Pendant les trois premières années la **REVUE DE PHILOSOPHIE** ne paraissait que tous les deux mois.

Secrétaire de la Rédaction : **T. de Visan**

LES MARGES Gazette littéraire publiée par **M. Eugène MONTFORT**. La deuxième série complète des *Marges* vient de paraître. Le volume est en vente chez FLOURY, 1, boulevard des Capucines. Il est envoyé franco sur commande adressée aux *Marges*. Prix : **5 fr.**

LES MARGES 5, rue Chaptal, Paris (IXe), envoient contre 0 fr. 15 un spécimen, et contre 1 fr. trois spécimens différents.

POESIA

Revue Internationale

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Regnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2. — MILAN

LA CRITIQUE

PARAIT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

GEORGES BANS, DIRECTEUR, 50, boulevard Latour-Maubourg, Paris.

Le Numéro : 50 c. — Un an : 5 fr. — Etranger : 6 fr. — Spécimen sur demande.

...CIÉTÉ GÉNÉRALE

...ur favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **300** MILLIONS.
...ège social : *54 et 56, rue de Provence*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy*
...cursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
à Paris

...pôts de fonds à intérêts en compte ou à échéfixe (taux des dépôts de 1 an à 35 mois, 3 0/0; ...ans à 47 mois, 3 1/2 0/0; de 4 à 5 ans, 4 0/0, net ...ôt et de timbre); — **Ordres de bourse** (France ...anger); — **Souscriptions sans frais**; — **Ven...ux guichets de valeurs livrées immédia...ent** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); ...**compte et encaissement de coupons** Fran...t Étrangers; — **Mise en règle de titres**; — ...**ices sur titres**; — **Escompte et encaisse...t d'effets de commerce**; — **Garde de titres**; ...**arantie contre le remboursement au pair ...s risques de non-vérification des tirages**; ...**rements et chèques** sur la France et l'Étran... — **Lettres de crédit et billets de crédit cir...res**; — **Change de monnaies étrangères**; ...**surances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

...SERVICE DE COFFRES-FORTS

...partiments depuis **5 fr.** par mois; tarif décrois...en proportion de la durée et de la dimension.)
...cursales, agences et bureaux à Paris et dans ...lieue, 563 agences en Province, 2 agences à l'Étran...ondres, 53, Old Broad Street, et Saint-Sébastien, ...gne); correspondants sur toutes les places de ...e et de l'Étranger.

...CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
...été Française de Banque et de Dépôts, ...*lles*, 70, Rue Royale; — *Anvers*, 22, Place de Meir.

CHEMINS DE FER DU MIDI

...LLETS DE FAMILLE

...e les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

...ets délivrés toute l'année dans les gares ...réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté*, de ... d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-...erranée, suivant l'itinéraire choisi par le ...eur et avec les réductions suivantes sur ...x du tarif général pour un parcours *aller ...our compris* d'au moins 300 kilomètres. ...une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 ...nes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : de ...onnes, 35 o/o : de 6 personnes ou plus, ...).

...eptionnellement, pour les parcours em...nt le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, ...lets ne sont délivrés qu'aux familles d'au ... 4 personnes et le prix s'obtient en ajou...u prix de 6 billets simples ordinaires le ...l'un de ces billets pour chaque membre ...amille en plus de trois.

... : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

... *de prolongation moyennant un supplément de* 10 0/0.

... — Un livret indiquant en détail les conditions ...squelles peuvent être effectués les divers voyages ...sions de famille, etc. ., sera envoyé gratuite...toute personne qui fera parvenir au Service ...cial de la Compagnie, 54, boulevard Hauss... Paris (IXe arrond.), le montant du livret, ...

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

RÉGATES INTERNATIONALES
DE
NICE ET DE CANNES

VACANCES DE PAQUES
Tir aux pigeons de Monaco

BILLETS D'ALLER ET RETOUR
de 1re et 2me classes, à prix réduits,
DE PARIS
pour **CANNES, NICE** et **MENTON**
Délivrés du **2** Mars au **22** Avril 1908

Les billets sont valables **20** jours et la validité peut être prolongée une ou deux fois de **10** jours moyennant 10 o/o du prix du billet.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

DE PARIS A NICE

1re classe : **182** fr. **60**; 2e classe **131** fr. **50**

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

VOYAGE CIRCULAIRE
EN BRETAGNE

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer toute l'année par ses gares et bureaux de Ville de Paris, des billets d'excursion de 1re et de 2e classes, valables **30 jours**, aux prix très réduits de :
65 fr. en 1re classe et 50 fr. en 2e classe,
permettant de faire le tour de la **Presqu'Ile Bretonne.**

Itinéraire : **Rennes, Saint-Malo-Saint-Servan, Dinard-Saint-Enogat, Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient. Auray, Quiberon, Vannes. Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Chateau, Redon, Rennes.**

Ces billets peuvent être prolongés trois fois d'une periode de 10 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 o/o du prix primitif.

Il est délivré, en même temps que le **billet circulaire**, un billet de parcours complémentaire permettant de rejoindre l'itinéraire du **voyage circulaire** et comportant une réduction de 40 % sur les prix du tarif général.

La même réduction est accordée à l'Excursionniste après l'accomplissement du **voyage circulaire**, pour rentrer à son point de départ ou se rendre sur toute autre gare des réseaux de l'**Ouest et d'Orléans.**

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de haute littérature, 18, rue Boissonade, Paris.

Abonnement pour Un An (Quatre volumes sur simili-hollande, de 124 à 200 pages)
France : 10 fr., Etranger : 12 fr. — (Le recueil ne se vend que par abonnement).
Édition sur Hollande, tirage très restreint, *Un An :* 50 fr. ; *sur Japon :* 100 fr.-

ABONNEMENT DE DEUX ANS OU DE TROIS ANS

avec prime équivalant
au remboursement de l'abonnement aux deux ou aux trois années

Avantage offert aux personnes qui, *avant le 1er Mai*, **nous préviendron qu'elles désirent souscrire à un Abonnement de deux ans ou de trois an**

FRANCE

Prix de l'abonnement de deux ans :	Prix de l'abonnement de trois ans
17 Francs	24 Francs

ÉTRANGER

Prix de l'abonnement de deux ans :	Prix de l'abonnement de trois ans
21 Francs	30 Francs

FRANCE ET ÉTRANGER (*Éditions de Luxe*)

Sur Hollande, Deux ans : 85 fr.; *sur Japon :* 160 fr. — *Sur Hollande, Trois Ans :* 100 fr.; *sur Japon :* 200 fr. — *Tous les exemplaires sont numérotés.*

La Prime consiste : Pour les Abonnés à Deux ans, 1° en une réduction considérab du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté de choisir, chaque fois que paraîtra l'un de n recueils de la quatrième et de la cinquième années, un des volumes inscrits sur une LIS comprenant des ŒUVRES de STENDHAL, MICHELET, BALZAC, VILLIERS DE L'ISLE-ADA BARRÈS, SCHWOB, VAN LERBERGHE, R. DE GOURMONT, H.-G. WELLS, DEMOLDER, LOUY LORRAIN, PÉLADAN, ALPHONSE DAUDET, PAUL ARÈNE, MAURICE DE GUÉRIN, ADAM, MOCKE KAHN, MORÉAS, H.-D. DAVRAY, REBELL, TAILHADE, JARRY, FORT, ETC., ETC., soit su cessivement *Huit Volumes* qui seront adressés *franco de port*.

La Prime consiste : Pour les Abonnés à Trois Ans, 1° en une réduction plus forte prix de l'abonnement ; 2° en la faculté de choisir, chaque fois que paraîtra l'un de n recueils de la quatrième année, *deux* volumes inscrits sur la LISTE (soit la première ann de leur abonnement), ensuite et successivement quatre volumes à leur gré, au cours des de années suivantes. En tout, *Douze Volumes* qui seront adressés *franco de port*.

TOUTES LES DEMANDES DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES, ACCOMPAGNÉES DU MONTANT LA SOUSCRIPTION, A M. PAUL FORT, ADMINISTRATEUR DE « VERS ET PROSE », 18, R BOISSONNADE, PARIS (XIVe).

Grands avantages offerts aux personnes qui, *avant le 1er Ma* **nous préviendront qu'elles désirent acheter la Collectio** *(Edition sur simili-hollande ou Editions de luxe).*

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

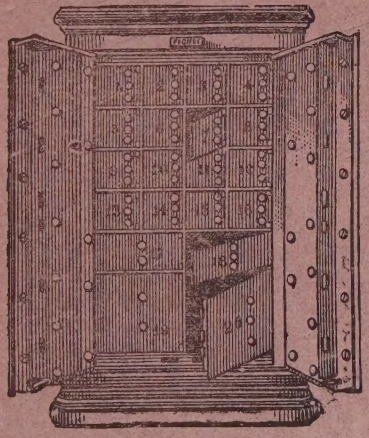
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITE ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux :* Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georg. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.